

La Revue 15c Populaire

MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 17, No 4

Avril 1924



Roman complet : AIMER QUAND MEME

Par JEAN DE LA BRETE



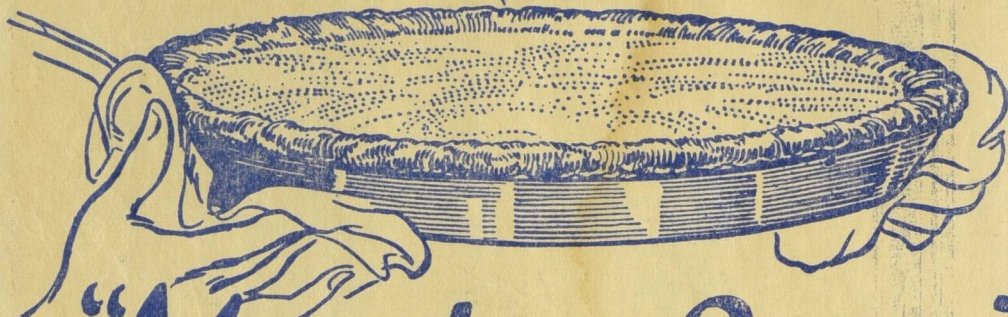
Comme
Dessert Incomparable

et Facile à Préparer

Rien n'égalera les excellentes Tartes au Citron, Orange et Ananas, apprêtées avec la fameuse

PREPARATION

"Meadow-Sweet"



"Meadow-Sweet"

GARNITURE DE TARTES

(PIE FILLING)

au CITRON, ORANGE et ANANAS

Tout ce que vous avez à faire c'est de suivre seulement les directions bien simples et vos tartes seront plus succulentes, plus crémeuses, plus moelleuses que jamais auparavant, bien plus, elles auront le goût savoureux, et chaque bouchée vous donnera la sensation des fruits mêmes.

Une boîte de 15 cents donne assez de garniture pour 4 tartes.

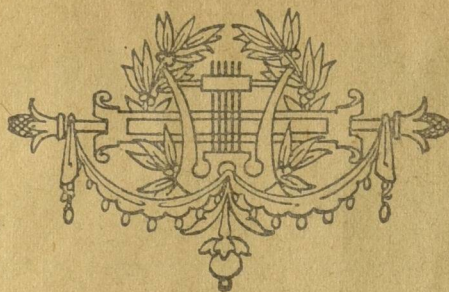
EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERS

Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montréal, Qué.



Le produit original et authentique





Les CHANSONS DE PARIS

Le Samedi

PUBLIE CHAQUE SEMAINE DEUX
PLEINES PAGES DE CHANSONS ET DE
MUSIQUE POPULAIRES PARISIENNES

Grâce à une entente spéciale conclue avec une maison de Paris, *Le Samedi* a obtenu le privilège exclusif de publier, pour la première fois au Canada, les dernières nouveautés de Paris, en fait de musique et chansons.

C'est à grands frais que la direction du magazine *Le Samedi* procure cette aubaine extraordinaire à ses lecteurs. Qu'on se le dise !

Surveillez nos prochains Numéros

**EN VENTE PARTOUT
AU PRIX ORDINAIRE : 10 SOUS**

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS.

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface inférieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui donne la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

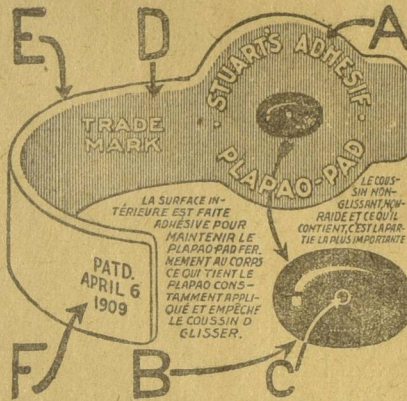
N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie—et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter

maintenant le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, partez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.



COUPON

PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis:
Un An . . . \$1.50
Six Mois . . . 75c

Montréal et ban-
lieue exceptés

PARAIT TOUS
LES MOIS

La Revue Populaire

Vol. 17, No 4

Montréal, avril 1924

La REVUE PO-
PULAIRE est ex-
pédiée par la pos-
te entre le 1er et
le 5 de chaque
mois.

POIRIER,
BESSETTE
& CIE,
Edits.-Props.,
131, rue Cadieux,
Montréal.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garan-
tissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

LE POISSON D'AVRIL

*Il court, il court, le poisson d'avril
Le poisson du mois, Mesdames, il court.*

Le 1er avril est la journée des mys-
tifications, des attrape-nigauds, de
ces blagues plus ou moins spirituelles
qu'on fait aux dépens du prochain,
blagues qui, la veille ou le lendemain,
seraient souvent mal reçues, mais
qu'en ce jour il faut prendre avec le
sourire.

Nous avons accoutumé de servir
le poisson à toutes les sauces, le pre-
mier avril. Donner la raison de cette
pratique est chose difficile. Le castor
et le mouton pourraient tout aussi
bien être les plats du jour, puisque
tels sont nos animaux emblématiques.

Les Esquimaux ne montrent pas
plus de logique que nous, en cette af-
faire. Eux qui se nourrissent de pois-
sons, tous les jours de la semaine, re-
vêtent des vêtements en intestins de
poissons, vivent sous des cloches de
glace recouvertes de peaux de pho-
ques, brûlent pour chauffer leurs hut-
tes de l'huile de poisson, sacrifient
joyeusement à la coutume du 1er avril
en s'invitant les uns les autres à aller
admirer quelque part un magnifique
ours blanc qui, naturellement, ne s'y
trouve jamais.

Cette plaisanterie, répétée chaque
année à pareille époque, nous semble
manquer singulièrement et d'imprévu

et d'esprit. Mais les Esquimaux ne
sont pas difficiles; en gens économes,
ils s'amuse de peu. Au lieu de l'ours
polaire, pourquoi ne font-ils pas cou-
rir le poisson?

Que les Esquimaux se distraient à
notre manière, il n'y a rien là qui
doive nous surprendre. Le 1er avril
est, en effet, observé dans tous les
pays du monde, depuis la Polynésie,
où les Canaques et Maoris font, ce
jour-là, une grosse dépense d'esprit,
jusqu'au Groenland.

Les Chinois célèbrent ainsi la fête
de Confucius, leur grand philosophe,
et les Hindous, le 31 mars au soir, se
jouent des tours pendables, selon que
le prescrit le culte de Huli.

Quelle est l'origine de cette prati-
que bizarre? Des historiens, des com-
mentateurs l'ont vainement recher-
chée.

Les explications ne manquent pas,
certes, mais aucune n'est satisfaisante.
Ce sont des hypothèses purement
locales, particulières aux traditions et
aux moeurs d'un seul pays, alors que
la coutume du premier avril est obser-
vée dans le monde entier, depuis les
temps les plus reculés.

Jules JOLICOEUR.

LUNE D'AVRIL

*Déployant ses ailes de cygne
Au vol lent et capricieux,
Le clair de lune me fait signe
Et m'entraîne au loin sous les cieux.*

*Il franchit les lacs et les fleuves,
Baise les yeux clos des cités,
Et, se riant des grilles neuves,
Il s'en vient aux parcs désertés.*

*Je le vois errer d'arbre en arbre
Comme un doux poète étonné,
Et prêter des blancheurs de marbre
Au banc de pierre abandonné.*

*Il endort les roses fleuries,
Il verse la rosée aux lis,
Il étend des blés aux prairies
Son manteau d'argent aux longs plis.*

*Ainsi promeneur pâle et triste,
Hôte des tombeaux délaissés,
Ami du chat et de l'artiste,
Protecteur des nids menacés,*

*Jusqu'à l'heure où, soudain rougies,
Les ténèbres font place au jour,
Il erre — ô faiseur d'élégies,
O grand enchanteur de l'amour!*

LOUISA SIEFERT



LES SACRIFICES HUMAINS

Le vaudou, ouïte du serpent, est encore pratiqué à Haïti, avec ses rites les plus barbares.— Une victime, homme, femme ou enfant, est immolée au dieu sanguinaire, à l'issue de chaque cérémonie.— L'histoire de l'île d'Haïti où la langue officielle est le français.

Le vaudou, culte africain que les nègres ont importé en Amérique, se distingue des autres religions particulières à l'Afrique, par son atrocité. Peu à peu, sous l'influence de leurs maîtres, les Blancs, à la suite des mesures rigoureuses exercées contre eux, les indigènes en vinrent à retrancher de leurs rites païens les sacrifices humains. Ils immolent bien encore des animaux à leurs dieux farouches, mais il est très rare qu'ils brûlent pour en faire un festin soit un blanc, soit un ennemi de leur race, soit un membre de leur tribu.

Les vaudoux, tant en Afrique qu'en Amérique, notamment à Haïti, persistent, en dépit de toutes les défenses et menaces qui leur furent faites, à offrir en holocaustes à leur dieu des victimes humaines.

Les indigènes haïtiens sont en effet les plus barbares adorateurs du dieu serpent ou du dieu vaudou. Haïti, île de l'Amérique, est la plus vaste des Antilles après Cuba.

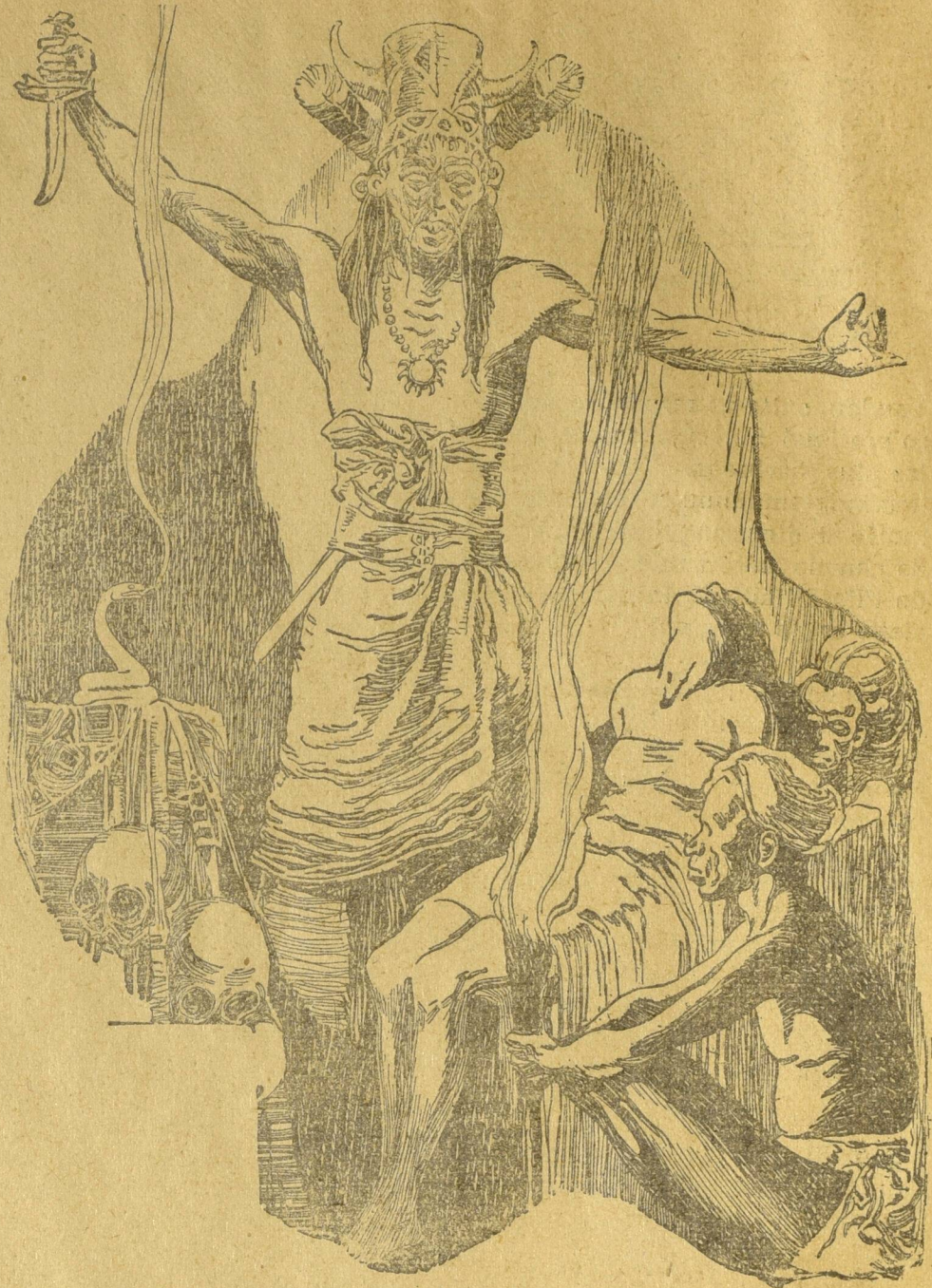
Et le vaudou se pratique presque ouvertement dans un pays où le catholicisme est la religion d'Etat et le français la langue officielle! Ceci appelle quelques éclaircissements que nous fourniront et l'histoire et la géographie.

Car, comment comprendre autrement que dans un pays aussi sauvage, on adore un dieu sanguinaire, bien que la religion d'Etat soit le catholicisme et la langue officielle, le français, véhicule de la civilisation?

Haïti est une république dont la constitution est fort intéressante. L'île fut découverte en 1492 par Christophe Colomb qui lui donna le nom d'Hispaniola et y fonda Santo-Domingo. Haïti subit la tyrannie des Espagnols.

A la fin du XVII^e siècle, toute l'île était aux mains de l'Espagne qui, au lieu de garder les paisibles et intelligents indigènes qui l'occupaient, la peuplèrent de nègres importés. Dans les premières années du siècle suivant, des émigrants français affluèrent en grand nombre qui formèrent bientôt toute une colonie, assez importante pour que le traité de Ryswick (1697) la reconnût et lui donnât son indépendance absolue.

Les Français, petit à petit, supplantèrent les Espagnols. Ils s'acquirent les sympathies de l'île entière. Mais la Révolution, dont ils recevaient quel-



ques pâles nouvelles, inspira aux noirs l'idée de reconquérir leur indépendance et de chasser leurs maîtres, français comme espagnols.

Une révolution terrible éclata. La France, en 1825, dut renoncer à ses

droits sur la future république d'Haïti.

Mais les noirs, au cours de la longue occupation française, s'étaient en grande partie convertis au catholicisme et avaient adopté le français comme langue courante, la multiplicité de

leurs dialectes les empêchant de se comprendre entre eux.

De là vient que, même aujourd'hui, c'est-à-dire un siècle après le départ des colons français, les habitants de cette île soient restés "français." Ce ne sont pas des Français d'une haute culture et la langue qu'ils parlent pourrait très bien s'appeler du "petit nègre", mais ils ont l'air de beaucoup tenir à leur nouvelle civilisation.

Les vaudoux (et ils sont très nombreux, comme nous l'avons dit, à Haïti) croient que leur dieu se manifeste par quelque animal, et c'est ainsi qu'ils adorent le serpent. Le dieu Obéah ou Vadoux ne communique avec ses fidèles adorateurs que par l'intermédiaire d'un serpent, lequel assiste aux cérémonies du culte que président un prêtre et une prêtresse, appelés papa-loi et maman-loi (sic). Papa-loi et maman-loi (modèles de français haïtien) sont tenus en très haute estime par tous les vaudoux.

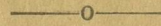
Les sacrifices se tiennent la nuit, au plus profond d'un bois. Les fidèles se mettent pieds nus et s'enroulent un mouchoir rouge autour de la tête, en forme de turban. Maman-loi se dresse sur la boîte dans laquelle est enfermé le serpent et rend des oracles, comme une pythonisse.

Suivent des danses folles, hystériques. Et voici l'heure du sacrifice. On allume les torches. Des chants plaintifs s'élèvent, accompagnés du tam-tam.

Le grand-prêtre entre en scène. Entonnant un hymne que les adorateurs de ce culte barbare se transmettent depuis des siècles, il se met à danser au milieu des assistants bientôt suivi par la prêtresse. Quand ils sont exténués, le prêtre s'arme de son couteau et le plonge dans la gorge de la vic-

time, étendue à ses pieds sur un bûcher.

Le serpent qu'on a sorti de sa boîte y est remis. Le dieu Vadoux est content, le serpent aussi et tous les vaudoux s'en retournent dans leurs huttes, très satisfaits de leur soirée. Drôles de moeurs!!

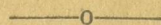


L'EDUCATION AUX ETATS-UNIS

L'organisation de l'éducation catholique aux Etats-Unis est représentée aujourd'hui par 15 Universités, par 959 collèges pour jeunes gens et jeunes filles, par 6,400 écoles paroissiales; en somme 2,000,000 d'élèves catholiques reçoivent une instruction donnée sous l'inspiration de l'Eglise. Ces chiffres représentent des âmes et aussi des sacrifices; car ce sont les catholiques qui ont bâti les écoles et qui soutiennent les 100,000 Frères et Soeurs des écoles.

Un modèle d'organisation est celui du diocèse de Chicago, où Mgr Mundelein a beaucoup développé l'instruction supérieure. Mais l'Eglise a encore fort à faire, car les quatre autres cinquièmes de la jeunesse échappent à l'action de l'Eglise catholique et subissent l'influence des sectes ou des milieux matérialistes.

A signaler, à Brooklyn, le grand "Rally" des 40,000 membres de la Société du Saint-Nom qui ont défilé après avoir tous communiqué le matin. Ce sont les Pères Dominicains qui dirigent cette puissante Société.



Je ne vous dirai pas que l'esprit de parti perdra le pays; il vous fait une guerre plus terrible. La vérité, la justice, la franchise, la loyauté, un jugement sain, l'empire sur vous-même, les douces affections, c'est là ce qu'il attaque sans cesse et ce qu'il se plaît à détruire.—Channing.



L'iode dans l'eau à boire ou dans le sel.—Le goitre, sa nature, ses causes, ses symptômes, son diagnostic.—Le goitre est plus fréquent chez la femme que chez l'homme.—Il affecte surtout l'enfant.—Une mesure prise par une ville américaine pour combattre le goitre.

Une ville américaine que peut-être notre cité pourrait imiter vient de prendre des mesures d'ordre public contre le goitre. Toute la population prend sa dose d'iode en buvant simplement l'eau du réservoir municipal.

Deux fois l'an, pendant trois semaines consécutives, un fonctionnaire coupe l'eau d'iode, en quantité suffisante pour permettre à tous les consommateurs de prendre leur dose. C'est le manque absolu d'iode dans le système qui détermine certains cas de goitre; l'iode en est le meilleur préventif.

Cette expérience, tout à fait nouvelle, intéresse le monde scientifique tout entier. Naturellement, la proportion d'iode est infime, si petite même que sa présence dans l'eau échappe à une analyse chimique: cinquante parties d'iode pour un milliard de parties d'eau. 16.6 livres d'iode soluble (susceptible de se dissoudre) étant versées

chaque jour dans le réservoir municipal, durant la période susdite. C'est un savant français qui découvrit, il y a bien de cela une centaine d'années, qu'une somme insuffisante d'iode dans le système humain pouvait causer le goitre ou en faciliter la croissance, le système humain et le corps thyroïde ont besoin d'iode pour fonctionner normalement.

Avant de poursuivre plus avant, disons que le goitre tient au séjour dans certains pays, (humidité de l'air, état du sol, absence d'oxygène, d'acide carbonique dans les eaux). Comment expliquer cela?

On estime que la mer, grand réservoir d'iode, en contient sous diverses formes, 150,000 tonneaux métriques. Quand, dans les temps préhistoriques, les mers couvraient le monde, l'iode avait été déposé partout et quand les eaux salines se retirèrent pour former petit à petit les continents, elles en laissèrent de grandes quantités.

La pluie, les glaces, la neige entraînent dans leurs avalanches les dépôts d'iode qui se trouvaient au sommet des montagnes, de sorte qu'aux endroits montagneux, les eaux manquent de la quantité d'iode nécessaire au corps humain.

Anciennement, tout le sel dont on faisait usage venait de la mer, et ce sel contenait suffisamment d'iode pour les besoins de l'organisme humain. Les mines de sel à l'intérieur des terres, en prenant du développement, remplacèrent le sel des mers, mais ne contenant plus d'iode, il ne pouvait plus combattre le goitre.

C'est pourquoi les goitres sont plus fréquents dans les pays montagneux ou élevés (en Suisse notamment).

Le goitre est une tumeur qui se forme au-devant de la gorge, dans le corps thyroïde. Cette glande thyroïde aide à la croissance physique dans l'enfance, et manquant de l'élément d'iode nécessaire, enfle et se gonfle.

Le traitement médical, d'après tous les plus grands médecins, consiste dans l'usage interne de l'iodure de potassium et de la teinture d'iode (5 à 40 gouttes). Là où l'eau manque d'iode, les chevaux, les troupeaux, les poissons mêmes, peuvent être affectés du goitre, mais en général, le goitre est extrêmement rare chez les animaux. On emploie pour le combattre une nourriture riche et l'iode, comme chez l'homme.

Or, donc pour prévenir le goitre chez l'enfant ou réduire l'hypertrophie récente de la glande thyroïde, il faut de toute nécessité se servir de l'iode soluble, soit dans le sel de table, soit dans l'eau à boire. Il appartient-



TROIS DIFFÉRENTES MANIFESTATIONS DU GOITRE.

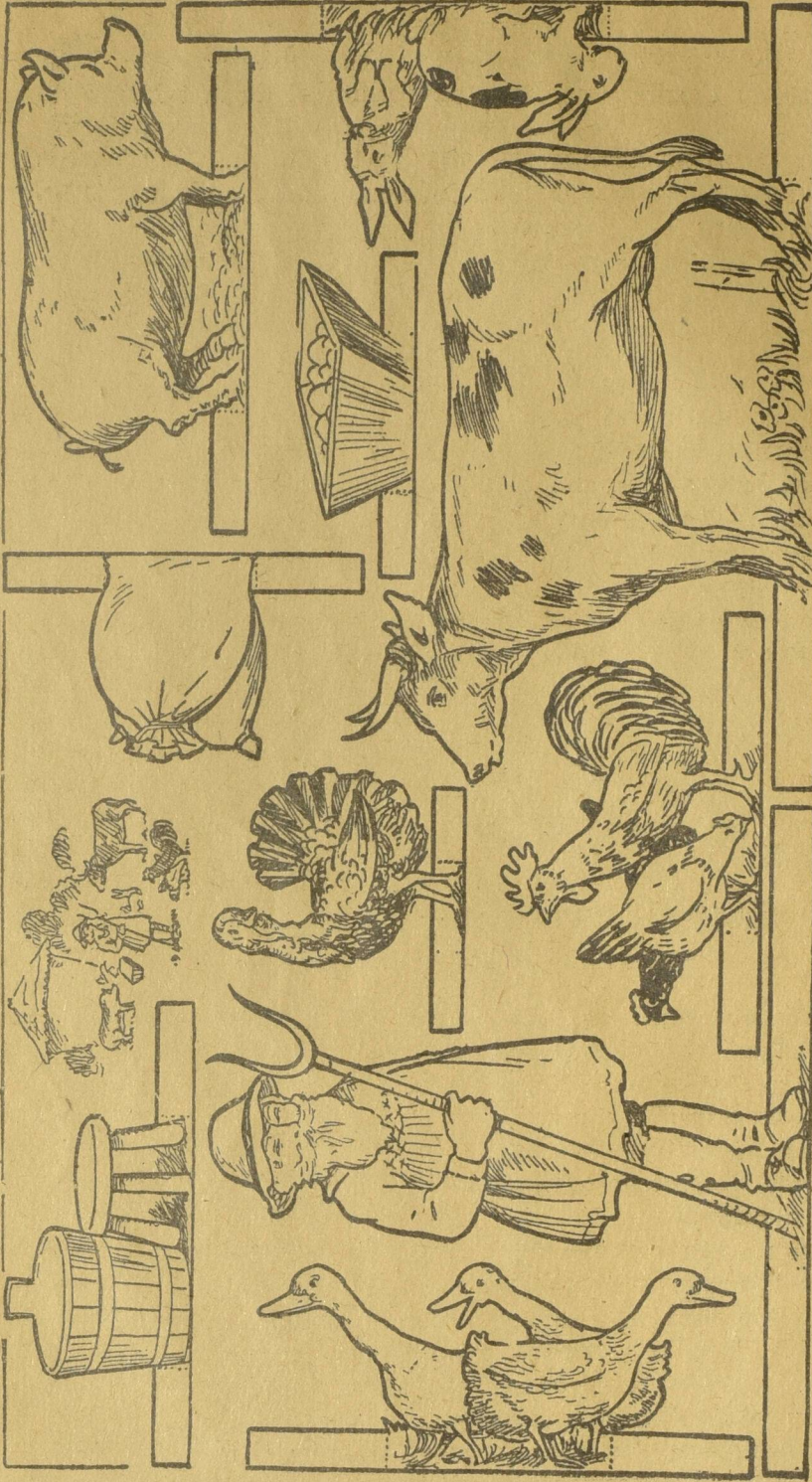
Le goitre affecte surtout les enfants; il se développe rarement passés vingt-cinq ans. Il est plus commun chez la femme que chez l'homme. Il est congénital ou héréditaire et tient aussi, comme nous venons de le dire, au séjour dans certains pays.

Le goitre se manifeste par une saillie, médiane ou latérale, à concavité supérieure. Il reste souvent stationnaire pendant de longues années. Quelquefois, il disparaît. Il ne compromet la vie en général que par ses complications. Dans tous les cas, il change la voix et gêne la respiration naturelle.

Il faudrait aux raffineurs de sel de mettre dans leur sel la quantité prescrite d'iode.

Qu'on nous pardonne la comparaison, mais l'expérience de l'iode soluble dans l'eau a déjà été tentée sur des porcs, dans la région de Boston; ses résultats ont été concluants. Là où mouraient du goitre des milliers de porcs par année, c'est à peine maintenant on relève une centaine de cas. Les précautions que l'on prend pour épargner le goitre à ces animaux, ne pourrait-on pas en user pour nos enfants?

LA PAGE DES ENFANTS



Vous n'avez, petit lecteur, qu'à découper le personnage, les animaux et les objets de cette gravure et à les mettre sur pied (collés sur un carton) dans la disposition donnée sur le petit dessin de gauche, première rangée. Les arbres et la meule de foin manquent. Mais en groupant à leur place le vieux fermier armé de sa fourche, la vache avec le baquet et le tabouret pour la traite, le cochon et son auge, les lapins, les canards, le coq et les poules, etc., vous obtiendrez un ensemble du plus joli effet.



Dans les sables du Sahara

Le récit du voyage que fit une vaillante voyageuse anglaise à travers le désert du Sahara, avec Tombouctou pour objectif.—Les dangers nombreux et redoutables qui guettent les hardis voyageurs.—Les femmes qui firent seules le voyage du Maroc au Soudan sont rares.

Nous venons de lire, dans le but d'en retirer ce qui serait de nature à intéresser les lecteurs de 'La Revue', la relation du périlleux voyage que fit, l'an dernier, à Tombouctou, Lady Dorothy Mills, une femme écrivain anglaise, grande voyageuse devant l'Éternel.

Le voyage à Tombouctou, comme le réussirent récemment des expéditeurs français montés dans des autoschenilles, représente sans doute beaucoup de difficultés, d'obstacles et de dangers, mais on ne peut le comparer à celui que hasarda cette femme, seule avec des guides noirs.

Entreprendre le voyage de Tombouctou, en partant du Maroc, par exemple, c'est traverser le désert du Sahara dans toute sa longueur. Tombouctou 'la Mystérieuse' fut longtemps à peu près ignorée des géographes et des voyageurs. Le matelot Imbert y fut envoyé en esclavage en 1640. Caillé l'a traversée en 1828 ;

Lenz la visita en 1880. C'est en janvier 1894 seulement que le lieutenant de vaisseau français Boiteux y arbora le drapeau français.

Tombouctou est une ville de l'Afrique occidentale française (Soudan), située sur les bords du Niger. La population est de 15,000 habitants environ, Tambaros, Arabes et Touareg.

De la traversée du Sahara accomplie par cette femme, au risque de sa vie, nous ne relèverons que quelques faits. Puis, nous dirons quelques mots des dangers et obstacles qu'il lui fallut surmonter et qui se présentent nombreux dans le désert sous les diverses formes suivantes: fièvres, chaleur excessive, manque d'eau et de nourriture, crocodiles, cannibales, mouches tsé-tsé, fourmis géantes, tempêtes de sable.

A beau mentir qui vient de loin. Depuis Marco Polo, le premier des grands explorateurs modernes, qui rapporta dans son pays des récits de voyages si fabuleux que tous les Vénitiens le prirent pour un infâme menteur, tous les voyageurs aiment bien à enjoliver leurs histoires et à se constituer les héros d'aventures incroyables. Lady Mills n'exagère pas trop; accordons-lui ce mérite.

Elle narre cependant quelques rencontres avec des crocodiles et des

cannibales qui pourraient bien ne pas être prises à la lettre, mais quand même, cela n'a rien d'in vraisemblable.

Les deux vignettes qui illustrent cet article, illustrent en même temps deux de ces aventures qui advinrent à notre voyageuse.

Une première fois, c'est un crocodile qui lui saute dessus et ne la manque que d'un coup de gueule. Lady Mills était à se baigner sur les bords d'une rivière, dans une halte. Elle

interdite, elle reprit son sang-froid et gagna la rive, nageant de toute la force de ses bras. A la minute même qu'elle atteignait la berge, elle entendit derrière elle se refermer les mâchoires du crocodile qui, une seconde plus tard, lui eût broyé la jambe d'un coup de gueule.

Des crocodiles, cette voyageuse en vit partout et s'en tira toujours bien. Et dans tous les nègres, elle voit des cannibales.



La première rencontre de Lady Mills avec un crocodile.

avait disposé tout autour d'elle douze nègres de ses guides pour tenir les crocodiles en respect.

Et pendant qu'elle s'ébattait dans l'eau, oubliant tout danger, les nègres qui formaient autour d'elle une palissade vivante, apercevant tout à coup une tache sur l'eau, s'enfuirent à toutes jambes. Elle resta seule à une cinquantaine de pieds du bord et se retournant, elle aperçut un crocodile qui fonçait sur elle. Un moment

Ainsi un soir, dans une promenade qu'elle faisait aux alentours de l'endroit où les tentes avaient été élevées pendant la nuit, elle s'égara. Le soir tombant, elle grimpa dans un arbre dans l'espoir d'y apercevoir de sa hauteur les feux de son camp. Rien. A peine descendue, elle entend s'approcher un bruit étrange qu'elle ne peut définir. Est-ce un fauve rampant, un serpent ou un indigène ? Bien qu'armée, Lady Mills ne se sent

pas du tout protégée. Elle s'accule à l'arbre et attend. Quand d'un fouillis de branches surgit un grand nègre, haut de six pieds, le nez traversé d'un anneau, les dents pointus comme les portent tous les cannibales, la malheureuse, résignée, ne songe même pas à lever son fusil contre lui.

Il lui fait signe de filer devant lui, ne comprenant pas ou faisant mine de ne pas comprendre les quelques mots

air terrible de mangeur de chair humaine. Il disparut un instant de sa vue et, se croyant sauvée, elle prit ses jambes à son cou, mais pour être rattrapée peu après par l'affreux noir qui tenait à la main une grappe d'un fruit particulier au pays. Il la lui offrit sans rien dire; elle la prit, bien trop effrayée pour oser refuser, par crainte d'une ruse. "Il me nourrit bien avant de me manger", pensait-elle.



La première rencontre de Lady Mills avec un cannibale... fort galant.

qu'elle connaissait des différents dialectes de la région, grâce auxquels elle voulait lui expliquer qu'elle était perdue dans la brousse et comptait sur sa bienveillance pour la reconduire à son camp.

Chaque fois qu'elle se retournait, c'était pour rencontrer ses deux yeux rivés sur elle. Sa figure était grimaçante et ses petites dents pointues, découvertes, saillantes, lui donnaient un

Lady Mills était maintenant convaincue de ce qui l'attendait. Le noir gardait sa main droite à la poignée du couteau qui était passé à sa ceinture de feuillage, couteau qui allait tout à l'heure l'égorger. Ils arrivèrent ainsi à la lisière du bois dans lequel elle avait pénétré et de loin apparurent les tentes de son camp que rougissaient les flammes d'un grand feu

qu'on avait sans doute allumé pour qu'elle se retrouvât.

A une centaine de pieds du camp, le noir lui fit un beau salut et, tournant les talons, s'enfonça dans le bois. Il lui avait simplement servi de guide; il lui sauvait la vie quand elle lui prêtait les plus noirs desseins.

Les cannibales ne sont plus guère à redouter en Afrique, dans l'Afrique française notamment, et Lady Mills a bien tort de nous entretenir de ces terribles et prétendus mangeurs d'hommes tout au long de ses mémoires. Les Français ont dompté depuis longtemps toutes les tribus de cannibales; il s'en trouve certainement encore, mais combien rares! D'ailleurs, on peut dire qu'il n'existe plus, dans les régions où l'Européen a pénétré, que quelques rares peuplades d'anthropophages.

Mais il n'en fut pas toujours ainsi. La coutume de manger la chair humaine a régné en Europe à l'époque préhistorique et chez presque tous les peuples sauvages. Les premiers historiens du Nouveau-Monde prétendent que les Hurons, les Iroquois, les Caraïbes pratiquaient le cannibalisme. En mentionnant que les Acadiens n'étaient pas anthropophages, Charlevoix cite ce peuple au milieu des Peaux-Rouges comme une exception. Les navigateurs modernes ont rencontré des cas de cannibalisme dans la Nouvelle-Zélande et dans toute la Polynésie. On l'a observé aussi à l'intérieur de l'Afrique (Niams-Niams) et jusque dans l'Inde.

Tandis que les Peaux-Rouges des prairies et des grands lacs mangeaient l'homme par vengeance et par gourmandise, les Caraïbes se montraient uniquement friands de la chair humaine, et les Mexicains avaient élevé

l'anthropophagie à la hauteur d'une institution religieuse.

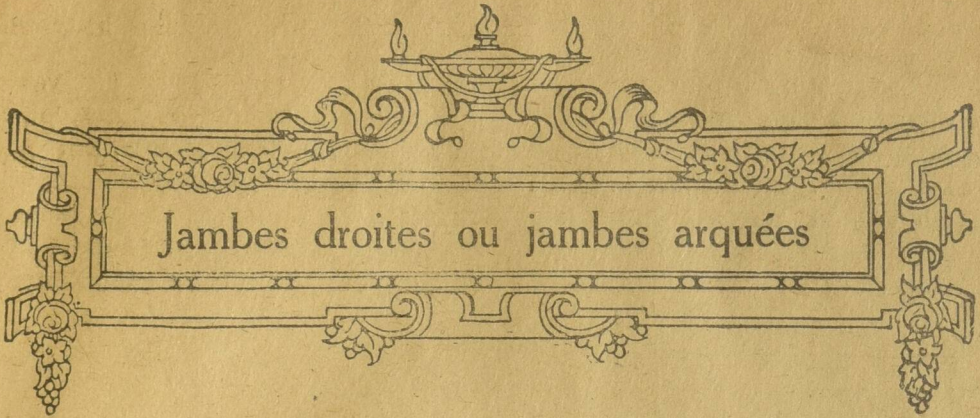
Elle constitue ailleurs, en Nouvelle-Zélande par exemple, le moyen d'acquiescer les vertus de la victime. Elle peut être aussi une pénalité ou une sépulture.

Les crocodiles, dans les rivières de l'Afrique, appartiennent certainement à l'espèce la plus vorace, la plus redoutable et la plus friande de chair humaine.

L'alligator américain est un mouton comparé au grand crocodile d'Afrique. La tsé-tsé est le nom vulgaire d'une mouche africaine, appartenant au genre glossine.

La mouche tsé-tsé rend impraticables aux chevaux et aux bestiaux (et aux hommes donc!) les régions marécageuses de l'Afrique centrale. Ces mouches, qui ont exactement la même taille que nos mouches domestiques, piquent hommes et animaux pour leur sucer le sang. Par leur trompe elles communiquent à leurs victimes des microbes charbonneux, de sorte que les victimes de ces moustiques se mettent à enfler et ne tardent pas à mourir dans les souffrances les plus atroces. Plusieurs auteurs prétendent (les mouches tsé-tsé étant connues au temps des Ptolémées) que ces mouches ont dû constituer l'une des sept plaies d'Egypte. Un autre "inconvenient" du désert, terrible celui-là, est le simoun.

Le simoun est à proprement dire le vent caractéristique du Sahara. Après une période de calme, le vent se met à souffler et la température devient tellement sèche qu'elle fait gercer la peau. La poussière et le sable se mettent alors à tourbillonner en masse assez épaisse pour voiler le soleil. Une seule chose à faire, se coucher dans le ventre des chameaux et attendre.



Suivant certains peintres, peut-être fort improprement renseignés, les blondes auraient les jambes droites, les brunes les jambes et les genoux tournés en dedans et les rousses, les jambes arquées.—La tempête que cette trouvaille a soulevée.

Ce n'est pas sans une certaine crainte, justifiable d'ailleurs, que nous abordons ce sujet. Nous nous excusons d'avance auprès de nos lectrices, brunes ou rousses; qu'elles ne s'avisent pas de penser que nous croyons un mot de la renversante révélation que s'est permis de faire certain artiste. Qu'il soit confondu ! Que les rousses, dont les jambes se glorifient d'une ligne classique, d'un galbe parfait, lui arrachent les yeux ! Que les brunes lui percent le cœur à coups d'épingles !

Les rousses ont les jambes arquées ou cagneuses; les brunes ont les genoux et les jambes tournés en dedans; les blondes seules ont les jambes droites. Ces trois petites phrases ont soulevé l'indignation de toutes les femmes qui les ont lues, et avec raison.

Prenons d'abord le cas de la femme rousse, à qui on faisait déjà un reproche de son tempérament fougueux,

malcommode. Ce n'était pas lui faire rigueur de grand'chose. Mais en l'accusant d'avoir en général les jambes arquées, on lui fait là un tort plus grave. C'est un artiste américain, interprète d'un groupe d'artistes de divers pays (paraît-il) qui a lâché cette bourde: quatre-vingt-dix pour cent des rousses seraient affligées de cette infirmité.

Pour ces dernières, comme pour les brunes et les blondes, il nous est bien difficile de contredire ces artistes, d'une façon savante, en faisant valoir, par exemple, l'argument de l'expérience. L'artiste peut voir autant de femmes dans son atelier en une journée que nous en voyons dans la rue. Et ils les voient mieux, c'est évident.

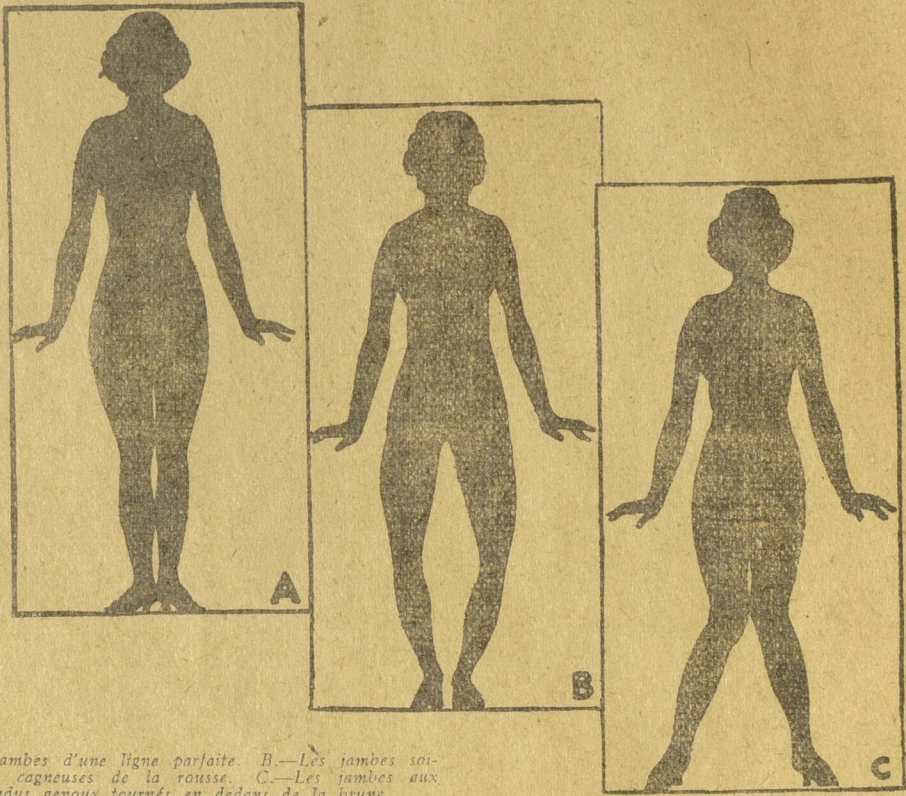
L'Art, tout comme la Science, fait ses découvertes. Mais les découvertes de l'Art sont plus divertissantes.

Voyons un peu sur quelles preuves s'étaye l'accusation de ce peintre. Les brunes, dit-il, ont les genoux cagneux ou tournés en dedans. Or, sur 642 brunes qui posèrent devant ce peintre pendant trois années, 500 souffraient de cette difformité. Le chiffre nous surprend, étant donné que les femmes brunes ont la réputation d'être bien tournées.

Sans doute les genoux parfaits sont-ils assez rares; il ne se rencontre aussi bien que quatre fois sur mille. Mais, convenons qu'une marge s'impose entre des genoux parfaits et des genoux cagneux. En théorie, le genou doit avoir la même largeur que la partie la plus large de l'avant-bras. Mais sa perfection n'est pas qu'affaire de

plus les cheveux sont roux, plus les jambes sont arquées. Cruel aphorisme.

Et pour édulcorer quelque peu cet aphorisme, l'artiste ajoute: En revanche, la femme rousse, à l'exception de ses jambes, est mieux proportionnée que la brune ou la blonde. Que voulez-vous? la nature est jalouse de



—Les jambes d'une ligne parfaite. B.—Les jambes soi-disant cagneuses de la rousse. C.—Les jambes aux prétendus genoux tournés en dedans de la brune.

dimensions. Le genou doit être bien en chair et conique.

Voilà pour les brunes. Quant aux rousses, sur 300, une douzaine à peine avaient les jambes droites; 288 les avaient arquées. Quelle épidémie de pauvres jambes! Eussiez-vous pensé que tant de jolies femmes pussent avoir des jambes de gendarmes à cheval? Et l'artiste peu galant, toujours le même, ajoute dans sa déclaration:

ses dons et ne peut pas dispenser tous ses charmes à un seul type de beauté.

La Science n'a pas encore prononcé et ne prononcera jamais que les rousses ont les jambes arquées. Ce qui est admis communément, c'est la fraîcheur, la délicatesse et la blancheur d'ivoire de leur peau et de leur teint; et comme tout se paye, les rousses sont sujettes aux taches de rousseur,

en raison même de la délicatesse de leur épiderme.

Elles ont généralement les yeux bleus, quelquefois bruns. Les rousses aux yeux bleus sont douées d'un tempérament plus doux que leurs soeurs aux yeux bruns.

D'ailleurs la femme la plus terrible serait la brunette aux yeux gris ou bleus. Autre avantage qu'ont les rousses, en dépit de leurs prétendues jam-

bes arquées; elles ont plus de vitalité que les brunes, plus de résistance physique. Elles se délivrent plus aisément des poisons qui se trouvent dans tout organisme.

Les brunes pour racheter le défaut que lui reproche notre homme possèdent aussi de riches qualités morales et un physique par ailleurs fort attrayant. Les blondes sont les plus gâtées.

LES RAMEAUX

Le jour des Rameaux a aussi ses coutumes et ses usages.

La fête des Rameaux apporte autour des églises une animation extraordinaire, emplit nos campagnes d'une grande poésie mystique et les foyers de légendes dorées. Ce jour est entouré d'usages fort anciens conservés jalousement dans nos villages et auxquels les âmes pieuses attachent le prix d'une récompense divine.

Dans le midi de la France, on fait bénir à la grand'messe des branches de rameaux où sont accrochés des gâteaux en forme de couronne et des fruits que la famille conservera précieusement toute l'année. Ces rameaux doivent être portés par les enfants. Les grandes personnes, au Canada, font bénir du pain, des bouquets de fleurs et de buis et des petites croix de bois. Le pain est placé dans l'armoire en signe d'abondance, les bouquets, fixés sur le mur de la maison et dans les étables, préservent des maladies, éloignent la foudre et les mauvais esprits; les petites croix fichées en terre, dans les champs, préserveront les récoltes de

la tempête. Travailler dans les champs le jour des Rameaux, le vendredi saint ou le jour de Pâques serait s'exposer à voir ses terres demeurer stériles pendant l'année ou lever des récoltes sans grain.

Dans certaines localités basques, on donne aux nouveaux-nés, pour qu'ils deviennent de rudes montagnards, quelques miettes du pain des Rameaux trempées dans l'eau bénite. Les pires malheurs vous guettent, au Poitou si vous coupez le pain béni au couteau; rompez-le.

Pour les habitants de la vallée d'Aoste, les pommes bénies le jour des Rameaux garantissent du mal de gorge. Pour les Marseillais, manger des pois chiches ce jour-là, c'est se mettre à l'abri des furoncles et des maladies de la peau.

Près de l'église de Bois (Seine-Inférieure) croupit une petite mare aux eaux sales. Si elle est pleine le jour des Rameaux, c'est un signe d'abondance; si elle est sèche, la récolte de l'année sera mauvaise.

Les légendes les plus merveilleuses, les coutumes les plus bizarres qui soient nées du fanatisme religieux nous viennent d'Espagne.

Ainsi, en Catalogne, on dit que le jour des Rameaux, au moment où le prêtre frappe les trois coups à la porte de l'église, il vous suffit de faire un vœu pour qu'il soit exaucé—à condition, naturellement, d'avoir la foi—et que les pierres des cavernes qui cachent des trésors se soulèvent brusquement; mais il serait fort périlleux de porter sur ces richesses votre main sacrilège; les prêtres seuls sont assez purs pour y toucher.

Si on balaye la maison avant ou après le coucher du soleil, il mourra sûrement, dans l'année, un membre de la famille ou bien quelqu'un tombera très gravement malade.

Dans la sierra Nevada, quiconque manque l'office le jour des Rameaux ou le jour de Pâques se meurt dans l'année d'un mal mystérieux et jette sur ses proches parents un mauvais sort qui ne s'en va qu'avec lui.

Enfin il est admis un peu partout que le vent qu'il fait ce jour-là, pendant l'élévation de la grand'messe, soit celui qui dominera dans l'année.

Les incrédules peuvent au moins, pour cette prédiction, se donner le plaisir d'en contrôler la valeur.

Quand les ouvriers, par leur industrie et leur frugalité, auront une fois conquis leur indépendance, ils cesseront de regarder le spectacle du bien-être d'autrui comme une injustice envers eux-mêmes, et il ne sera plus possible aux intrigants de convertir en capital politique leurs malheurs imaginaires.—S. Smiles.

* * *

N'estime l'argent ni plus ni moins qu'il vaut, c'est un bon serviteur et un mauvais maître.—Alex. Dumas.

* * *

Vouloir des amis sans défauts, c'est ne vouloir aimer personne.—De Sacy.

CAPACITE DE LECTURE

On a une capacité de lecture tout comme on a une capacité... stomacique: Et cette capacité varie suivant l'âge de même que l'appétit.

Pour se renseigner justement sur ses variations on s'est livré, dans un certain nombre de bibliothèques d'Angleterre, à un travail statistique qui a donné les résultats suivants:

C'est à 30 ans qu'on lit le plus: 174 volumes en moyenne par an.

De l'adolescence à cet âge la capacité de lecture s'accroît et elle décroît de la trentaine à la vieillesse.

A 14 ans, on lit 43 volumes; 59 à 20 ans.

A 57 ans, 27 volumes; 15 à 60 ans.

La faim de s'instruire semble avoir une évolution parallèle à la faim tout court.

Et cela est assez curieux. Royer-Collard, philosophe français, prétendait que passée la soixantaine, l'homme ne lit plus, il relit.

Et cela encore est-il vrai?

—o—

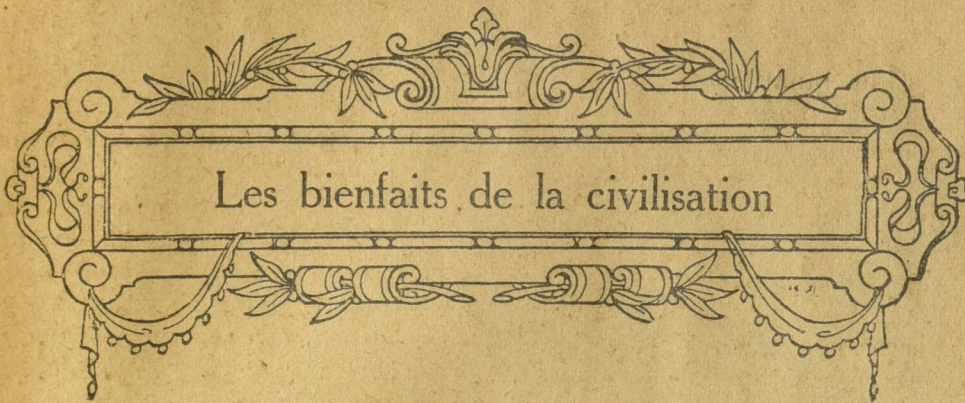
UN APPEL SAUVAGE

Il est certain qu'il est bon de voyager, et il est non moins bon d'écouter les récits des voyageurs.

Un missionnaire qui revient des îles Sandwich assure que le mot indigène qui sert à demander une communication par téléphone, c'est-à-dire l'équivalent de: "Allo!" est tout simplement: "Kalokaoho jkauhahoihaukoi"!

Si c'est vrai, c'est charmant.

Et comme le fait observer le journal anglais qui nous raconte cette histoire, le prononcer, en attendant une réponse, constitue à soi seul une occupation.



Comment les Canadiens en font jouir leurs frères Esquimaux

Le Canada, en participant aux délimitations de Versailles, après avoir participé, plus qu'aucun autre pays à la guerre des mondes, en signant seul ses traités de commerce, sans le concours d'un tuteur dans l'acte, en exprimant sa volonté, au cours d'une récente conférence impériale, d'agir à sa guise dans les guerres futures que déclanchera la métropole, s'est pratiquement élevé au rang d'une nation.

En s'euro péanisant à outrance, le Canada est devenu un pays civilisé, puisque aussi bien les seules nations civilisées sont les nations européennes. Toutes les autres, quelles que soient leur puissance et leur splendeur, sont barbares pour cette unique raison qu'elles ne sont pas européennes. C'est ainsi du moins qu'on nous fait étudier l'histoire.

Les Sauvages, premiers maîtres d'un immense pays que les Français, puis les Anglais leur ravirent, se montrant réfractaires à toute assimilation, on les reléqua dans des réserves; restait un petit peuple, perdu dans les glaces polaires, qui s'obstinait à vivre tout à fait en marge de notre brillante

civilisation. Les seuls blancs que le hasard ou la traite des pelleteries mettaient sur leur route étaient des gendarmes et des trafiquants. Quelle conduite ces gens-là, gendarmes et trafiquants, tenaient et tiennent encore vis-à-vis des Esquimaux, nous n'en savons rien.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement fédéral s'offensait depuis longtemps de l'indifférence de ces Esquimaux barbares à son égard.

Barbares en effet, ces Esquimaux, le seul peuple du monde entier qui ignore l'art de faire la guerre!

En plus d'être barbares, les Esquimaux étaient malheureux, puisqu'ils n'ont pas d'histoire.

Le Canada, pays nouvellement civilisé, se devait donc de civiliser les Esquimaux et de leur apporter ce bonheur qui leur manque.

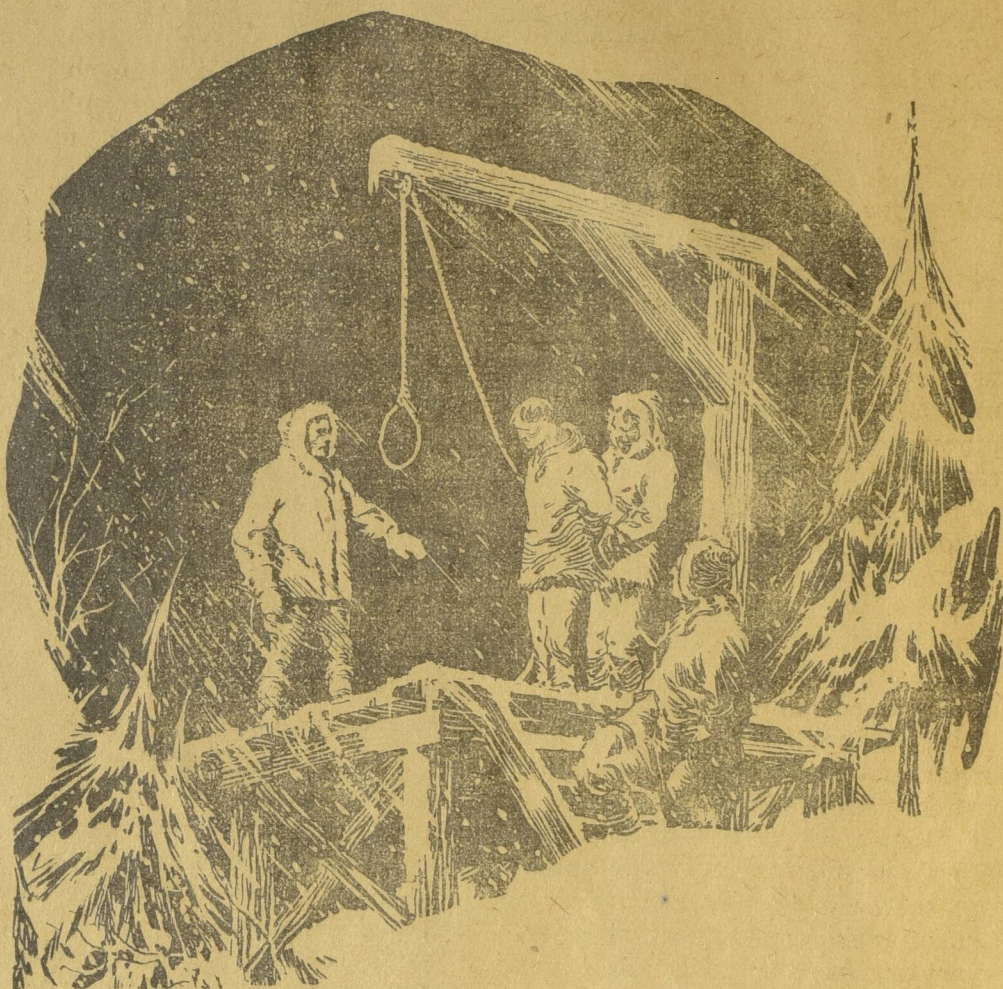
Mais comment? A la première occasion, on fit débarquer au Labrador, sous les yeux éblouis des Esquimaux, tous les instruments de notre civilisation: une potence, des bourreaux, des juges, des avocats et des gendarmes.

Deux Esquimaux furent pendus, après qu'on eût fait à une douzaine de leurs compatriotes, le suprême honneur de les choisir pour jurés.

Ce beau geste, cette magnifique pendaison ont chassé pour toujours la Barbarie de la république des Esquimaux. Là, comme sur toute l'étendue du Canada, comme dans les plus petits pays d'Europe, règne maintenant la Civilisation! Honneur au Canada!

d'années, croupissent (et cela sans se plaindre) dans l'ignorance des bienfaits de la civilisation!

Fort heureusement, ces quelques citoyens canadiens étaient de langue anglaise. Les journaux qui accablèrent de reproches notre gouvernement



LA JUSTICE CANADIENNE CHEZ LES ESQUIMAUX.

Il s'est trouvé (quand on pense!) quelques citoyens canadiens, en assez grand nombre encore, pour s'opposer à l'accomplissement de cette mission humanitaire que le Canada entendait remplir dans ce lointain petit pays dont les habitants, depuis des milliers

étaient des journaux anglais. Les Canadiens-français, en cette affaire, ont tenu une conduite noble. Aucun des journaux qu'ils lisent n'a osé faire entendre au gouvernement qu'il pouvait peut-être avoir tort de vouloir changer les moeurs et coutumes d'un peu-

ple, vieux comme le monde; d'essayer de faire entrer dans le crâne de ces barbares des choses qu'il leur est impossible de comprendre.

Réjouissons-nous; les aboiements de ces roquets n'ont pas empêché de passer la caravane de la civilisation, bourreaux en tête!

Deux Esquimaux ont été pendus; des milliers d'Esquimaux sont maintenant rentrés dans le sein de la Civilisation.

Le Canada peut être fier; il est maintenant dignifié de faire partie de la grande famille européenne, de la grande famille des peuples conquérants et accapareurs!!

NOTE.—La morale varie avec les pays. Ce qui constitue un crime au Canada peut fort bien être ailleurs une bonne action. Le célèbre explorateur danois, Lauge Koch, qui durant l'année 1920, explora l'extrémité la plus septentrionale du Groenland, rapporte l'anecdote suivante sur la morale des Eskimos: "Peu de temps avant le départ, l'un d'eux (un Eskimo) pour épouser une femme qu'il convoitait, en avait assassiné le mari, aux yeux des indigènes; en l'espèce il n'y avait point crime, mais simplement affaire de famille ne regardant que les intéressés. Or, la femme étant enchantée de son nouveau sort, **"nul n'avait le droit d'intervenir"**.

Ce "crime" (puisque aussi bien nous l'appelons ainsi) eût été puni de mort au Danemark; l'explorateur Lauge Koch ne s'avisa pourtant pas de pendre, au nom de son gouvernement et de la Civilisation (sic) l'indigène qui l'avait commis.

—o—

Les lecteurs faibles, légers, qui courent de livres frivoles en livres frivoles, non seulement ne tirent rien de bon d'aucun d'eux, mais au contraire, se font du mal avec tous.—Carlyle.

OEUF DE PAQUES

En attendant de les exposer tout enrubannés en leurs vitrines fleuries, les commerçants commencent à s'approvisionner d'oeufs de Pâques.

Donnons, puisque l'occasion s'en présente, les dimensions du plus gros oeuf qui ait été fabriqué.

Il y a quelques années, un lord anglais commandait à un confiseur de Londres un oeuf géant, qu'il destinait à sa fiancée, la fille d'un milliardaire sud-africain. Cet oeuf, qui était en chocolat, mesurait 9 pieds de hauteur et 4½ de circonférence, à la partie médiane.

A l'intérieur, un homme pouvait tenir à l'aise, debout sur un guéridon. L'extérieur était brillamment décoré.

Cette pièce monstrueuse fut garnie de 1,000 livres de bonbons et d'un magnifique trousseau. L'oeuf, à lui seul, coûtait au donataire la jolie somme de \$25,000.

—o—

UNE LEÇON DU PRINCE DE GALLES

Voici une petite leçon que le prince de Galles vient d'adresser, sans bruit, à tant de gens incompetents qui acceptent de présider n'importe quand, n'importe quoi et n'importe où.

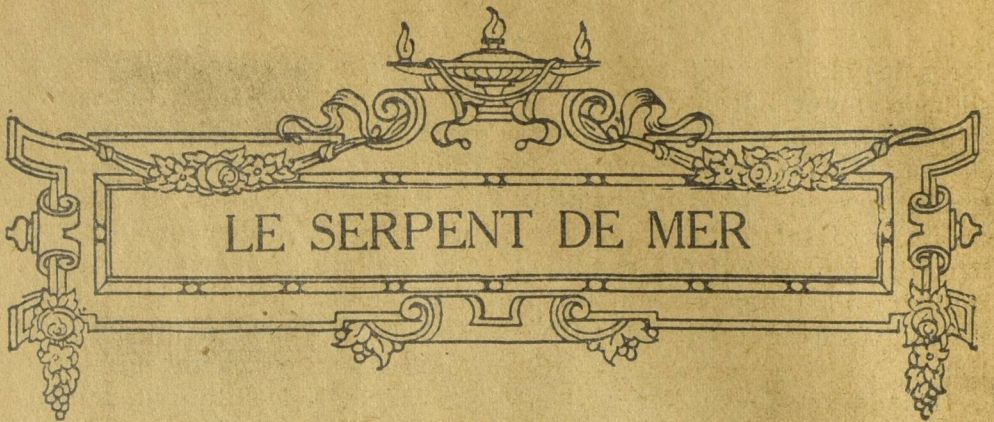
On l'avait invité à inaugurer une Maternité à Soreditch.

—Une Maternité, dit le prince, vous voulez rire! Ni mon âge, ni mon sexe ne me permettent de parler à bon escient d'une aussi grave institution!

Et comme les organisateurs insistaient respectueusement:

—Prenez ma soeur, proposa le prince de Galles, elle est mieux placée que moi pour célébrer l'utilité d'une Maternité...

La vicomtesse Lascelles a consenti à remplacer son frère défaillant.



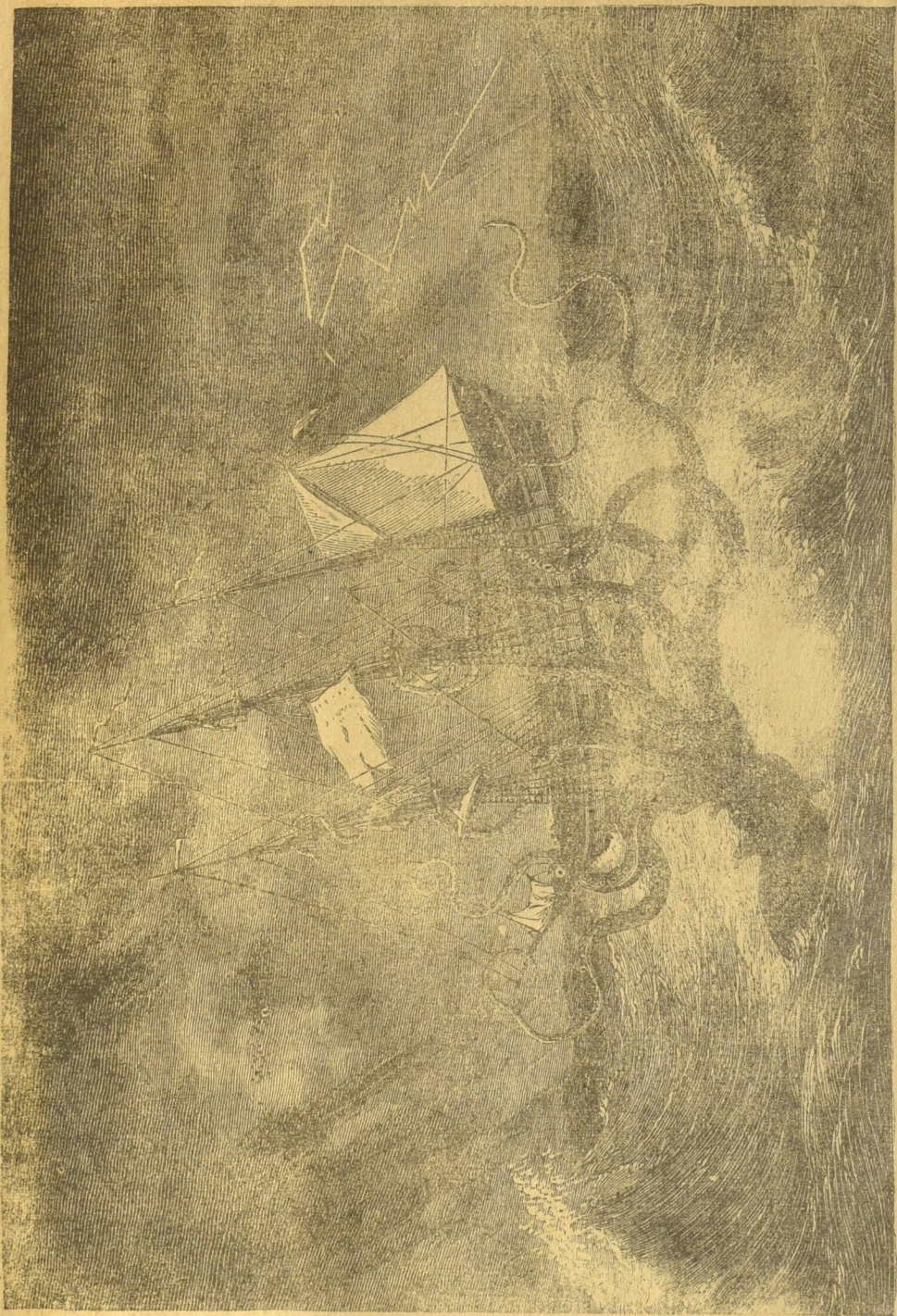
Le plus fabuleux habitant de l'Océan qui, plus encore que le poulpe géant et autres monstres marins, effraya tous les navigateurs de l'antiquité et des temps modernes jusqu'à la moitié du dix-neuvième siècle.— Comment fut reconnue la véritable nature du serpent de mer qui n'est autre qu'une

De tous les habitants fantastiques de l'Océan, seiches, poulpes, calmars, argonautes, le plus célèbre est le "serpent de mer" auquel, dans les pays du Nord de l'Europe, l'on donne communément le nom de kraken. Le grand serpent de mer a préoccupé tous les naturalistes, depuis la plus haute antiquité. Pline parle quelque part d'un serpent amphibie qui naît sur le rivage où il prend des proportions gigantesques. Parvenu à maturité, il se jette dans l'Océan.

Le passage de Pline relatif au serpent de mer a été commenté par un auteur français, Belleforest, qui nous fournit sur ce reptile marin des détails très curieux. C'était, selon lui, un animal gigantesque, doué d'une grande agilité, qui se jetait sur les barques et les petits navires, les renversait et les meltait en pièces en les fouettant avec sa queue. Il dévorait

ensuite tout l'équipage. Si le navire était d'un fort tonnage et qu'il ne put le renverser, il le poussait vers le rivage; le bâtiment allait s'échouer sur la côte et il attendait patiemment que ses habitants en sortissent un par un pour les engloutir. Il les dévorait bel et bien, car, paraît-il, ce monstre avait des dents. Sa tête était celle d'un chien-loup, avec des oreilles rejetées en arrière. Son corps était tout couvert d'écailles et il se recourbait en replis tortueux.

Le serpent de mer est vieux comme le monde; tous les peuples de l'antiquité ont cru à son existence. Nous ne sommes pas moins naïfs que nos ancêtres. "Dans le nord de l'Europe, écrit Arthur Mangin, la croyance à des êtres marins de forme étrange et de taille prodigieuse, est très répandue et fortement enracinée dans l'esprit des masses. Quant à s'enquérir des dimensions exactes et de l'espèce de ces animaux, il va sans dire que les pêcheurs et les marins s'en gardent bien; car dès qu'ils croient en apercevoir un, ils n'ont rien de plus pressé que de fuir à force de voiles ou de rames. De là la confusion qu'ils font entre le kraken proprement dit, ou poulpe géant, et le grand serpent de mer, en les désignant tous deux sous le nom



LE KRAKEN

de kraken, et en leur attribuant libéralement les caractères et les formes les plus bizarres et les plus incompatibles."

"Les pêcheurs norvégiens, raconte Pontoppidan, affirment tous sans la moindre contradiction, dans leurs récits, que lorsqu'ils poussent au large à plusieurs milles, particulièrement pendant les jours les plus chauds de l'année, la mer semble tout à coup diminuer sous leurs barques; et s'ils jettent la sonde, au lieu de trouver quatre-vingts ou cent brasses de profondeur, il arrive souvent qu'ils en trouvent à peine trente. C'est un serpent de mer qui s'interpose entre les bas-fonds et l'onde supérieure. Accoutumés à ce phénomène, les pêcheurs disposent leurs filets, certains que là abonde le poisson, surtout la morue et la lingue, et ils les retirent richement chargés."

Les anciens écrivains scandinaves lui attribuent six cents pieds de longueur, avec une tête qui ressemble beaucoup à celle du cheval, des yeux noirs et une espèce de crinière blanche. Suivant eux, on ne le rencontre que dans l'Océan, où il se dresse tout à coup comme un mât de vaisseau de ligne, et pousse des sifflements qui effrayent comme le bruit d'une tempête.

Le serpent de mer s'assimile aussi ou plutôt se confond avec la "grande baleine blanche" du Groënland, chassée pendant deux siècles par les baleiniers écossais, qui la regardaient comme l'épouvantail des mers arctiques.

Il est en outre question dans les annales maritimes du Nord d'un monstre marin qui vint un jour échouer sur une plage des îles Orcades. Il avait, paraît-il, quatre-vingt pieds de lon-

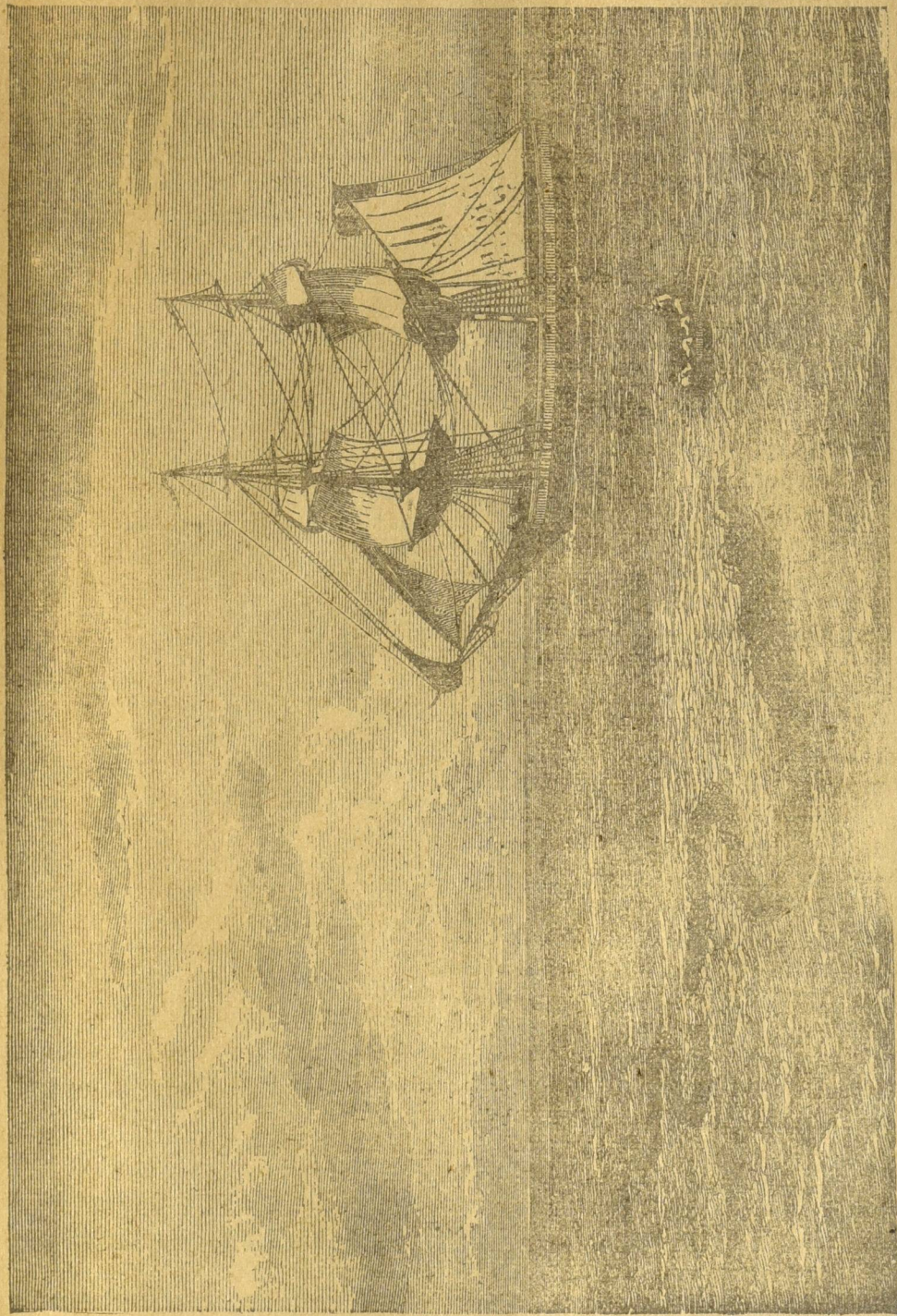
gueur et quatorze de circonférence, portait une crinière hérissée, lumineuse dans l'obscurité, sombre dans la lumière.

Mais enfin, nous direz-vous, quels sont les faits qui suscitent cette commune croyance à l'existence du serpent de mer? Il doit y avoir quelque chose de vrai au fond de toutes ces fables et légendes.

Depuis 1817 jusqu'à (disons) l'année 1857, des navigateurs d'Angleterre et des Etats-Unis, où les journaux, presque chaque semaine, entretenaient leurs lecteurs du serpent marin, déclarèrent par centaines, sous serment, avoir vu le monstre. C'était dans la baie de Gloucester, à trente milles environ de Boston; une autre fois, à deux jours de Plymouth; une autre fois encore, sur la plage de Nahant. Un contre-maître américain déclare dans un procès-verbal en bonne et due forme que dans son passage de New-York à Salem, il vit distinctement le serpent de mer: couleur noire, peau unie et sans écailles, tête de cheval, le corps fait de gros anneaux pareils à des barils.

C'est en 1857 que la question fut enfin réglée et vous allez savoir comment. Lisez bien ces dernières lignes et vous serez renseigné pour la vie, ami lecteur, sur l'existence ou la non-existence du serpent de mer.

En 1857, lors d'une randonnée au loin, le capitaine Harrington prétendait avoir vu très nettement le serpent de mer. Selon lui, la tête du monstre avait la forme d'un tonneau dont le plus grand diamètre serait de deux à trois pieds. Sur le sommet de cette tête se dressait une sorte de crête membraneuse et ridée. A plus de cent pieds autour du monstre, la mer était trouble et décolorée, de sorte



Algue monstre remorquée par le canot du Péling.

que la première impression du capitaine fut que son navire était envahi par ce qu'on appelle en terme de marine les "eaux brisées", et qu'on attribue à quelque phénomène volcanique sous-marin. Mais un examen plus attentif le convainquit qu'il avait devant les yeux un être vivant, d'une longueur extraordinaire, et qui paraissait se diriger lentement vers la terre. Le vaisseau marchait trop vite dans le moment pour qu'il fût possible de mesurer les dimensions de l'animal; mais à l'oeil il paraissait avoir plus de deux cents pieds de longueur.

Le récit que fit de sa rencontre avec le serpent de mer le capitaine Harrington semblait si précis, si clair, si véridique, que les plus incrédules, les sceptiques les plus endurcis, en vinrent à se demander s'ils n'avaient pas eu tort de douter de l'existence du monstre.

Mais la victoire du capitaine Harrington ne fut pas de longue durée. Un de ses collègues dans la navigation à long cours, Frédéric Smith, qui envers et contre tous, n'avait jamais voulu admettre l'existence de ce serpent marin, se chargea de le confondre. Les circonstances le servirent de façon aussi extraordinaire qu'inattendue.

Voyons, raconté encore par Arthur Mangin, comment M. F. Smith fit la connaissance du prétendu serpent de mer: "Au mois de décembre 1848, Smith se trouvait à bord du navire "le Péking", appartenant à son père, près de Moulmein, par un temps calme, lorsqu'il vit à une certaine distance, quelque chose d'extraordinaire qui se balançait sur les vagues, et qui paraissait être un animal d'une longueur démesurée. "Avec nos longues-vues", ajoutait-il, "nous pouvions du

"Péking" distinguer parfaitement une tête énorme et un cou d'une grosseur monstrueuse, recouvert d'une crinière qui paraissait et disparaissait tour à tour. Cette apparition fut également vue de tout l'équipage, et tout le monde s'accorda à dire que ce devait être le plus grand serpent. Je pris la résolution de faire avec ce monstre célèbre plus ample connaissance, et à l'instant même je fis mettre à la mer une embarcation avec un officier et quatre hommes à bord munis de quelques armes et de quelques brasses de cordage. Je les guettai attentivement. Le monstre ne semblait point s'inquiéter de leur approche. Enfin ils arrivèrent tout près de la tête. Ils me parurent hésiter; puis je les vis s'occuper à dérouler la corde qu'ils avaient apportée, pendant que le monstre continuait toujours à hocher la tête et à déployer sa taille énorme. Tout à coup le canot fit le mouvement de se diriger vers le vaisseau, suivi par le monstre redoutable. En moins d'une demi-heure, celui-ci fut hissé à bord. Le corps paraissait doué d'une certaine souplesse tant qu'il restait suspendu. Mais il était tellement couvert de parasites marins de toute espèce, que ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que nous parvîmes à découvrir que cet animal effrayant n'était autre chose qu'une algue monstrueuse, ayant plus de cent pieds de longueur et quatre pieds de diamètre, et dont la racine figurait de loin la tête, tandis que le mouvement imprimé par les flots la faisait paraître vivante.

En quelques jours, cette algue curieuse, se desséchant, répandit à bord une odeur tellement infecte que je fus obligé de la faire jeter à la mer. Aussitôt après mon arrivée à Londres, le

Doedalus rapporta sa rencontre avec le grand serpent à peu près dans les mêmes parages, et je ne pus douter que ce ne fussent des épaves de la même algue dont je viens de rapporter l'histoire. Toutefois, cette illusion est tellement justifiée par l'apparence de l'objet que, s'il m'eût été impossible en ce moment d'envoyer l'embarcation comme je l'ai fait, je serais demeuré toute ma vie dans la conviction que j'avais vu le grand serpent de mer."

La question est définitivement tranchée: le serpent de mer n'est qu'une algue monstre.

—o—

LES CRAPAUDS PEUVENT-ILS VIVRE DES ANNEES SANS NOURRITURE ?

On a trouvé parfois à d'assez grandes profondeurs des crapauds qui paraissent y avoir vécu un temps assez considérable.

En hiver, en effet, dans les pays froids, ces animaux s'enfouissent en terre, dans des crevasses, se laissant entourer par les objets environnants. Cette particularité a même donné naissance à une légende fort répandue: beaucoup de gens croient que des crapauds, enterrés sans air et sans nourriture, peuvent survivre pendant des mois et des années. Bien entendu, ce n'est là qu'une fable. Un crapaud placé dans de telles conditions périrait comme n'importe quel animal.

Ceci dit, il n'en est pas moins vrai que le crapaud est un prisonnier fort patient.

Il y a quelques années, un jeune garçon, frappé par ce qu'il avait entendu dire sur les crapauds, eut l'idée de se livrer lui-même à une expérien-

ce; il prit un de ces animaux et le plaça dans une cafetière en terre, qu'il ferma ensuite avec son couvercle et qu'il ensevelit à six pieds de profondeur environ. Il s'était promis de revoir son captif au bout de trois mois et de constater s'il vivait toujours. Mais, à la suite de circonstances assez singulières, il oublia complètement son crapaud. "Trois longues années" s'écoulèrent et alors seulement, l'étourdi se rappela son malheureux reclus.

En toute hâte, il court vers la tombe de l'emmuré. Fiévreusement, il déterre la cafetière et... ô miracle! il s'aperçoit que le crapaud est toujours vivant.

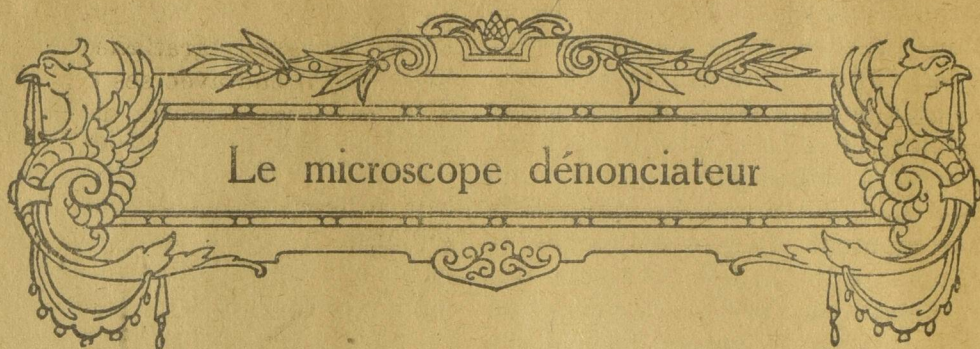
De là à conclure que le pauvre batracien avait vécu trois ans sans boire et sans manger, presque sans air, il n'y avait qu'un pas... Mais c'est là que le jeune garçon se trompait: sous la terre, légère et meuble, un peu d'air parvenait jusqu'au crapaud, par le bec de la cafetière. Par là encore, s'introduisaient de temps en temps des animaux divers; insectes, vers de terre, etc., qui formaient la nourriture du captif.

Le crapaud n'était donc pas resté trois ans sans manger; il serait mort. Certes, il ne dut pas festiner tous les jours. Mais, comme il ne bougeait guère, dans sa cellule, comme il se reposait sans cesse, un minimum d'alimentation lui suffisait.

Un être humain qui demeurerait en repos, et constamment soumis à une température modérée, pourrait lui-même subsister pendant un mois et plus sans nourriture. Ex: les grévistes de la faim irlandais.

—o—

L'instruction adoucit les caractères, éclaire sur les devoirs, inspire l'amour de l'ordre, de la justice et des vertus, et accélère la naissance du bon goût dans toutes les choses de la vie.—Diderot.



Merveilleuse invention d'un savant français, destinée à confondre les plus habiles criminels.— Empreintes digitales et analyses au microscope.

Un savant français, le docteur Locard, chef du célèbre laboratoire Locard de Lyon, vient d'inventer une méthode nouvelle pour percer le mystère qui enveloppe certains crimes et confondre les coupables. Cette méthode, mise à l'épreuve dans de nombreux cas difficiles, a toujours donné d'étonnants résultats. Il se peut qu'elle soit bientôt adoptée par tous les pays du monde comme le fut l'anthropométrie ou système d'utilisation des empreintes digitales pour l'identification, du statisticien Alphonse Bertillon.

La méthode du docteur Locard consiste dans l'application d'un puissant microscope à la poussière et à toutes les substances étrangères qui s'attachent au corps ou aux vêtements des prévenus, mais qui sont invisibles à l'œil nu. Ce microscope est appelé à devenir le révélateur ou dénonciateur de crime le plus efficace. L'emploi de cet instrument par la police n'est pas nouveau, mais les microscopes dont on se sert couramment ne sont que des

jouets d'enfant si on les compare à celui du docteur Locard.

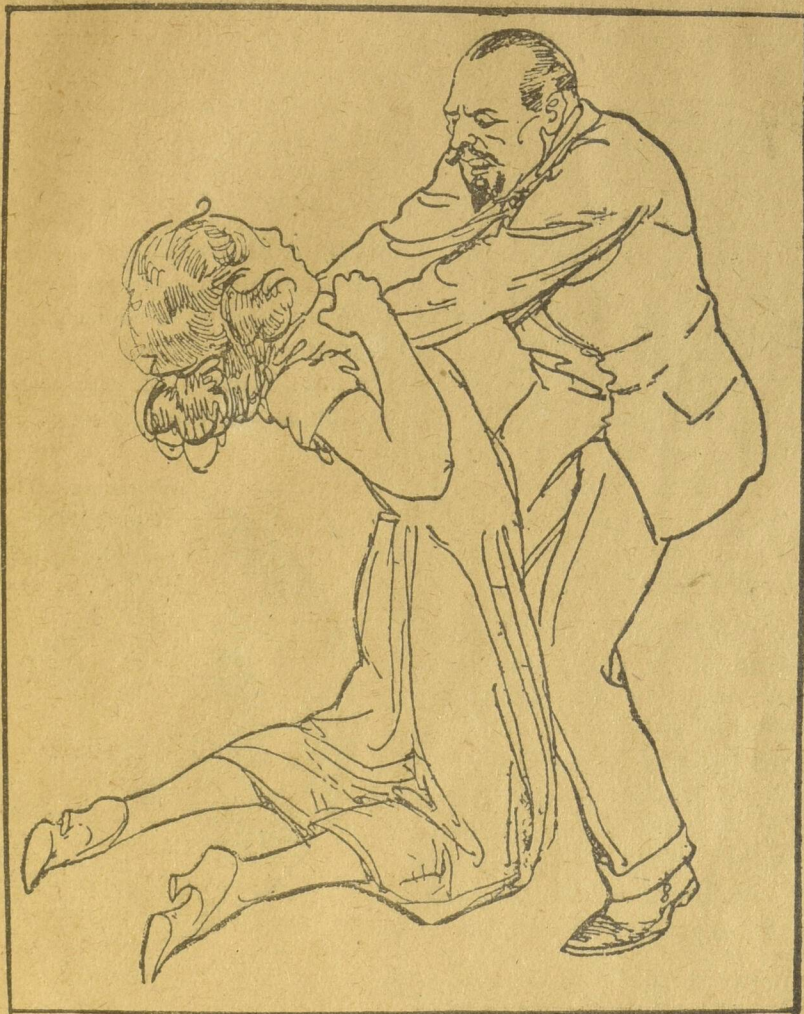
Son microscope à lui est long de huit pieds et d'une force grossissante extraordinaire ; en effet, il agrandit les objets de 50,000 fois leur diamètre naturel. Les objets ainsi magnifiés sont reproduits sur des plaques photographiques et déjà des photographies de molécules de poussière si petits qu'on pourrait en loger une bonne douzaine sur la pointe d'une épingle, ont envoyé des criminels à la guillotine ou au bagne.

Au lieu de battre les prisonniers pour leur tirer des aveux, comme la chose se pratiquait dans l'ancien temps, on bat aujourd'hui ses habits, tout simplement. Et la vérité sort d'habits bien battus ! Etrange ! Quelques grains de poussière tombés d'un habit battu ; un soupçon de cérumen, tiré de l'oreille du prévenu ; une petite tache de crasse extraite d'un ongle— autant de choses qui suffisent maintenant à reconstituer un drame.

L'une des premières applications heureuses de cette méthode livra à la justice le meurtrier d'une jeune fille, Marie Latelle, étranglée dans son appartement de la banlieue de Lyon. Son fiancé, Emile Gourbin, commis de banque, était tenu en observation par la police. A l'enquête préliminaire,

Gourbin fournit un alibi. Des amis vinrent jurer que le jour du meurtre (commis un peu avant minuit) il avait dîné avec eux et couché sous leur toit après avoir joué dans la soirée quelques bonnes parties de bésique.

Ce dernier examina d'abord le cadavre de la victime et découvrit que son meurtrier l'avait égratignée à divers endroits du cou avec ses ongles. Il se fit donner un soupçon de saleté déposé dans les ongles de Gourbin



Premier cas soumis à l'analyse du savant Locard.

La préfecture de police ne doutait pas qu'elle eût mis la main sur le bon homme, mais devant de pareils témoignages, hésitait à faire son procès. Le magistrat prit donc l'initiative de mettre à contribution l'invention nouvelle du docteur Locard.

et trois heures plus tard, il tenait la preuve de sa culpabilité.

La photographie microscopique de cette crasse révéla quelques corpuscules ou molécules de sang, des atomes de chair et en outre des cristaux

caractéristiques de la poudre dont se servait Marie Latelle pour sa figure.

Le relevé du sang eût suffi, mais ce faisceau de preuves matérielles donnait encore plus de poids à l'examen du savant. Gourbin avoua son crime.

Dans une seconde cause de meurtre, aussi difficile à démêler que la



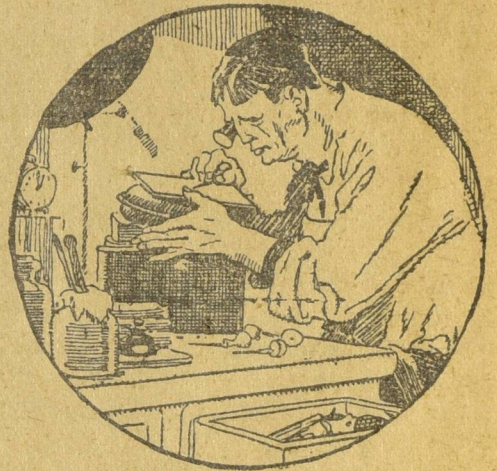
Deuxième cas.

première le microscope du docteur Locard donna des résultats concluants. Au cours d'une rixe entre deux hommes au sujet d'une femme, l'un d'eux fut tué d'un coup à la tête. L'examen des lieux où s'était livrée cette bataille démontra que les deux hommes avaient lutté longtemps et roulé par terre, avant que le plus fort mit son adversaire hors de combat.

Le vainqueur de ce combat singulier fut arrêté et traduit devant le juge d'instruction. Ce dernier ne put naturellement bien qu'il l'eût "cuisiné" de la belle manière, lui arracher le plus simple aveu. La femme en jeu étant son épouse, elle ne pouvait être forcée de rendre témoignage. Il n'y avait donc pas un seul témoin ni à charge ni à décharge. Que fit le docteur Locard? Comme dans le premier

cas qui nous occupait tout à l'heure, il se fit remettre le veston de la victime, le battit dans un sac, en faisant ainsi sortir toute la poussière qu'il plaça sous le foyer de son microscope. Même opération pour le veston du prévenu. Dans les deux vêtements, la poussière retirée contenait des débris de sciure et de fibre de bois d'une similarité incontestable. La preuve était faite. Dans l'esprit de nos lois pénales, c'était du moins là un excellent commencement de preuve.

Dans un troisième cas, le microscope du docteur Locard servit à confondre un habile faussaire de billets de banque. La police croyait bien tenir le bon homme, lequel avait déjà été emprisonné pour la même offense ;



Troisième cas.

c'était d'ailleurs un faussaire notoire. Le prétendu faussaire fut appréhendé à Marseille où il dirigeait un petit café. Il se moqua des agents et leur jura que depuis sa sortie de prison il n'avait pas touché une seule fois à un outil de graveur et à une presse d'imprimerie. Il les mit au défi de prouver le contraire.

La chose fut encore remise aux mains du savant. Cette fois, savez-vous ce qu'il demanda? Un peu de cérumen (cire) tiré de l'oreille du cabaretier soupçonné de faux. La photographie que le docteur Locard renvoya à la préfecture de police, en réponse, fut toute une révélation. Le savant avait enduit une glace de la cire et mis sous cette glace une forte lumière. Les résultats obtenus furent les sui-

vants: La photo reproduisit de grandes raies d'encre d'imprimerie, des atomes de poussière d'une pierre lithographique et des traces de cristaux d'une composition chimique dont se servent les graveurs.

Grâce à cette photographie microscopique, la police sut ce qu'avait fait le prévenu aussi bien que si elle l'avait observé, fabriquant des billets de banque dans son grenier ou sa cave.

UNE AFFAIRE TENEBREUSE

Le sort du millionnaire Ambrose Small, de Toronto, disparu il y a quatre ans, est encore enveloppé de mystère.

Quatre années déjà ont passé depuis la disparition d'un des hommes d'affaires canadiens les plus intéressants du pays; toutes les recherches de la police, recherches poursuivies dans les neuf provinces, ont été jusqu'ici infructueuses et la récompense de \$50,000 promise à la personne qui fournirait sur l'homme des renseignements précis n'a pas encore été décernée.

Toute hypothèse de suicide ou de fuite a été repoussée, Small, au jour de sa disparition, n'ayant de soucis d'aucune sorte. Il vivait très heureux en ménage et ses affaires, qu'on pouvait alors chiffrer à trois millions de dollars, marchaient rarement.

Il fut vu, pour la dernière fois, par un petit camelot qui, à neuf heures du soir, lui vendit un journal. Small n'a-t-il laissé aucun indice, aucune trace? Pas grand'chose, une simple montre que le millionnaire portait toujours sur lui et que son coiffeur se

rappela l'avoir vu consulter le matin. Cette montre fut retrouvée sous l'oreiller de Small, le lendemain de sa disparition. Chose étrange, la montre était sous l'oreiller et le lit n'était pas même tapé; Small s'apprêtait-il à se coucher, quand...

Il est impossible de ne pas attacher à cette montre une très grande importance. Ne constitue-t-elle pas la seule pièce matérielle au dossier? Small, comme presque tous les hommes d'affaires, était méthodique. Il avait ses habitudes régulières qui tiennent souvent de la manie, avec lesquelles il ne badinait pas. Son premier soin, en entrant dans sa chambre à coucher, était de mettre sa montre sous son oreiller, ensuite de se déshabiller. Avec cette donnée certaine, reconstituons la scène de l'enlèvement.

Small entre chez lui, met son chronomètre à sa place habituelle, et s'apprête à se débarrasser de ses vêtements. A ce moment, on frappe à sa porte. Croyant avoir affaire à quelqu'un de la famille ou à un domestique, il ouvre sans hésiter. Deux hommes, peut-être aussi deux hommes et une femme, font irruption dans la

chambre; l'un l'étourdit d'un coup de garçette (ou au moyen d'une autre arme), pendant que le second lui applique sur la figure un mouchoir imbibé d'un anesthésique.

Il aurait ainsi été enlevé par ses ennemis. Personne ne peut faire une fortune de trois millions sans se susciter des ennemis. Et Small qui, en de simples paris, gagnait jusqu'à \$15,000 par semaine, s'attirait certaine-

débarrasser, l'auraient tué, sans que leur intention fut d'abord de recourir à ce moyen extrême.

Car il est tout probable que le crime ne fut pas prémédité. Small, même prisonnier, devenait gênant, d'autant plus qu'il refusait de payer un traître sou à ses ennemis.

On peut encore supposer que la dose d'anesthésique était trop forte et qu'elle lui fut fatale. La drogue, entre



ment la haine des perdants incapables de payer. Est-ce là le moyen qu'ils prirent pour se libérer de leurs dettes?

Mais qu'arriva-t-il après cela? Il est bien difficile de s'en faire une idée. Peut-être essaya-t-il de se sauver. Peut-être refusa-t-il de payer la rançon, le prix de sa liberté et menaça-t-il ses agresseurs de les dénoncer à la justice. Et ces derniers, pour s'en

des mains inexpertes, est une arme mortelle.

La fortune de Small s'est accrue de \$800,000 depuis le jour de sa disparition. Il sera, suivant la loi, porté absent, pendant encore deux ans, et alors, s'il ne revient pas, sa femme sera envoyée en possession définitive de ses biens dont elle n'a présentement que la jouissance.

UN ROMAN COMPLET

AIMER QUAND MÊME

Par JEAN DE LA BRETE

I

Bernard Cébron, fils d'un chirurgien qui avait eu ses heures de célébrité, et lui-même médecin éminent, traversait un soir de mai le jardin du Luxembourg. Absorbé dans une rêverie, il regardait distraitemment les vieux arbres, témoins de tant de vieilles choses, les fleurs de printemps plantées à profusion dans les massifs, toutes les beautés nouvelles qui rajeunissaient les grands allées.

C'était un de ces soirs doux et paisibles, où les promesses de la terre refleurie excitent les bons espoirs, calment les pensées douloureuses, où le bien semble émaner de la nature entière, où rien ne fait prévoir le mal.

Quelques promeneurs remarquaient la haute taille de M. Cébron, son visage intelligent aux traits accentués, et peut-être se demandaient-ils quel était le sujet de sa méditation profonde.

La réponse leur eût été donnée si, le voyant s'arrêter devant des jacinthes magnifiques, ils l'avaient entendu murmurer: "Elle les aime... ces fleurs lui rappellent une époque heureuse de sa vie. Pauvre enfant!"

Il s'assit sur un banc et s'absorba dans ses pensées jusqu'au moment où il se sentit frappé sur l'épaule.

—Ah! c'est toi enfin, Henri! Il y a une demi-heure que je t'attends, dit-il au nouveau venu en lui serrant la main.

L'ami, qui venait de le rejoindre, contrastait avec lui de la façon la plus complète. De taille moyenne, élégante, il n'avait pas cette apparence de force qui frappait chez M. Cébron. Avec son visage fin, terminé par une barbe en pointe, il ressemblait, moins l'expression d'astuce et de libertinage, aux portraits d'hommes peints à l'époque des Valois.

De vieille famille parlementaire, avocat de talent, M. des Jonchères était lié depuis son enfance avec le docteur Cébron.

—Quoi! c'est toi qui rêves si profondément, Bernard?

—Je rêve, oui! Cela t'étonne chez un homme de travail et d'action.

—Non, rien ne m'étonne d'une nature comme la tienne... Je soupçonne depuis longtemps que tu es amoureux, mais comme, évidemment, tu désirais cacher tes sentiments, je n'ai pas questionné... L'heure des confidences est-elle venue?

—Elle est venue... Voilà pourquoi je t'ai prié de me rejoindre ici.

—Eh bien?

—Eh bien, dit M. Cébron, passant son bras sous celui de son ami et marchant lentement avec lui, eh bien, dans une heure j'aurai demandé la main de Mlle Gertrude Deplémont.

—Deplémont? répéta M. des Jonchères, je ne vois pas ce nom dans tes relations.

—Non... ce ne sont pas dans mes relations mondaines. Il y a cinq mois, Mme Deplémont est tombée gravement malade, un de mes clients que je soigne depuis dix ans, parent de ces dames, m'a appelé auprès d'elles.

—Et alors?

—Alors, pendant des semaines, deux fois par jour, j'ai approché Mlle Deplémont. C'est une femme idéale, dit-il en s'arrêtant tout à coup.

—La femme qu'on aime est toujours idéale, répliqua en riant M. des Jonchères.

—Plus ou moins, Henri... et celle-ci a fait ses preuves dans le malheur.

—Dans le malheur... quel malheur?

—Ce sont des femmes du monde ruinées. D'après un mot de leur ami, M. Deplémont ne valait pas cher.

—Elles sont de Paris?

—Non, de province. Il y a cinq ans qu'elles se sont installées ici et travaillent pour vivre; elles n'ont, en effet, qu'une rente viagère de quinze cents francs que leur a laissée une parente.

—Hum! ce sont de bien minces renseignements pour une démarche aussi grave...

—Il suffit de les voir pour être renseigné, et je sais par leur cousin tout le bien que l'on doit penser d'elles. Aujourd'hui même, je vais poser des questions directes sur leur situation et leur passé. Elles ont certainement des souvenirs très douloureux; lorsque, en causant avec Mlle Deplémont, je lui ai parlé de son père, elle m'a répondu avec une émotion telle que je m'en suis voulu d'avoir touché à un deuil qui remonte, je crois, à quelques années.

L'avocat fronçait les sourcils d'un air mécontent.

—Drôle de mariage! Bien au-dessous de ta position.

—Si tu voyais mesdames Deplémont, tu changerais d'avis.

—Elles peuvent être charmantes, mais...

—Main, interrompit le docteur Cébron, je me suis marié une première fois d'après toutes les convenances mondaines, et j'ai été assez malheureux pour ne recommencer qu'à bon escient.

—A bon escient? Précisément! je ne vois pas que ce soit le cas.

—Pourquoi?... Mme Deplémont me dira la vérité, quelle qu'elle soit. Mais serai-je accepté? Quels sont les sentiments de Gertrude?

—Tu crois que des femmes, dans une situation aussi précaire, refuseront une pareille aubaine? s'écria M. des Jonchères.

—Une pareille aubaine! répéta Bernard mécontent. Ce n'est pas à ce bas point de vue qu'elles envisageront ma demande. Nous n'avons pas affaire à des femmes vulgaires.

—Une fille sans relations, dans une situation peut-être très fautive si son père a fait quelque grosse sottise...

—Et après?... Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère que mon mariage puisse froisser. Ma position est très établie, et tu sais qu'une certaine sympathie...

—Si je le sais! interrompit M. des Jonchères. Je sais aussi que la sympathie qui t'accueille partout n'a jamais été plus méritée; je sais que...

—Je ne te demande pas de compliments, dit Cébron, secouant en riant le bras de son ami. Mais, pour conclure, cette position solide, ma fortune personnelle et mon travail me permettent de me marier comme je l'entends.

—C'est certain... et je ne te dis pas de penser à un mariage vaniteux, mais entre cela et une union comme celle dont tu parles, il y a loin.

—Oui, répondit gaiement Cébron, il y a loin... il y a toute la distance qui sépare le bonheur exultant des petites joies d'une union terne et conventionnelle. De plus, ce mariage est une bonne action. N'est-il pas navrant de voir une femme, une jeune fille délicieuse s'étioler sur un travail qui n'est pas fait pour elle et lui donne à peine le nécessaire?

—Réflexion digne de toi, répondit M. des Jonchères. Mais cet aperçu philanthropique ne doit rien décider.

—C'est l'amour qui décide, répliqua Bernard en souriant. Toutefois, mon cœur bat de joie à l'idée de l'entourer du bien-être dont la ruine l'a privée, et de mettre à sa portée tous les moyens de suivre les penchants généreux de sa belle nature, que je connais bien!

—Comment la connais-tu si bien? Trop souvent, après un temps beaucoup plus long, on ne connaît pas les gens que l'on croit avoir pénétrés.

—Oui, mais dans certaines crises douloureuses, le caractère se montre à nu. Fréquemment, je suis venu voir la malade à une heure où, plus libre de mon temps, je pouvais rester et causer un peu avec Mlle Deplémont. Je lui ai prêté des livres que nous avons discutés ensemble. Elle a une intelligence ouverte, élevée; je l'ai toujours vue délicate et sensée dans ses jugements, calme dans le malheur. Elle a été façonnée par une éducatrice austère: la douleur qui a développé et mûri plusieurs de ses qualités principales.

—Ah! tu es bien pris! s'écria M. des Jonchères avec émotion.

Il aimait profondément le docteur Cébron, le regardant comme l'homme le plus droit, comme la nature la plus sympathique qu'il eût jamais

rencontrés. Il avait beaucoup souffert de le voir malheureux dans une première union, dénouée par la mort après trois années très tourmentées, et il redoutait une seconde erreur.

—Je devais, dit-il, te soumettre différentes réflexions, mais, à ton âge, surtout dans une carrière comme la tienne, un homme possède une grande expérience, aussi peut-être as-tu raison. Maintenant, je t'en veux d'être arrivé à un moment décisif sans m'avoir parlé.

—Je m'en veux à moi-même... et si tu n'avais pas été absent depuis quelque temps, je n'aurais pas attendu si tard. Je pouvais t'écrire, il est vrai, mais...

—Mais tu redoutais mes observations et tu voulais y répondre de vive voix... je le comprends! Où demeure cette femme idéale?

—A deux pas d'ici... rue Vavin.

—Alors je me sauve... tu meurs d'envie d'être débarrassé de moi et de marcher de ton pas ferme vers la réalisation du rêve!

—Ne plaisante pas... tout mon avenir heureux dépend de l'heure présente.

—Mon cher Bernard! Tu connais mon affection? Dieu me garde de te froisser dans un moment aussi sérieux! Et j'espère de tout mon cœur que tu as bien jugé.

—En la voyant, tu comprendras qu'il ne faut ni un grand jugement, ni une grande expérience pour apprécier une femme comme elle.

Il serra de nouveau la main de son ami, et s'éloigna rapidement.

"Il est foncièrement bon, se disait M. des Jonchères; pourvu, que ces femmes ne soient pas des intrigantes!"

En trois minutes, M. Cébron arriva devant une maison d'apparence ordinaire bien qu'elle contiât d'assez grands appartements. Le premier était habité par le parent de madame Deplémont, mais la maison étant double, celle-ci avait pris au dernier étage, sur le derrière, un modeste logement composé de quatre petites pièces claires et aérées.

M. Cébron monta lentement les cinq étages et fut introduit dans une chambre qui servait en même temps de salon et de salle à manger. Elle était propre et fort bien tenue mais d'aspect si mesquin que jamais Bernard n'y pénétrait sans un serrement de cœur.

Mme Deplémont et sa fille coudaient devant une table couverte des objets nécessaires à leur travail.

—Comment va mon ancienne malade? demanda le docteur Cébron en prenant la main de Mme Deplémont.

—Très bien, docteur, répondit-elle, bien que sa pâleur et une sorte de fébrilité la missent en contradiction avec sa réponse.

—La convalescence a été rapide, grâce à votre science et à vos bons soins, docteur, dit Gertrude avec un sourire qui laissait voir des dents superbes.

—Je voudrais la mine meilleure, répondit Cébron. Il y a huit jours, c'était mieux. Avez-vous souffert depuis ma dernière visite?

—Je vous assure que je vais très bien, répondit Mme Deplémont.

—Alors, insista Bernard en la regardant attentivement, vous avez eu quelque vive émotion?

—C'est vrai! dit Gertrude. Une très vive émotion! Mais maintenant, tout va bien.

M. Cébronne pensa que le ton contraint de la jeune fille et la tristesse qui pesait évidemment sur elle et sur sa mère, indiquaient, au contraire, que tout allait mal.

Il remarquait également que Gertrude, dont la belle santé résistait à des épreuves multipliées et à une vie de travail assidu, était pâle et fatiguée. Il avait toujours vu de la douleur au fond des grands yeux d'un bleu presque noir, mais l'expression douloureuse s'accentuait ce jour-là au point de devenir presque sombre.

Le docteur Cébronne n'était pas un homme hésitant; il prenait promptement ses décisions et les exécutait non moins rapidement. La conviction qu'un nouveau chagrin frappait celle qu'il aimait n'était pas faite pour modifier ses habitudes, et, dans cette circonstance délicate, il parla sans aucun préliminaire diplomatique.

—Je suis venu, dit-il, non pour revoir ma malade, mais pour lui poser quelques questions.

—Des questions? répéta Mme Deplémont en regardant sa fille avec anxiété.

—Il faut m'en reconnaître le droit, madame, dit-il doucement; j'aime mademoiselle Gertrude et je viens vous dire mon espoir.

Se tournant vers la jeune fille, il s'aperçut que son beau visage était bouleversé.

—Si vos sentiments répondaient aux miens, dit-il avec ardeur, je serais le plus heureux des hommes!

En le voyant entrer, elle avait senti le motif de sa visite. Plus d'une fois, elle s'était crue aimée, elle aimait elle-même passionnément l'homme qu'elle avait vu, pendant des mois, attentif et dévoué, intelligent de façon supérieure dans les idées discutées devant elle, bon dans tous les sentiments qu'il laissait entrevoir.

Il avait puissamment adouci l'impression amère de Gertrude sur la vie jugée souvent par elle avec une misanthropie bien naturelle chez un être jeune qui a passé par de terribles et humiliantes souffrances.

Elle l'aimait pour lui-même, elle l'aimait également parce qu'il avait dissipé les ténèbres qui assombrissaient sa vie morale.

Cependant elle se demandait quelquefois s'il lui était attaché au point d'épouser une femme non seulement sans fortune, mais assez pauvre pour vivre du travail de ses mains. Était-il au-dessus du singulier préjugé français qui met en état d'infériorité sociale la femme du monde obligée de travailler? Elle répondait affirmativement; elle croyait avoir assez justement observé le caractère de Cébronne pour être en droit de se dire à elle-même:

"Il est au-dessus de préjugés plus sérieux que celui-là, et s'il demande ma main, je ne le quitterai pas pour toujours sans lui avouer mes sentiments; je veux savourer cette seconde de bonheur."

Le moment était arrivé; il l'inondait en même temps de joie et de douleur. Elle luttait contre les sentiments presque irrésistibles qui l'entraînaient vers un amour partagé, et le regard de détresse qu'elle jeta à sa mère impressionna péniblement M. Cébronne.

—Parle, Gertrude, réponds toi-même, dit Mme Deplémont d'une voix altérée.

Bernard observait avec surprise l'effort de Gertrude pour se dominer et parvenir à exprimer sa pensée.

—Répondez, je vous en conjure, dit-il. Je vous aime tant! que je saurai me faire aimer, si vous m'honorez assez pour m'épouser.

—Je ne puis ni ne veux me marier, répondit-elle sans hésiter, et je regrette infiniment pour vous que votre coeur se soit égaré de mon côté.

—Egaré! répéta Cébronne avec étonnement.

—Oui... Ma mère vous dira le pourquoi de mon refus.

—Vous avez parlé de questions, dit Mme Deplémont. Il y a dans notre passé des points trop douloureux pour que nous les abordions, et nous vous supplions de comprendre à demi-mot.

Ces allusions n'apprenaient rien à M. Cébronne, mais il n'admettait pas qu'on eût la pensée de couper court à une explication.

—Mademoiselle, dit-il, si ce passé, dont parle madame votre mère, n'existait pas, m'accepteriez-vous comme mari?

—Oui... avec joie!

—Gertrude, que dis-tu? s'écria Mme Deplémont avec un accent de reproche.

Mais Gertrude, se rappelant ses résolutions, voulait vivre dans sa plénitude la seule minute de bonheur que la vie, selon elle, pût verser dans son coeur affamé de tendresses.

—Dois-je croire que vous m'aimez? dit M. Cébronne qui se leva avec vivacité pour s'approcher d'elle.

Les grands yeux expressifs répondaient clairement à la question.

—Vous devez le croire, dit-elle simplement. Il faudrait que je n'eusse ni coeur, ni intelligence pour ne pas apprécier...

Sa voix, faiblissant, se perdit dans un sanglot.

—Alors, reprit Cébronne avec joie, il n'y a pas d'obstacle. Pourquoi pleurez-vous, chère Gertrude? Et si vous m'aimez, si vous croyez en mon amour, de quel droit briseriez-vous ma vie et la vôtre?

—Ce n'est pas moi... ce sont les circonstances.

—Ces circonstances... je dois les connaître. C'est à moi de juger si vraiment elles mettent l'irréparable entre nous. Parlez! je vous en prie! confiez-moi tout! Je suis de ceux qui savent trancher et surmonter les difficultés.

—C'est impossible! répondit-elle pendant que certains souvenirs, empourpraient subitement son visage.

—Croyez à notre reconnaissance, dit Mme Deplémont d'un ton qui disait assez ses amers regrets, mais n'insistez pas; renoncez à un projet irréalisable. Quant à nous, nous n'oublierons jamais la démarche qui honore si grandement ma fille.

—Singulière obstination! répliqua Cébronne. Qui vous dit que je ne devine pas la nature de votre malheur? Ce que vous cachez...

Il s'arrêta, mais Mme Deplémont, sur un signe d'entente avec Gertrude, répondit comme si la pensée de Bernard avait été clairement formulée:

—Oui, notre résolution cache de la honte; cette honte ne nous atteint pas personnellement, ma fille et moi, mais elle pèse sur notre nom. Nous nous sommes éloignés de notre pays pour vivre ici inconnues, perdues.

Il regardait Gertrude dont l'expression ne simulait pas la plus vive souffrance.

—Je suis seul juge de mes actions, répondit-il. Vous savez, je vous l'ai dit, que je suis veuf depuis cinq ans et sans famille. J'ai donc ma liberté

d'agir tout entière, et je briserai les difficultés réelles ou chimériques.

—Rien n'est chimérique, répliqua Mlle Deplémont, et ce bonheur que vous m'offrez est inacceptable. Vous êtes riche, aimé, estimé de tous, je le sais! et j'aimerais mieux souffrir indéfiniment que de jeter l'ombre du malheur sur votre vie honorée et honorée.

Ces paroles généreuses et l'accent passionné de Gertrude émurent jusqu'au fond de l'âme M. Cébron.

—Vous parlez en femme dévouée dont j'admire depuis cinq mois le courage et l'abnégation, mais vous jugez trop vite. Encore une fois, moi, moi seul dois être juge de la situation. En avouant que vous m'aimez, vous me reconnaissez un droit sur vous, sur votre vie.

Un droit sur elle!... elle n'avait pas prévu cette réponse, lorsque, vivant en imagination la scène qui se passait alors, elle préparait ses phrases et pesait ses mots.

—Laissez-nous réfléchir, dit-elle, et revenez après demain soir.

—Il serait si simple de vous décider aujourd'hui! La question n'est-elle pas résolue par votre aveu même?

—Il faut que nous causions seules, ma mère et moi...

L'altération croissante de ses traits et sa voix tremblante semblaient un appel à la pitié de Cébron.

—Soit! dit-il; et d'ailleurs puis-je vous obliger à répondre malgré vous? Mais vous n'êtes pas insensible à mon amour et vous me faites souffrir!

—Ah! si vous saviez!... vous ne m'adresseriez pas de reproches. Si je vous aimais moins, hésiterais-je à accepter?...

Surpris et touché, il avait l'impression déconcertante de marcher lui l'homme droit, l'esprit net, sur un terrain vague, fuyant...

—Je m'y perds! et comme un cœur féminin a de singulières subtilités! s'écria-t-il. Tout mon bonheur à venir est contenu dans votre acceptation, et vous hésitez parce que vous m'aimez... Du moins vous me laissez un espoir sans lequel je serais bien malheureux! et déjà, je veux, entendez bien, je veux vous regarder comme ma fiancée.

—Nous en reparlerons, dit-elle précipitamment en lui tendant la main; adieu!

—Quoi! n'ajoutez-vous rien à ce mot désolant?

—Je vous ai avoué mes sentiments, dit-elle avec une angoisse que M. Cébron devait se rappeler plus tard, et je vous suis infiniment reconnaissante de penser à moi...

—Le mot de reconnaissance est le dernier à prononcer, dit-il vivement. Je vous aime et je vous prie de me rendre heureux, c'est tout!

Il attendit vainement une réponse et reprit avec chagrin :

—Je vous quitte malheureux, alors que je croyais... Enfin à lundi, n'est-ce pas?

Elle fit un signe qui fut interprété par Cébron comme une réponse affirmative.

Il habitait un vaste appartement dans une ancienne et belle maison au coin de la rue de Vaugirard et de la rue Bonaparte. M. des Jonchères, qui voulait savoir sans retard le résultat de sa démarche, l'attendait dans son salon.

—Comment, déjà toi? dit l'avocat.

Et devant l'expression attristée de son ami, il ajouta affectueusement :

—Tu n'as pas le visage d'un homme heureux, mon pauvre Bernard!

M. Cébron lui raconta presque mot pour mot sa conversation avec Mmes Deplémont.

—Comprends-tu, devines-tu, quelle peut être la honte qui, à leurs yeux, rend impossible, au premier moment, une réponse favorable à mes désirs?

—M. Deplémont a dû commettre quelque acte déshonorant, et ces femmes, qui sont délicates, ne supportent pas l'idée de te faire des révélations.

—C'est absurde! car je parviendrais facilement, sans leur concours, à savoir la vérité.

—Sans doute... mais pour elles il n'y a pas que des révélations douloureuses. Mlle Deplémont t'aime et ne veut pas t'entraîner dans un mariage qui pèserait sur toi un jour ou l'autre. C'est d'une âme honnête.

—Il ne pèserait jamais sur moi!... Qu'importe les sottises d'un homme que la mort a fait oublier!

—La mort?... Es-tu bien certain qu'il soit mort?

—Comment certain? Je n'en ai jamais douté : Mme Deplémont et sa fille n'en parlaient qu'au passé.

—Mais elles n'en parlaient pas souvent?

—Très rarement... par des allusions.

—Il est vivant, affirma M. des Jonchères.

—C'est possible! répondit Cébron, affectant un ton tranquille. Mme Deplémont se sera séparée, à l'amiable ou non, c'est une situation qui se voit tous les jours et ne peut être considérée comme une entrave à mon mariage.

—D'après les propres paroles de Mme Deplémont, il y a autre chose certainement! As-tu remarqué un fait anormal dans ta visite de ce soir?

—Rien!... si ce n'est que Mme Deplémont paraissait souffrante, et comme explication de sa mine défaite, m'a parlé d'une vive émotion...

—Ah! ah!

—Eh bien... quoi?

—La honte vient évidemment du mari. Tu ignores absolument s'il avait une position?

—Mlle Deplémont, lorsque je l'ai questionnée, m'a répondu: "Mon père avait une très belle position; il l'a perdue avec sa fortune."

—Perdue par sa faute!... peut-être a-t-il été condamné à une peine quelconque; le temps de cette peine terminé, il est revenu ces jours-ci, et sa femme, à peine remise de sa maladie, a supporté difficilement l'émotion de ce retour.

—La manie des déductions est bien forte chez un avocat, répondit Bernard en haussant les épaules.

—Ces déductions se tiennent admirablement si tu veux bien y réfléchir. Elles expliquent parfaitement l'attitude et les réponses de ces pauvres femmes que je plains maintenant de tout mon cœur. Elles ne sont pas des intrigantes ainsi que je le craignais, mais des victimes, comme j'en ai tant rencontrés dans ma carrière.

—Je changerai leur sort, dit Cébron avec ardeur.

L'avocat s'approcha vivement de son ami qui regardait vaguement par la fenêtre.

—Quoi! si mes prévisions sont justes, tu persisterais? Es-tu fou, Bernard?

—Si l'amour est une folie, certes je suis fou, répliqua posément Cébronne.

L'amour se guérit.

—Non... pas à mon âge, quand on aime... comme j'aime!

M. des Jonchères réprima un mouvement d'humeur et alla se jeter dans un fauteuil.

—Et tu ne connais personne les connaissant ? demanda-t-il après un silence prolongé.

—Mais si! je t'ai parlé de leur ami qui m'a mis en rapport avec elles; il connaît certainement leur histoire!

—L'as-tu questionné?

—Indirectement... et les réponses ont été évasives. Mais lui aussi parle au passé de M. Deplémont.

—Quel genre d'homme? T'inspire-t-il confiance?

—Il est excellent, mais original au dernier point. Il est ordinairement cloué dans son fauteuil par la goutte et, depuis une semaine, ne quitte pas son lit.

—En quoi consiste son originalité?

—On le dit riche, et il refuse d'avoir des domestiques chez lui sous prétexte qu'il les hait. Pour le servir, il a une sorte de femme de charge qui tient et fait son ménage, mais ne couche pas auprès de lui, malgré ce que je lui ai dit à ce sujet. Quand il parle de Gertrude, c'est avec une affection enthousiaste qui m'a souvent touché.

—A ta place, avant de revoir cette jeune fille, je dirais à monsieur... comment l'appelles-tu?

—M. de Chantepy.

—Eh bien, quand M. de Chantepy connaîtra tes intentions, il te dira tout. Avant une démarche décisive, tu aurais dû causer avec lui.

—Ma résolution était prise, répondit tranquillement M. Cébronne. J'irai le voir, en effet, afin d'épargner à ces pauvres femmes des révélations humiliantes. Je leur dirai alors que je connais le mobile de leur détermination et que, à mes yeux, rien n'est un obstacle à mon union avec Gertrude.

Il prononça ces mots avec une énergie qui contraria M. des Jonchères.

—Voyons, Bernard, examinons la question sous son jour le plus noir. Supposons que M. Deplémont ait subi une condamnation, te vois-tu le gendre d'un déporté?

Le docteur vint s'asseoir auprès de son ami pour discuter.

—Si cet homme est mort comme je le crois...

—Il vit!

—Tu n'en sais rien. S'il est mort, quelle qu'ait été sa vie, j'épouserai Gertrude.

—Et s'il ne l'est pas?

Bernard rougit légèrement.

—Nous nous arrangerons de façon à ne jamais le voir paraître. Il vivra et mourra à l'étranger.

—Et cependant, tu n'envisages pas sans rougir l'éventualité dont nous parlons; ah! puisque cette jeune fille t'aime bien, elle a bien raison de répondre à ta demande par un refus!

—Oui, elle m'aime! dit Bernard avec joie. Elle m'aime, elle me l'a avoué, et, grâce à Dieu, elle ne refusera pas toujours.

M. des Jonchères se sentait irrité plus qu'étonné. Il savait qu'un cœur chaud, généreux, dévoué s'alliait aux qualités d'énergie et d'amour du travail si développées chez son ami.

—Après-demain soir, dit Crébonne, j'irai te rendre compte de mes deux visites. Je saurai mettre fin aux scrupules et aux hésitations qui s'élèvent entre moi... et le bonheur, Henri!

—Je t'attendrai, répondit simplement M. des Jonchères.

Mais il pensait :

"Tu ne trouveras personne... Je suis bien convaincu qu'en ce moment même, ces pauvres femmes cherchent le moyen de se dérober à l'entrevue."

S'il avait pénétré dans l'appartement de Mme Deplémont, il eût constaté que son opinion était fondée.

Après le départ de M. Cébronne, Gertrude pleura longtemps, abîmée dans une douleur que sa mère contemplant avec désespoir.

—Ainsi c'est vrai!... tu l'aimes? ma pauvre enfant!

Mme Deplémont, femme intelligente et distinguée, dont les épreuves n'avaient pas abattu l'énergie, perdait cependant son courage en pensant à Gertrude.

Secrètement, elle versait bien des larmes sur sa fille trempée dans le malheur, et qui ne connaissait jamais les douceurs d'un heureux foyer. Beauté et qualités devaient mourir dans l'ombre sans avoir vécu, et la mère ne s'en consolait pas.

Elle avait été trop malade pour observer sa fille dans ses rapports avec M. Cébronne, et, en dépit de quelques soupçons, l'aveu de Gertrude était un coup amer. Nature fière et naturellement concentrée, Mme Deplémont eût gardé très secrets ses sentiments si Bernard n'avait pas parlé.

Elle réprima son accès de chagrin et répondit :

—Oui, je l'aime! de toute mon âme! et il vient de me donner une grande joie.

—Une joie!... qui te fait pleurer bien amèrement, pauvre petite!

La fierté ombrageuse de Gertrude se révoltait facilement, elle n'aimait pas qu'on la plaignît, et le ton de sa mère l'aïda à se ressaisir.

—Il est bien doux de se savoir aimée... aimée d'un homme comme lui! Nous n'en parlerons plus, ma chère mère. Et maintenant, prenons nos dispositions pour partir dès demain, ou plutôt lundi matin; je ne veux pas le revoir. Qui sait si je résisterais toujours à ses instances!

—Et tu es décidée à résister?

—Quoi! ne l'êtes-vous pas vous-même? Devons-nous rougir devant lui? Lui raconter... c'est impossible! plus impossible que jamais, vous le savez bien!

—Te voir ce nouveau chagrin! s'écria Mme Deplémont. Je partirai avec *lui*, j'irai vivre à l'étranger, et toi, du moins, tu seras heureuse.

—Heureuse! dans de pareilles conditions! ma pauvre mère! Ne le croyez pas. Nous resterons ensemble, et nous lutterons ensemble.

—M. Cébronne apprendra tout quand il le voudra.

—Qu'il l'apprenne! mais voyez la situation si instruit par nous et regrettant alors sa démarche, il se croyait engagé d'honneur à poursuivre un projet qui lui répugnerait après une telle confiance... Je ne supporte pas une semblable idée!

—Je le crois homme, quand il aime, à passer outre.

—Nous n'en savons rien... et ce n'est pas à nous à le lui demander. Nous devons refuser.

Quelle que fût l'énergie naturelle de Mme Deplémont, sa fille avait une nature plus forte et une intelligence beaucoup plus prompte.

— Nous quittons cet appartement à la fin du mois, reprit Gertrude, nous le quitterons immédiatement sous le prétexte d'un voyage. Dans deux ou trois semaines, nous écrirons que nous le laissons, et nous prendrons des mesures pour faire enlever, sans nous découvrir, notre très mince mobilier. Mon cousin nous aidera par l'entremise de sa femme de charge; on peut se fier entièrement à la discrétion de Sophie.

— Je sais bien, elle nous est dévouée; mais comment trouver si vite un nouveau logement?

— Ce doit être facile... nous chercherons demain, dans un quartier éloigné d'ici. Il nous faut seulement trois mansardes avec le nécessaire. C'est un malade, ajouta-t-elle en baissant la voix; je le crois même très atteint, il aura besoin de quelques douceurs; sa présence complique notre situation, et nous sommes obligés d'économiser sur le loyer.

— Oui... mais crois-tu que M. Cébronne abandonnera si facilement l'espoir de t'épouser. Il t'aime, et te cherchera...

— Je lui écrirai... je lui dirai que notre décision est irrévocable, et tout sera fini.

Ce mot, prononcé par elle-même, lui parut insupportable, et la unit, qui enveloppait les deux femmes, donnait à Gertrude la sensation physique d'une ombre épaisse qui planait sur sa vie et ne se dissipait jamais.

Le seul lien, entre le docteur et nous, est M. de Chantepy, dit-elle d'une voix fatiguée, notre vieil ami ne nous trahira pas et comprendra mieux que personne les raisons de notre refus.

Elle convint donc avec sa mère de chercher, dès le lendemain matin, un nouveau logement, et se retira dans sa chambre pour se livrer sans contrainte à la désolation de son âme.

Elle regarda son malheur en face, elle en épuisa imaginativement la grande amertume, puis descendit chez M. de Chantepy.

Elle revint un peu apaisée auprès de sa mère.

— Il partage notre manière de voir, dit-elle.

— Et il approuve notre départ précipité?

— Je ne lui en ai pas parlé; nous le lui dirons demain, si nous réussissons dans nos recherches. Qu'importe pour lui et pour nous quelques jours plus tôt? Il sait que nous devons partir; néanmoins, je n'avais pas le courage, ce soir, de lutter contre des objections, et nous parlerons quand tout sera réglé.

II

A midi, le lendemain, M. Cébronne reçut, par pneumatique, la lettre suivante:

"Cher docteur et ami,

"Je vous donne ce nom d'ami parce que vous êtes l'homme que j'estime le plus au monde, et je vous serre affectueusement la main pour votre démarche d'hier... Je la pressentais, je l'espérais même, car je vous crois assez d'indépendance d'esprit et de caractère pour ne pas reculer devant les révélations que j'entends vous faire.

"Gertrude m'a tout confié, mais, bien qu'ayant l'air d'abonder dans son sens, j'ai résolu de ne rien

vous cacher. Instruit par un tiers, vous serez libre de vous retirer si bon vous semble, et l'honneur sera sauf puisque le refus d'hier est bien suffisant pour couvrir votre retraite. Mais si vous persistez, comme je le crois, votre amour saura vaincre les scrupules délicats de cette charmante fille.

"Venez me voir dès aujourd'hui si vous le pouvez, ou alors demain dans la matinée.

"Du reste, j'ai besoin de votre visite comme médecin; cette crise de goutte est plus longue que les précédentes, et vous me direz si vous prévoyez le moment où je sortirai enfin de mon lit.

"A vous très amicalement,

"CHANTÉPY."

Cébronne répondit aussitôt par télégramme.

"Je pars dans une heure pour Orléans où j'ai deux rendez-vous qu'il m'est impossible de remettre, n'étant libre, ou a peu près, que le dimanche. Malgré ma hâte de vous voir, il faut attendre à demain matin, vers dix heures, et encore je n'aurai à moi qu'une vingtaine de minutes, tant je suis débordé par mes consultations.

"Vous ne soupçonneriez jamais le bien que m'a fait votre lettre, et vous avez mille fois raison: j'aime trop profondément Mlle D... pour que des malheurs passés, dont je connais déjà la nature, me fassent reculer.

"A nous deux, nous triompherons, cher monsieur et votre appui suffirait pour lever les difficultés. Mais il y a dans un amour partagé—car elle m'aime!—une force irrésistible. Demain soir, je la reverrai, et ne la quitterai pas sans qu'elle se soit engagée.

"Bien cordialement vôtre,

"CÉBRONNE."

Il revint chez lui au milieu de la nuit et rêva longtemps aux étoiles, pendant que les bruits sourds de la ville et les senteurs qui sortaient du jardin de Marie de Médicis s'associaient à sa joie intime.

Après son veuvage, il avait quitté la maison qui lui rappelait de tristes souvenirs, et nulle femme n'était entrée dans son appartement actuel.

Il voyait déjà Gertrude apportant à son foyer solitaire la grâce de sa beauté, le charme de son intelligence et de ses qualités féminines. Son refus la lui rendait plus chère, car une vive admiration se mélangeait désormais à ses sentiments. Il avait la plus haute estime pour le courage silencieux et l'énergie dans le travail, mais il lui semblait surhumain qu'on refusât, par délicatesse excessive, de prononcer le mot qui doit terminer une existence malheureuse.

A dix heures, dans la matinée, son coupé s'arrêtait rue Vavin. La concierge se précipita au-devant de lui.

— Vous avez vu mon fils, monsieur le docteur?

— Votre fils? Mais non! Est-il venu chez moi? Est-il malade? Je ne reçois jamais le matin.

— Non, non... il est allé vous chercher pour M. Chantepy qui est mort cette nuit.

— Mort! s'écria Bernard.

Dans son saisissement, il demeura sans voix, sans entendre la concierge qui parlait avec volubilité.

— Mort? répéta-t-il; ce n'est pas possible! Il m'a écrit hier et ne parlait que de son accès de goutte qui n'offrait aucun danger, je le sais.

—C'est une attaque, je pense, monsieur le docteur. Montez, je vous en prie.

M. Cébronne monta promptement, bien que le coup imprévu eût été si vif qu'il se sentait brisé, courbaturé comme s'il venait de passer par une extrême fatigue physique.

"Encore un chagrin pour ces pauvres femmes!..." se disait-il.

La porte lui fut ouverte par la femme de charge qui pleurait et, dans la chambre il trouva le concierge avec un ami de M. de Chantepy qu'on était allé chercher précipitamment. Sans être lié avec le défunt, M. Verchaire, qui demeurait rue d'Assas, venait le voir assez souvent.

—C'est affreux, docteur! dit-il. J'ai causé avec lui hier même; il était assez gai, parce qu'il souffrait moins que les jours précédents.

Cébronne s'approcha du lit; son examen fut long et minutieux.

—C'est une attaque, ou la goutte est remontée au coeur, n'est-ce pas, docteur? demanda M. Verchaire un peu étonné de la longueur de l'examen.

Quelques secondes se passèrent encore avant que Cébronne se retournât pour répondre à la question.

—Non, dit-il du ton froid et un peu bref qu'il avait toujours dans ses consultations, non, rien de tout cela! M. de Chantepy est mort empoisonné.

—Empoisonné! répétèrent M. Verchaire et le concierge.

—Empoisonné! dit la femme de charge consternée. Comment se serait-il empoisonné? C'est affreux!

—Et j'ai lieu de croire que c'est avec de l'aconitine. En avait-il en sa possession, Sophie? demanda-t-il à la femme de charge qu'il voyait depuis dix ans et appelait par son petit nom.

—Je ne pense pas, monsieur, je ne lui ai jamais apporté d'aconitine.

—Vous lui faisiez toutes ses commissions?

—Oui... toujours! il marchait si lentement! Et depuis deux semaines, il était cloué dans son lit. M. le docteur le sait bien.

—Oui, répondit distraitemment Cébronne. D'ailleurs on ne délivre pas d'aconitine sans ordonnance, et moi, son médecin, je n'ai jamais eu à lui en ordonner. Il n'a pas consulté un spécialiste en dehors de moi?

—Non, monsieur.

Sauf Bernard, qui avait recouvré son calme, ils se regardaient d'un air effrayé.

—Alors? Vous concluez? dit M. Verchaire.

—Je n'ai pas encore le droit de conclure, mais je soupçonne un crime. Où est la seringue Pravaz dont M. de Chantepy se servait pour ses injections de morphine?

Personne ne répondant, il regarda autour de lui et aperçut l'instrument sur la cheminée. Il l'examina attentivement et ne vit aucun indice; mais un papier froissé, jeté derrière un candélabre, attira son attention.

Il le déplia avec précaution et aperçut quelques parcelles cristallisées. De plus, le fond d'un verre, dans lequel avait probablement été dissoute l'aconitine, conservait encore un peu de liquide qu'il serait aisé d'analyser.

Cébronne, posant le verre et le papier, jeta un coup d'oeil vers un secrétaire où la clef était restée.

—Prévenez le commissaire de police, dit-il au concierge, pour moi, je reviendrai dans deux heures; cette affaire est du ressort de la justice.

—M. le docteur ne veut pas attendre le commissaire? dit le concierge tout tremblant.

—Ce serait normal, évidemment! mais j'ai, avec un confrère, une consultation urgente, et je suis en retard.

Il prit à part M. Verchaire.

—Voulez-vous être assez bon pour rester ici afin qu'on ne touche à rien en attendant la police. Ces pauvres gens sont assez bouleversés pour commettre une maladresse.

—J'attendrai, je vous le promets.

—Vous devriez déjà être parti, dit Cébronne au concierge.

Puis il s'approcha de la femme de charge qui sanglotait.

—Allons, allons, ma pauvre Sophie!

—Ah! monsieur, un si bon maître! Si j'avais été auprès de lui, ce ne serait pas arrivé! Je n'aurais pas dû l'écouter!

—On n'en sait rien. En tout cas, vous ne pouvez pas l'obliger à vous garder, et vous n'avez rien à vous reprocher. Ne touchez à aucun objet avant l'arrivée du commissaire.

—Oh! non... mais je ne veux pas rester seule.

—M. Verchaire reste avec vous.

Dans le désarroi où le jetait cette mort que les circonstances rendaient si pénible, Cébronne ne songea pas à demander si Mme Deplémont avait été prévenue. Au bas de l'escalier, l'idée lui vint de monter chez elle, mais en regardant sa montre, il changea aussitôt d'avis.

"Déjà une demi-heure de retard! dit-il avec impatience. D'ailleurs, si elles ignorent encore leur malheur, les pauvres femmes l'apprendront toujours trop tôt. En revenant, j'irai chez elles. Quelle terrible chose!..."

Après ses visites qui l'absorbèrent jusqu'à une heure et demie de l'après-midi, il revint rue Vavin sans prendre le temps de déjeuner.

—Le magistrat vous attend avec impatience, monsieur, lui dit la concierge.

—Ah! déjà là?

—Oui, monsieur, depuis longtemps... M. le procureur de la République est même parti après avoir interrogé tout le monde dans la maison. M. le juge d'instruction voulait qu'on courût vous chercher, mais nous avons dit que vous deviez venir tout de suite après vos visites, sans rentrer chez vous.

Le juge d'instruction, M. de Monvoy, homme de soixante ans, magistrat intègre et bon, avait été très lié avec le père de Bernard. Il reçut Cébronne dans le salon et lui serra la main avec un plaisir évident.

—Ah! mon cher docteur, dit-il à voix basse, il y a longtemps que je n'ai eu la satisfaction de causer avec vous, et nous nous revoyons dans de tristes circonstances.

—Le reproche que vous m'adressez paraît mérité, mais si vous saviez comme je suis débordé!

—Je sais... et ne vous adresse aucun reproche, croyez-le bien. Voyons! passons sans tarder à notre affaire. Selon vous, il y a empoisonnement?

—Assurément!... Voulez-vous entrer chez M. de Chantepy, je vous montrerai la preuve matérielle?

Dans la chambre, un greffier écrivait, un agent de la sûreté était assis près du lit, et le concierge

que M. de Monvoy avait gardé auprès de lui, attendait qu'on voulût bien le laisser partir.

Le docteur s'approcha de la cheminée.

—Voici, dit-il au magistrat, un morceau de papier qui contient encore quelques parcelles d'aconitine.

—Oui, nous l'avons déjà examiné sur l'indication que vous-même aviez donnée avant de partir. C'est vous, docteur, qui l'avez découvert?

—C'était facile, l'assassin l'a jeté maladroitement sur la cheminée. De plus, dans ce verre, il y a un reste de liquide qu'on analysera.

—Pourquoi dites-vous l'assassin? M. de Chantepy n'a-t-il pu s'empoisonner lui-même? Il souffrait de la goutte et...

—Il n'était pas homme à commettre une lâcheté pour éviter quelques souffrances, d'autant qu'il avait des principes religieux intransigeants. D'ailleurs, matériellement, la question de suicide ne se pose même pas. M. de Chantepy, depuis deux semaines, ne mettait pas le pied par terre. Il est mort dans son lit, et la seringue, qui a servi à l'injection d'aconitine, est encore sur la cheminée, fort loin de la victime.

—En effet! la conclusion s'impose. La mort a-t-elle été foudroyante?

—Foudroyante? Non! Mais très prompte certainement. Employée à cinq milligrammes, l'aconitine tue un homme; la dose employée étant évidemment beaucoup plus forte, un arrêt du coeur a dû se produire rapidement. Trente minutes, peut-être, après l'injection.

—A quelle heure, d'après vous, M. de Chantepy est-il mort?

—Probablement vers dix heures.

—Personne, vous me l'avez affirmé, n'est monté chez M. de Chantepy hier au soir? dit M. de Monvoy au concierge.

—Personne, monsieur le juge, je n'ai pas quitté ma loge.

—Les habitants de la maison ont été interrogés, chacun était chez soi et n'a rien entendu.

—Comme je l'ai déjà dit à monsieur le juge, Mlle Deplémont est peut-être allée chez M. de Chantepy sans que je le sache, car elle avait une clef et passait par l'escalier qui relie les deux maisons et sert d'escalier de service au bâtiment du devant. Mais si mademoiselle avait vu ou entendu quelque chose, elle m'aurait prévenu.

—Vous m'avez dit qu'elle faisait souvent la lecture le soir à M. de Chantepy?

—Oui, monsieur, mais il n'est pas supposable qu'elle soit sortie de son appartement hier.

—Pourquoi?

—Elle a dit à ma femme qu'elle avait fait ses adieux à M. de Chantepy avant le dîner, à cause des préparatifs de son départ.

—Comment, son départ? dit M. Cébronne en se tournant vivement vers le concierge.

—Oui, monsieur! Ces dames sont parties aujourd'hui à six heures pour un petit voyage. Je crois bien qu'elles sont allées voir une amie de mademoiselle qui demeure en Suisse. Mademoiselle en recevait souvent des lettres.

—Est-ce pour longtemps?

—Je ne crois pas, monsieur.

M. de Monvoy observait l'étonnement pénible et non dissimulé du docteur Cébronne.

—Nous allons passer dans le salon pour continuer notre enquête, dit-il. Nous n'avons plus be-

soin de vous, ajouta-t-il en s'adressant au concierge qui se retira avec empressement.

—Ces dames habitaient ici depuis quelques années, et vous les connaissez beaucoup, docteur?

—Beaucoup, quoique depuis peu de temps. Elles étaient très liées avec leur parent, c'est par lui que je les ai connues. Pauvres femmes! Quel chagrin pour elles en apprenant la mort de leur vieil ami!

—Je regrette leur départ, reprit le magistrat, car elles nous donneraient sans doute des renseignements précieux. Croyez-vous qu'elles vous écrivent?

—Oui, je suis sûr de ne pas tarder à recevoir des nouvelles, mais j'ai des raisons particulières pour être étonné de ce départ subit.

—Ce sont des femmes du monde ruinées, paraît-il?

Cébronne allait répondre quand une idée traversa son esprit.

—Je pense, dit-il en riant, que la justice ne se couvrira pas de ridicule en soupçonnant des femmes comme Mme Deplémont et sa fille?

—Qui parle de soupçons? Mais la présence de personnes aussi liées avec la victime nous serait utile.

—Demain ou après demain j'aurai une lettre.

M. de Monvoy, qui examinait un papier, leva les yeux et rencontra le regard fermé, presque irrité du docteur.

—Revenons aux causes de la mort, dit-il froidement.

Il interrogea minutieusement Cébronne qui lui promit son rapport pour le jour même.

—Maintenant, dit le juge au greffier, allez m'attendre dans la chambre de M. de Chantepy, j'ai un mot confidentiel à dire au docteur Cébronne.

Il referma la porte avec soin et attira Bernard à l'autre extrémité de la pièce.

—Docteur, dit-il aussitôt, il y a des coïncidences fâcheuses! J'ignore quels sont vos rapports exacts avec Mmes Deplémont, mais tenez-vous sur vos gardes, car je vous confie que l'enquête se tournera, se tourne déjà de leur côté.

—De leur côté! répéta Cébronne avec stupéfaction. Etes-vous fou? Oh! pardon!... Mais savez-vous de qui vous parlez?

—Non... et c'est pour le savoir que nous allons chercher.

Le premier mouvement de Cébronne avait été de répondre par un rire moqueur.

—Je m'excuse de ma franchise, mais vous allez me faire croire, dit-il, en haussant les épaules, que la magistrature est...

—Imbécile, voulez-vous dire? Allons, Bernard, dit M. de Monvoy avec bonté, laissez-moi vous appeler toujours par votre petit nom, je vous ai tant choyé enfant! et dites-moi quel intérêt particulier il y a pour vous dans cette affaire?

—J'ai demandé la main de Mlle Deplémont avant-hier, et je la considère comme ma fiancée.

—Votre fiancée... et vous ignoriez son départ?

Cébronne, frappé au coeur, recula de quelques pas, dominé par la colère la plus violente qu'il eût jamais éprouvée.

—Si vous n'étiez pas un magistrat dans l'exercice de son mandat, si vous n'étiez pas un ancien ami que j'honore, Dieu sait ce qui arriverait! dit-il d'une voix étouffée.

M. de Monvoy était loin de s'attendre à la révélation de rapports aussi sérieux entre Bernard et Mlle Deplémont. Pour des raisons particulières, il en était presque bouleversé, et se sentait toutes les indulgences pour les écarts de langage où une violente irritation entraînait Cébronne.

— Mon cher Bernard, calmez-vous, je vous en prie, et conservons l'un et l'autre notre sang-froid. Raisonnez un instant: à ma place, vous penseriez comme moi que le départ de ces dames dans la matinée qui suit la nuit du crime, sans même que vous ayez été prévenu, est au moins singulier?

— Simple coïncidence!... et si c'est là toute la base de votre soupçon, il est aisé de l'ébranler, dit vivement Cébronne. Ma demande a été repoussée sur ce prétexte que des faits déshonorants pour leur nom ne permettraient pas à Mlle Deplémont de se marier. J'ai insisté, afin d'obtenir une explication qui m'a été refusée. Mais je devais, ou, du moins, j'espérais la voir ce soir même et enlever la position. Elles ont lui par délicatesse dans la crainte de céder, et elles auraient cédé d'autant plus facilement que M. de Chantepy, leur conseiller et leur parent, était mon allié: il me l'a écrit.

— Quand cela?

— Hier, me donnant un rendez-vous ce matin.

M. de Monvoy, les yeux baissés, réfléchissait, et ses appréhensions, en pensant à Cébronne, devenaient plus vives et plus pénibles. Il ne lui disait pas que les réponses de certains interrogatoires étaient une charge bien autrement grave qu'un départ précipité, bien que cette dernière circonstance fût un nouvel anneau ajouté à la chaîne.

— Bernard, mon cher enfant, dit-il tout à coup, mon âge m'autorise à vous parler comme autrefois. Je m'intéresse à vous et vous aimez toujours comme le fils très cher d'un excellent ami, je veux donc vous donner un conseil tout paternel, que je vous supplie d'écouter et de suivre. Votre réputation grandit chaque jour, votre caractère est universellement respecté; croyez-moi, acceptez la fuite de Mlle Deplémont comme le moyen normal de ne plus la revoir; c'est, du reste, son désir à elle-même. Paraissez seulement dans l'affaire comme le médecin appelé pour les constatations légales.

Chaque mot, chaque intonation ajoutaient à la stupeur de Cébronne. Il comprenait que M. de Monvoy, à demi convaincu, cachait les raisons principales de sa conviction. Il sentait, en outre, que ses propres paroles avaient apporté un appui aux idées du magistrat.

Il réussit momentanément à contenir sa colère; avec la promptitude de jugement qui était, en temps ordinaire, une des qualités de son intelligence, il vit les conséquences, pour lui et pour Gertrude, de cette erreur à ses yeux monstrueuse, même si elle était promptement reconnue.

Jamais son amour n'avait été plus fort, plus ardent; la générosité de sa nature le poussait à se poser en protecteur de la femme aimée qu'il savait être innocente, et si, malgré tout, les paroles paternelles de M. de Monvoy le touchaient, elles le révoltaient également jusqu'au fond du coeur.

— C'est Mme Deplémont que vous soupçonnez particulièrement? demanda-t-il.

— Non, sa fille.

Cébronne s'avança vers M. de Monvoy dans un mouvement violent, mais il s'arrêta court pour répondre avec une chaleur inexprimable:

— Rien n'est meilleur, plus pur, plus innocent que Mlle Deplémont. Je le répète et le dirai hautement partout: elle est ma fiancée, je me considère comme son protecteur naturel et malheur à ceux...

Il leva la main dans un geste éloquent.

— Mon cher Bernard! de grâce ne cédez pas à un entraînement irrésistible, lui dit M. de Monvoy.

— Entraînement irrésistible!... Allons donc! Suis-je un homme que l'on taxe d'irréflexion? Mais je soutiens que je serais le dernier des lâches si je ne prenais pas en main la cause de la femme innocente à laquelle, il y a quelques heures, j'avouais mon amour. Vous ne persisterez pas dans votre accusation! Ce serait odieux si ce n'était le comble du ridicule.

Il suivait son idée sans peser ses mots, et c'est à peine s'il pensait à M. de Monvoy en parlant avec tant d'ardeur et d'autorité.

Dans toute autre circonstance, le magistrat eût été vivement froissé, mais il jugeait avec son coeur la situation, et répondit avec bonhomie:

— Odieux, ridicule... soit! Ce que vous dites là, vous devez le dire! Mais vous ne savez pas tout, et ce tout je ne vous le révélerai pas aujourd'hui.

— Pourquoi? Dites, dites! Je vous répondrai, j'anéantirai d'un mot ces absurdités!

M. de Monvoy secoua négativement la tête.

— Je ne parlerai pas maintenant, mais, je vous le répète, Bernard, suivez mon conseil.

— Jamais, jamais!

Le visage énergique de Cébronne exprimait une angoisse et une indignation qui achevèrent d'émouvoir M. de Monvoy. Il laissa passer quelques instants avant de dire d'un ton conciliant:

— Je reviens à des questions de professionnel. Pouvez-vous me fournir des indications sur les habitudes de Mmes Deplémont? Avez-vous quelque idée sur le moyen pratique de découvrir rapidement leur nouvelle adresse? Il est dans leur intérêt, remarquez-le bien, de ne pas se cacher.

— Je ne connais rien, répondit sèchement Bernard.

Il était sincère, mais, à peine la réponse prononcée, il se souvint que la maison, pour laquelle travaillait Gertrude, était à Nanterre.

Pendant la maladie de Mme Deplémont, la jeune fille avait prié Bernard de jeter une lettre à la poste en disant:

«Je prévient la maison qui me donne du travail que je n'irai pas reporter mon ouvrage d'ici un certain temps.»

Machinalement, il avait regardé l'adresse et se rappelait parfaitement le nom de l'endroit. C'était un renseignement intéressant qu'il entendait garder pour lui.

— Eh bien, vous ne vous rappelez rien?

— Si... mais je ne parlerai pas jusqu'à nouvel ordre.

— Cependant, il y a intérêt pour la cause que vous soutenez à ne pas dissimuler.

— J'agirai comme bon me semblera. C'est moi-même qui veux chercher Mlle Deplémont et la prévenir des soupçons que vous faites peser sur elle.

— Bien, bien... c'est entendu, répliqua M. de Monvoy qui sentait Bernard sur le point de s'emporter.

Il lui restait à poser une question importante et se demandait comment elle allait être accueillie.

—Docteur, veuillez répondre à la question suivante: Mme Deplémont, m'a-t-on dit, a été longtemps malade; entra-t-il de l'aconitine dans son traitement?

—Oui...

—Oui? s'écria M. de Monvoy en levant les sourcils d'un air significatif.

—Oui, reprit Cébronne irrité, mais vous devez savoir à quelle dose infime cette substance est employée, et, jamais à l'état pur comme celle qui a été dissoute pour l'injection. Vous savez que...

Tout à coup il s'interrompit frappé par un souvenir. Il se rappelait avoir donné à Mlle Deplémont des explications sur la violence du poison et sur la dose relativement faible qui tuerait un homme. Etrange rapprochement! qui le faisait pâlir malgré lui.

Lorsqu'il entra dans ces explications, une seconde personne allait et venait dans la chambre, mais qui était-ce? Et à quel moment cette conversation sur les propriétés de l'aconitine avait-elle eu lieu? Pendant la période aiguë de la maladie ou plus tard? Dans le premier cas, la personne présente devait être simplement la soeur garde-malade, et alors...

Il souffrait cruellement de son défaut de mémoire, et M. de Monvoy, observant sa physionomie tourmentée, comprenait qu'il eût été très utile pour l'instruction de connaître les pensées secrètes de Cébronne.

Celui-ci sortit de son mutisme pour dire fermement:

—C'est aussi monstrueux que de me soupçonner moi-même!

—Tant mieux! Je désire de tout mon coeur m'égarer, répondit avec empressement M. de Monvoy, mais il faut les découvrir et me les amener. Un mot d'elles changera peut-être entièrement la face de la question.

—Ce sera fait, soyez-en certain. Elles ne sont pas femmes à se dérober devant une accusation aussi énorme et ridicule.

Il salua avec raideur, descendit l'escalier en courant, et se jeta dans sa voiture après avoir dit au cocher de le conduire chez M. des Jonchères.

L'avocat fumait tranquillement dans son cabinet, au milieu d'une montagne de livres et de papiers.

Il se leva à l'entrée de son ami et s'écria:

—Qu'as-tu, mon Dieu! Qu'est-il arrivé?

L'aspect de Cébronne motivait bien cette question effrayée. Pâle, défait, le regard troublé, il avait perdu le calme extérieur sous lequel se dissimulaient habituellement les impressions d'une nature pondérée, mais douée toutefois d'une grande sensibilité.

Il tomba pesamment sur un siège et ne répondit pas à son ami. M. des Jonchères, inquiet, lui prit la main.

—Mais tu as la fièvre, Bernard?

—C'est possible! Qu'importe! Il ne s'agit pas de moi. Gertrude...

—Eh bien?

Cébronne raconta les événements et, d'un ton emporté que son ami ne lui connaissait pas, parla des soupçons de M. de Monvoy.

—Elle! s'écria-t-il, elle! Comme je l'ai répété à ce juge imbécile, c'est aussi monstrueux que de soupçonner moi ou toi! La pauvre enfant!

Quoique habitué à recevoir des confidences extraordinaires, M. des Jonchères n'avait jamais éprouvé un tel étonnement.

—C'est inouï! dit-il. Quoi! la femme que tu voulais épouser est soupçonnée d'avoir commis un assassinat! Rêvons-nous? Ou sommes-nous dans la réalité?

Les lèvres de Cébronne tremblaient.

—Nous sommes trop éveillés, répondit-il.

—Voyons, reprit M. des Jonchères en avocat qui veut pénétrer dans la cause, voyons, pourquoi Mlle Deplémont est-elle soupçonnée avant sa mère? L'as-tu demandé à M. de Monvoy?

—Non... J'étais hors de moi. Mais je devine en partie pourquoi. En me disant que je ne savais pas tout, il a fait allusion à des circonstances que je connais, révélées par les concierges ou par Sophie.

—Qui est Sophie?

—La femme de charge de M. de Chantepy.

—Quelles circonstances?

—M. de Chantepy, lorsque ses douleurs étaient trop vives, se servait de morphine sous forme de piqûres. Mlle Deplémont employait une heure ou deux de la soirée à lui faire la lecture et, avant de le quitter, préparait souvent elle-même...

—Oh! interrompit avec effroi M. des Jonchères.

—Selon toutes probabilités, elle n'est pas allée hier soir chez M. de Chantepy. On le prouvera... il n'y a rien à craindre, dit Cébronne d'un ton saccadé.

—Il faut retrouver ces femmes le plus tôt possible... N'as-tu pas parlé tout à l'heure d'un moyen pratique pour arriver jusqu'à elles?

—Oui... et il me faut quelque chose pour agir aujourd'hui même. Moi je suis retenu impérieusement par mes malades et par le rapport que je dois envoyer ce soir au magistrat.

—J'irai moi-même, dit M. des Jonchères. Je suis libre et vais partir. Où faut-il aller?

—A Nanterre. Elle travaille pour une maison qui fabrique les gants de laine dont on se sert pour frictions. J'ignore l'adresse, mais là-bas tu te renseigneras facilement.

—Oui... J'ai un client à Nanterre. C'est un négociant, si je le rencontre, tout sera vite fait. Je pars à l'instant.

Mais il se ravisa en observant l'air fatigué de Cébronne.

—Au milieu de ces choses terribles, à quelle heure as-tu déjeuné, Bernard?

—Déjeuné! Est-ce qu'on peut penser à la vie physique quand...

—Pas déjeuné... et il est trois heures et demie! Si tu voyais ton visage, mon pauvre ami! Et dois-tu aller chez tes malades pour leur offrir le spectacle d'un médecin qui défaille? On va t'apporter ici un repas froid.

Il sonna son valet de chambre, donna ses ordres et revint s'asseoir auprès de M. Cébronne.

—Voyons, mon cher Bernard, remets-toi. L'erreur sera, sans doute, rapidement constatée. Il n'y a pas lieu probablement de tant se bouleverser. En tout cas, il faut conserver ton énergie et ton sang-froid; ces deux qualités ne t'ont jamais manqué.

—Je ne fléchirais pas s'il s'agissait de moi... Mais savoir cette femme exquise, que j'aime passionnément, accusée, elle, ne fût-ce qu'une minute! C'est épouvantable! Le plus indifférent, la con-

naissant, serait transporté de fureur ou d'indignation.

—Dès aujourd'hui, il peut se produire un fait qui anéantira tout soupçon. Ainsi, agissons! Découvrons-la, et nous verrons après.

—Oui, répondit Cébronne avec ardeur, agissons! Elle aura, dans cette circonstance extraordinaire, tout l'appui que je lui donnerais si j'étais son mari.

Cette idée le calma, et, cédant aux instances de son ami, il mangea rapidement.

—Ce magistrat est un brave, un excellent homme, je le sais bien, malgré mon irritation contre lui! et, cependant, il me conseillait d'abandonner lâchement Gertrude.

—Comment! quel conseil? Tu ne m'avais pas dit cela!

—Oui... M. de Monvoy, se plaçant sur le terrain de mon intérêt personnel, et de la vieille affection qu'il m'a conservée, affirmait que, mon caractère "universellement respecté, ma réputation qui grandit chaque jour" (ce sont ses propres expressions) ne devaient pas "être compromis dans cette affaire". Profitez du moyen qu'elle-même, en fuyant, vous a fourni de ne plus la revoir. Suivez mon conseil paternel, etc." Telles sont ses affectueuses, mais absurdes paroles.

M. des Jonchères affectait, par contenance, de ranger des papiers.

"Les conseils du magistrat sont une preuve de sa conviction, pensait-il, et pour qu'il y ait conviction déjà formée, il faut des présomptions bien graves... Malheureux Bernard!"

Cébronne, reculant la petite table sur laquelle on lui avait servi son repas, se prépara à partir.

—Et toi? Tu vas tout de suite à Nanterre, n'est-ce pas, Henri?

—Oui... répondit en hésitant M. des Jonchères.

—Qu'est-ce que tu as? Ta physionomie est singulière!

—Ecoute, Bernard, et ne t'emporte pas... ne penses-tu pas que...

—Quoi donc?

—Enfin, réfléchis! Ne serait-il pas sage de suivre, au moins momentanément, le conseil de M. de Monvoy?

—Et c'est toi, homme d'honneur, homme de cœur, qui parles ainsi! s'écria Cébronne.

—Je t'aime... et alors, j'hésite. Où allons-nous dans cette aventure?

—Nous allons dans le droit chemin, et moi je n'hésite pas un instant, répondit froidement Cébronne, auquel l'hésitation de l'avocat rendait sa résolution naturelle. Je ne crois pas, mais je sais, entends-tu bien, je sais que Gertrude est une femme admirable; mon amour ne reculera devant rien pour la soutenir, et dès maintenant! Je suis aussi sûr d'elle que je suis sûr de moi.

—Soit! partons! dit brusquement M. des Jonchères.

Il prit son chapeau et suivit le docteur Cébronne dans la rue.

—Tu viendras ce soir chez moi? dit Bernard.

—Oui... je m'installerai rue Vaugirard et t'attendrai.

III

L'avocat prit une automobile et se fit conduire à Nanterre.

Il eut la bonne fortune de rencontrer le négoc-

iant dont il avait parlé à son ami et d'obtenir aussitôt le renseignement désiré.

—Cette maison est boulevard du Nord, 23; suivez ma rue, vous y arriverez en deux minutes.

M. des Jonchères, s'empressant de mettre à profit l'indication, fut reçu, boulevard du Nord, par une femme encore jeune, au visage avenant et à l'accueil aimable. Cependant, quand il exposa sa requête, beaucoup de défiance perçait dans la question que Mme Cardier lui posa.

—Pourquoi, monsieur, désirez-vous connaître l'adresse de Mlle Deplémont?

—Je suis avocat, répondit-il en tendant sa carte, et, pour une affaire très sérieuse, il est nécessaire que je voie Mlle Deplémont, ou plutôt sa mère.

Mme Cardier connaissait la réputation comme avocat de M. des Jonchères; elle se rassura, et un léger sourire passa sur son visage.

"Il est amoureux", pensa-t-elle, sans réfléchir que, dans ce cas, il n'eût pas demandé une adresse qu'il devait connaître.

—Ces dames demeurent rue Vavin, 6. Mlle Deplémont est venue ici ce matin.

—Ce matin? répéta l'avocat en dissimulant son vif étonnement.

—Oui... elle me rapportait son ouvrage, et venait en chercher pour quinze jours. Elle et sa mère sont des femmes bien distinguées, monsieur! C'est triste de les voir dans le malheur. Mlle Gertrude est si bonne, si courageuse! elle sera un trésor pour l'homme qui l'épousera.

Tout en souriant intérieurement des idées matrimoniales de Mme Cardier, M. des Jonchères constatait, non sans surprise, qu'elle ignorait le départ de Mmes Deplémont.

—Je connais l'adresse de la rue Vavin, dit-il; mais ces dames sont parties aujourd'hui pour un court voyage; elles ont omis de laisser leur adresse au concierge, et il est urgent qu'elles reçoivent les nouvelles qui les intéressent.

—Je ne puis rien vous dire, monsieur, répliqua Mme Cardier dont la défiance s'éveilla de nouveau. Leur voyage ne me regarde pas; si elles sont parties pour deux ou trois jours, elles n'avaient pas besoin de laisser d'adresse. Certainement leur absence sera courte, puisque Mme Deplémont ne m'a parlé de rien et a emporté beaucoup d'ouvrage. On ne travaille pas en voyage.

—Evidemment! mais je désirais leur envoyer une dépêche aujourd'hui même, c'est pourquoi, sachant que vous les faisiez travailler, je me suis permis de vous questionner.

—Je regrette, monsieur, de ne pas mieux vous renseigner, répondit assez froidement Mme Cardier.

M. des Jonchères revint à Paris très ennuyé de son insuccès.

"Pour moi, pensait-il, elles ne font aucun voyage et sont cachées à Paris. Il s'agit de les découvrir, mais la police y parviendra avant nous; à notre époque, comment se cacher longtemps? Dans quelle affaire est engagé mon pauvre Bernard! Amoureux comme un fou, il n'en fera qu'à sa tête. Qu'est-ce que cette jeune fille? Est-elle coupable comme c'est à craindre? Ou est-ce une malade qui a su tromper un homme expérimenté? Le fait ne serait pas nouveau, il se voit souvent, et, dans l'histoire, nous en avons des exemples éclatants."

Sept heures sonnaient quand il arriva rue Vaugirard, mais le docteur Cébronne n'étant pas ren-

tré, il alla dîner chez Foyot, puis revint s'installer dans la bibliothèque de son ami.

C'était une grande pièce arrangée avec un sens artistique très remarquable. Rempli d'objets d'art, de livres curieux, elle révélait les goûts qui, dans la famille de Bernard, se transmettaient de génération en génération. Son aïeul avait été lui-même un peintre de grand talent.

Cébronne, dans ses rares moments de loisir, venait se reposer au milieu d'une atmosphère intellectuelle qui le transportait loin de ses travaux trop positifs et trop absorbants. Il affectionnait plus particulièrement sa bibliothèque, depuis qu'en imagination, il y voyait rayonner la beauté de Gertrude.

En l'attendant, M. des Jonchères essaya de lire, mais les mots prenaient des apparences fantastiques et le sens des phrases se rapportait toujours à ses préoccupations.

"Quelle lamentable affaire!" dit-il avec impatience.

Le docteur Cébronne, qui avait été obligé de remettre au soir plusieurs visites, rentra à neuf heures passées.

— Eh bien, Henri?

— Eh bien rien! J'ai découvert facilement la maison, mais la personne, à qui j'ai parlé, m'a renvoyé rue Vavin. Elle ne connaissait pas le départ sur lequel je ne me suis pas étendu. Mais, circonstance surprenante, Mlle Dep'émont est allée, ce matin même, chercher de l'ouvrage.

— Ce matin!... s'écria Bernard.

— Ce matin... Elles ont quitté leur maison, m'as-tu dit, à six heures?

— Oui...

— A présent, je comprends leur dessein. Elles ont emporté du travail pour quinze jours, afin de n'avoir pas à sortir, et se terrent dans un quartier quelconque où elles n'ont aucune chance de te rencontrer.

— Tu ne crois pas au voyage?

— Non...

— Pourquoi?

— Parce qu'il est inutile... parce que Mlle Dep'émont est là. Elles donneront, par lettre, congé de leur appartement, à moins qu'elles n'aient chargé un tiers d'agir pour elles.

— Oui... M. de Chantepy.

L'avocat ne répondit pas et détourna son regard qui eût peut-être trahi sa secrète pensée.

— Comment la découvrir avant l'intervention brutale de la police? s'écria Cébronne.

— Elle t'écrira, crois-tu?

— Oui, elle m'écrira... elle ne peut pas ne pas m'écrire. Mais elle ne donnera pas son adresse.

— Est-elle catholique? A-t-elle des habitudes pieuses?

— Oui, répondit Bernard étonné d'une question qui lui semblait bien intempestive, elle va tous les jours à la messe de six heures. Si elle est catholique! Convaincue et même ardente. Rien n'était charmant comme ses discussions avec moi quand nous abordions certains sujets.

— Tu m'as dit que le malheureux Chantepy te parlait d'elle fréquemment?

— Chaque fois que j'allais le voir, et, depuis quelques mois, il m'appelait souvent. Il l'aimait sincèrement; d'après un mot, j'ai lieu de croire qu'elle sera son héritière.

— Ah!... pourvu qu'il n'ait pas fait de testament en sa faveur!...

— Tu considères que ce serait une charge contre elle!... tu la soupçonnes! alors que nulle charge n'existe parce que le soupçon ne peut pas l'effleurer!

— Pour toi, oui! mais pour ceux qui n'ont aucun intérêt à la défendre, pour la justice?

Cébronne s'irritait, mais M. des Jonchères voulait le préparer sans faiblesse à un avenir cruel.

— Bernard, écoute-moi de sang-froid. Cette jeune fille appartient peut-être à la catégorie de certaines malades que tu connais aussi bien et même mieux que moi. Tu sais combien elles sont habiles et dissimulatrices.

— Pas plus malade que coupable, répondit avec fermeté Cébronne. Tu t'égares, mon pauvre ami.

Il passa dans la salle à manger pour dîner, mais presque aussitôt il repoussa son assiette et revint avec M. des Jonchères dans la bibliothèque.

— Tu as tort de ne pas mieux te soigner, Bernard. Quelles que soient les conséquences de cette singulière affaire, tu as et tu auras besoin de tes forces.

— Je suis nourri par l'angoisse et l'inquiétude, répondit distraitement Cébronne. Mon rapport est envoyé à M. de Monvoy.

— Déjà!

— En te quittant tantôt, je suis rentré chez moi pour rédiger ce rapport. C'était horrible! connaissais-tu ces soupçons qui pèsent sur la femme que j'aime... Chaque mot peut être un appui pour l'accusation.

Il marchait, agité, dans la vaste pièce.

— Je ne veux plus être questionné sur cette mort... J'ai rempli mon devoir, je ne répondrai plus rien... c'est horrible, horrible!

— Tu es libre d'agir comme il te plaira, mon cher Bernard.

— Je n'en sais rien... mais je ferai comme si j'étais libre, en effet, répondit-il brièvement.

Et sa pensée s'en alla vers Gertrude seule, accusée et innocente. Dans son coeur plein de pitié et d'amour généreux, il n'y avait aucun mouvement égoïste. Il ne songeait qu'à la défendre, la protéger et les soupçons de son ami, loin de l'ébranler, stimulaient ses sentiments.

— Mais pourquoi ta question sur ses idées religieuses? demanda-t-il en s'arrêtant tout à coup devant M. des Jonchères.

— Nous avons probablement là un moyen rapide de les retrouver.

— Comment cela?

— C'est bien simple... si Mlle Dep'émont t'écrit, elle oubliera qu'il est imprudent de porter sa lettre à une poste du quartier, car je ne crois pas ces pauvres femmes bien habiles. Rien de plus aisé alors que de surveiller l'église ou la chapelle la plus voisine.

— Excellente idée, Henri... mais hélas! je n'ai pas encore la lettre. Et vois ton inconséquence! tu admetts qu'une femme soit, en même temps, criminelle et pieuse!

— C'est admissible... j'ai rencontré le cas.

— Tu as rencontré de la superstition, ou une vague sensibilité religieuse très féminine et très inapte à bien conduire la volonté. Mais chez Mlle Dep'émont la foi éclairée, basée sur un fonds d'instinct solide, se manifeste non par des sensations, mais par l'effort sur elle-même, le cou-

rage et l'abnégation. Les deux cas n'ont aucun rapport; j'ai observé de près Gertrude sur ce point spécial; elle m'a souvent vivement intéressée, et m'a même suggéré des réflexions qui, avant que je la connusse, ne s'étaient pas présentées à ma pensée.

Cette réponse frappa l'avocat sous bien des rapports; il s'en souvint plus tard lorsqu'il vit évoluer l'esprit de son ami. Elle lui était, en attendant, une preuve nouvelle d'un attachement évidemment irréductible.

Le jeudi, M. de Monvoy envoya un mot au docteur Cébronne pour le prier de venir le voir à cinq heures.

Bernard entra dans le cabinet, étreint par une angoisse qu'il sut dissimuler.

—C'est à titre amical et non officiel que je vous ai appelé, mon cher Cébronne, lui dit M. de Monvoy. L'enquête, que je pousse vivement, a marché depuis trois jours; j'ai bien des choses à vous dire; malheureusement, elles sont d'un ordre très pénible.

—Vous connaissez mon opinion, répondit froidement Bernard, elle ne variera pas. Si la justice persiste dans sa première voie, elle s'égarera d'une façon monstrueuse.

Beaucoup de compassion se lisait dans l'expression de M. de Monvoy et le docteur s'en irrita.

—Je doute, reprit le juge d'instruction, que vous conserviez votre opinion en face de l'évidence. Vous n'avez reçu aucune lettre? Vous n'avez rien découvert sur la nouvelle adresse de Mme Deplémont?

—Non... et vous?

—Non plus... mais nous arriverons vite. Vous ne savez pas encore leur histoire?

—Non... elles ne m'ont pas dissimulé, je vous l'ai dit, qu'une honte pesait sur elles. Quant à leur honorabilité personnelle, elle est inattaquable.

Il s'était promis de rester calme, mais sa voix le trahissait malgré lui.

—M. Deplémont, reprit le magistrat, a fait des faux et des détournements comme administrateur d'une Compagnie. Condamné à cinq ans de prison, il est arrivé ces jours derniers à Paris après avoir purgé sa peine. Sa femme lui envoyait fréquemment un peu d'argent.

—Elles en gagnaient, dit Cébronne d'un ton bref.

—Oui, mais leur situation était précaire, et le retour de M. Deplémont la complique encore. Il est malade et a dû se réfugier auprès de sa femme et de sa fille, car, sans laisser d'adresse, il a quitté subitement le petit hôtel où il était descendu.

—Vous saviez où il s'était logé?

—Oui, je l'ai su toute de suite, par la préfecture de police, et j'espérais ainsi parvenir à mon but. Il faut chercher autrement... Le testament de la victime est connu; M. de Chantepy donne tout à Mlle Deplémont.

Le magistrat se tut un instant, attendant vainement une observation de Cébronne.

—Continuez, je vous prie, dit celui-ci; mais avant, pourquoi Mlle Deplémont est-elle soupçonnée, et non sa mère?

—Chaque soir, cette jeune fille a fait la lecture à son cousin, quelquefois sa mère l'accompagnait, mais rarement depuis sa maladie.

C'est Mlle Deplémont qui préparait souvent la piqûre dont M. de Chantepy avait besoin.

—C'est moi qui lui ai appris, dit avec calme Cébronne. Après?

—Après? Un reste d'aconitine était caché dans la commode de Mlle Deplémont. Le papier, trouvé par vous sur le cheminée de M. de Chantepy, s'adapte à la déchirure du papier découvert dans le tiroir et contenant le reste d'aconitine dont je viens de parler.

Une pâleur de cendre se répandait sur les traits de M. Cébronne.

—Sait-on si Mlle Deplémont est allée dimanche soir chez M. de Chantepy? demanda-t-il d'un ton encore ferme.

—Oui... on le sait.

Ecrasé par ces réponses successives, Cébronne sentait tourbillonner ses idées.

—Une seule observation fera crouler cet échafaudage, dit-il avec effort. Elles se cachent. Comment, se cachant, pourraient-elles hériter? C'est un non-sens.

—Ces non-sens ne sont pas rares dans l'histoire des crimes. Elles ont entassé maladresses sur maladresses, les malheureuses! Enfin, votre objection ne tient pas devant la nécessité où elles étaient d'avoir de l'argent. Elles en ont pris, voilà tout!

—Vous dites "elles", vous soupçonnez donc également la mère?

—Peu... c'est une manière de dire. Pardonnez-moi de parler aussi crûment, mais, pour moi, Mlle Deplémont a évidemment tout conduit. Un secrétaire était ouvert dans lequel M. de Chantepy mettait ses valeurs; valeurs au porteur, remarquez bien. De plus, pour une raison inconnue, il avait réalisé une somme de dix mille francs que le Crédit Lyonnais lui envoya, le samedi, à trois heures.

—Alors, il eût fallu que Mlle Deplémont fût au courant des affaires d'argent de M. de Chantepy? —Pourquoi pas?... C'est très supposable.

Cébronne ne pouvait nier ni les faits, ni leur enchaînement, mais quel que fût le poids qui l'écrasait intérieurement, il conservait une contenance ferme.

—Vous affirmez, dit-il, que M. Deplémont, rentré à Paris, a vu sa femme?

—Oui, j'en suis sûr.

—Est-ce samedi?

—Samedi matin, en effet; d'après le concierge, un homme, ayant l'air très malade, est monté chez ces dames.

—Ah!... je comprends maintenant!

M. de Monvoy se trompa sur le sens de cette exclamation, et, malgré sa sympathie pour la douleur de Cébronne, il éprouvait un vague soulagement à le sentir ébranlé.

—Mon opinion s'est vite formée, dit-il, parce que, dès l'abord, les faits semblaient probants. A présent, voyez-vous que mon conseil était bon?

—Je ne vois rien, parce que je ne pense pas et ne penserai jamais comme vous! Jamais je ne serai égaré par les apparences quand il s'agira d'une femme comme Mlle Deplémont! Si on vous affirmait, avec semblant de preuves, que je suis un assassin, que diriez-vous?

—Je hausserais les épaules...

—C'est précisément mon geste sur l'accusation portée contre ma fiancée. Ma fiancée! vous entendez-bien?

—Trop bien! répondit le magistrat. Puissiez-vous avoir raison, Bernard! mais, pour vous-même, je crois mieux faire en ne vous cachant rien. Je vous sais homme à regarder le malheur en face.

—Assurément! dit Cébronne d'une voix irritée.

—Expliquez-moi votre phrase de tout à l'heure: "Je comprends maintenant!"

—Samedi soir, j'ai remarqué l'air souffrant de Mme Deplémont qui sort seulement de convalescence, et j'ai su qu'elle avait éprouvé une vive émotion; or, vous me dites que son mari était venu le jour même?

—Oui... elle devait d'ailleurs être informée de sa visite. Elle et sa fille lui écrivaient régulièrement en lui envoyant de petites sommes économisées sur leur travail. J'ajoute que Mme Deplémont, dans le désastre amené par les turpitudes de son mari, n'a pas retiré un centime de sa fortune personnelle. Le dossier du procès de M. Deplémont est entre mes mains depuis ce matin, et l'attitude de Mme Deplémont, dans cette épreuve, a été absolument correcte.

—Comment ose-t-on les soupçonner? s'écria Cébronne. Leurs efforts si honorables pour vivre et pour soulager ce misérable, ne sont-ils pas des garanties suffisantes?

—Mon cher docteur, ces femmes luttèrent pour gagner leur pain quotidien et, après de longues habitudes de bien-être, on se fatigue vite d'une pareille lutte!...

—Nous sommes en plein dans l'absurde! s'écria Bernard. M. de Chantepy, dans cette phase nouvelle, leur serait venu en aide.

—En êtes-vous certain? On le croyait dans une grande aisance, il avait à peine sept mille francs de rente. Enfin c'était un original, vous le savez bien.

—Oui... je sais, dit impatiemment Cébronne; mais il avait assez de générosité dans le caractère pour faire un sacrifice.

—Soit!... Croyez-vous qu'on puisse soupçonner quelqu'un de la maison? La femme de charge, par exemple?

—Sophie Brion!... mais non! C'est la meilleure et la plus sûre des femmes de confiance; elle servait son maître depuis bien des années.

—Comment expliquer l'aconitine chez Mlle Deplémont? Comment expliquer la présence de cette jeune fille chez son parent, à l'heure même du crime?

—L'heure du crime?... Elle ne peut être précisée à une demi-heure près... J'ai parlé par hypothèse.

—Hypothèse confirmée par le médecin légiste... Quand nous aurons questionné Mlle Deplémont, peut-être verrons-nous une autre piste; jusque-là...

—jusque-là, j'affirme que vous faites fausse route! L'affirmation d'un homme qui connaît si bien Mlle Deplémont devrait compter pour beaucoup, surtout quand cet homme est habitué à observer et à juger... Vous avez du coeur, et vous vous repentirez d'accuser, de traquer une femme innocente... une jeune fille!

—Bernard, mon cher enfant, dit M. de Monvoy avec une vive émotion, croyez que ma tâche est bien pénible... Je pourrais la passer à un autre, j'y ai pensé, et c'est à cause de vous que je la garde. A un moment donné, vous trouverez bon que le magistrat soit un ami...

Cébronne ne pouvait être insensible à des paroles aussi bonnes et affectueuses, mais il était en

proie à des sentiments trop violents pour exprimer sa gratitude.

M. de Monvoy le comprit et ne fut pas offensé de son silence.

—Convendez vous-même, reprit-il, que la justice ne soupçonne pas légèrement, mais soupçonne sur des présomptions fort graves qui sont presque des preuves matérielles.

Pendant l'entretien, M. de Monvoy avait évité ce dernier mot, il le prononça alors à dessein, tant il avait à coeur de combattre, jusque dans ses derniers retranchements, la décision du docteur Cébronne.

Preuves matérielles... le mot atterra Bernard, mais il n'en laissa rien voir et répondit simplement:

—Présomptions ou preuves sont des leurres, vous le saurez un jour.

En quittant le juge d'instruction, il avait encore à faire quelques visites, et, dans le désarroi de son esprit, il eut la tentation de se dérober à sa tâche; mais, se ressaisissant presque aussitôt, il examina ses malades avec autant de soin et aussi longuement que si son coeur n'avait pas été torturé.

On lui demanda plusieurs fois s'il n'était pas souffrant; il répondit:

—J'ai sur les bras une affaire préoccupante; il est possible que, dans deux ou trois jours, je sois obligé de m'absenter et de me faire remplacer auprès de mes malades; je m'en excuse à l'avance.

Une dame lui parla de la mort de M. de Chantepy.

—C'est vous qui avez été appelé, docteur? C'est affreux vraiment! personne n'est en sûreté. Savez-vous si on est sur la trace des assassins?

—J'ai fait mon rapport, répondit-il brièvement; mon rôle est terminé.

Mais cette question l'avait bouleversé. Déjà, il le savait, un journal parlait mystérieusement d'une femme, jeune et belle, qui devait être la coupable. Quel bruit, lorsque, Gertrude arrêtée, il se placerait auprès d'elle en disant: "C'est ma fiancée, il est impossible qu'elle soit coupable, je le jure!" Après avoir renvoyé sa voiture, il dîna hâtivement dans un restaurant et se dirigea à pied vers la rue Solférino. L'éclat auquel il pensait ne l'inquiétait pas; cependant, les journaux du monde entier parleraient de ce procès, qui deviendrait sensationnel, à cause de son amour pour l'accusée.

"Le monde entier!... c'est bien peu de chose", se dit-il avec lassitude.

Et, habitué à tirer des déductions de ses pensées, il songeait:

"La douleur extrême d'une situation extraordinaire m'amène à penser que le monde est bien petit, et, en considérant le rien de ce monde, mes facultés tombent dans le vide. Cependant, elles ne sont pas créées pour le vide... Chère et croyante Gertrude! je connais sa réponse si je lui parlais de mon impression."

Il raconta d'un trait à son ami sa terrible conversation avec le magistrat.

M. des Jonchères l'interrompait de temps en temps pour poser une question, préciser un fait, et quand M. Cébronne cessa de parler, l'avocat fut frappé d'un mutisme trop significatif pour Bernard.

—N'exprime pas ta pensée... elle est atroce! s'écria-t-il. Oh! ma chère Gertrude!

La tête dans ses mains, il pleura comme un homme sait pleurer quand il est vaincu par la douleur.

Consterné, son ami marchait avec agitation, sans oser parler.

—Bernard... mon pauvre Bernard! dit-il enfin en lui touchant l'épaule; je t'en prie!...

Cébron se redressa vivement.

—Pardonne cette faiblesse et prépare-toi à me rendre service, dit-il résolument.

—Quel service?

—D'abord, c'est toi qui la défendras si elle est arrêtée; j'ai une confiance absolue dans ton jugement et ton talent.

—Soit! je la défendrai, non pas avec mon talent, mais avec mon cœur, puisque tu l'aimes!

—Merci, Henri!... je sais que je peux toujours compter sur toi. Maintenant, je t'en prie, va dès ce soir chez M. de Monvoy. Dis-lui que tu seras l'avocat, fais-le parler; tu sauras questionner, alors que moi je suis trop ému, surtout trop irrité pour penser...

—Mais cette jeune fille n'est pas arrêtée! répliqua M. des Jonchères. Me poser comme son avocat est prématuré, et ce sera le premier mot de M. de Monvoy.

—Est-ce que, dans un cas pareil, la famille n'a pas le droit de choisir un avocat pour la défense?

—Si, certainement!

—Eh bien, je représente le seul protecteur de Mlle Deplémont. Je suis implicitement son mari, j'agis en conséquence et je prends un conseiller pour elle. Si c'est contre l'usage, la correction, qu'importe! Comme avocat, te donnera-t-on les pièces qui concernent l'enquête?

—Un peu plus tard... quand je serai officiellement et non officieusement l'avocat de la défense.

—Tu crois que M. de Monvoy ne répondra pas dès ce soir à tes questions?

—Si! il me répondra... C'est, du reste, au juge d'instruction à apprécier s'il doit ou non parler dans telle ou telle circonstance, et il agit avec toi d'une façon très particulière.

—Alors, pars, Henri.

Après un peu d'hésitation, l'avocat dit à voix basse:

—Ainsi, tu ne changes pas d'avis?

—Je ne suis ni un cuistre, ni un lâche.

M. des Jonchères partit, sans essayer de discuter, et fut accueilli cordialement par M. de Monvoy.

—Ah! mon cher Jonchères, charmé de vous voir! Quoi de nouveau?

—Je suis envoyé par le docteur Cébron.

L'expression du magistrat changea aussitôt.

—Il vous a tout raconté?

—Tout... il me prend, dès aujourd'hui, comme avocat de cette pauvre fille... si on l'arrête.

—Si on l'arrête?... Doute-t-il encore?

—Il ne doute pas, non! il est sûr d'aimer une femme admirable, idéale!

—C'est désolant!... je n'ai fermé l'oeil de la nuit, en réfléchissant aux conséquences de cette obstination. J'ai beaucoup aimé le père de Cébron, et si, lui, je l'ai peu vu depuis quelques années, je lui conserve néanmoins une amitié sincère, et c'est avec le plus vif intérêt que j'ai suivi les succès de sa brillante carrière. Je vou-

drais, avant tout, que son nom ne parût pas dans cette triste affaire.

—Quoi! votre opinion est-elle donc déjà et sérieusement formée?

—Du moins, les charges sont accablantes.

—Est-ce que personne, dans la maison, en dehors de Mlle Deplémont, ne peut être soupçonné?

—Chacun, elle exceptée, était chez soi le soir du crime. Tous les locataires ont été minutieusement interrogés; ils n'ont rien vu, rien entendu. Seule, Sophie Brion, la femme de charge qui habite une chambre voisine du petit appartement occupé par Mmes Deplémont, a ouvert sa porte au moment où la jeune fille descendait chez M. de Chantepy. Mlle Deplémont lui a dit: "Je compte sur vous, demain matin, avant six heures; vous mettez les chambres en ordre, après notre départ. Ma mère dort, et je vais dire adieu une fois encore à notre parent." Donc, Mlle Deplémont est allée seule, lundi soir, chez M. de Chantepy.

—Mais, cette Sophie Brion... est-on sûr d'elle? N'avait-elle pas, également, une clé qui lui permettait d'entrer pour son service, et comme elle l'entendait, chez M. de Chantepy?

—Elle est très estimée et a la confiance de toute la maison. C'est la veuve d'un employé de commerce, qui lui a laissé un petit avoir, qu'elle a presque entièrement sacrifié pour élever son fils et lui donner une bonne instruction. Malgré l'estime dont elle est entourée, j'ai dirigé mes investigations de ce côté, et rien ne peut la faire soupçonner. Quant à la clé, qui lui permettait d'entrer chez M. de Chantepy, elle était restée hier soir chez le concierge, qui, à huit heures, le matin, devait remplacer la femme de charge chez le vieillard.

—Pourquoi?

—Parce que, de bonne heure, elle allait voir son fils, assez souffrant. Elle est rentrée à neuf heures. C'est donc le concierge qui devait servir à M. de Chantepy son petit déjeuner.

—Et ce concierge?

—Un brave homme, qui a causé dans la loge, avec sa femme et deux amis, jusqu'à une heure avancée de la soirée.

—Mais, il a pu entrer, quelqu'un... les concierges ont bien des distractions. D'après Cébron, M. de Chantepy n'avait ni verrou, ni chaîne de sûreté à la porte de l'escalier de service.

—Non... il s'était borné à une serrure, plus forte et plus compliquée que les serrures ordinaires; il avait des manies singulières, comme vous savez. Personne, le soir, n'est entré dans la maison, car la porte de la rue est fermée à neuf heures.

—Dans la journée, on a pu se glisser et se cacher...

—Jusqu'ici, aucun indice ne le fait présumer; et puis, ce personnage supposé connaissait donc intimement M. de Chantepy, pour être au courant de ses habitudes?

—Tant de choses invraisemblables sont vraies! dit M. des Jonchères, d'un ton découragé.

Bien qu'il ne fût pas intéressé personnellement dans l'affaire, il éprouvait l'écrasement d'une conviction terrible.

—Décidez votre ami à ne pas paraître comme fiancé, reprit le magistrat, suppliez-le! Mettons

les choses au mieux: l'innocence de la jeune fille est prouvée, bien! reste le père... Son procès a eu lieu au fond de la province, il n'est pas connu, mais, dans les circonstances actuelles, la honte s'étalera au grand jour.

—Bernard est amoureux fou; de plus, l'honneur, chez lui, est chevaleresque, et il est homme, quand il aime, à ne reculer devant aucun dévouement. Le père ne l'arrêtera pas.

—Bien, bien! j'admets... d'autant que ce malheureux est très malade et n'a peut-être pas trois mois à vivre. Mais, hélas! vous voyez vous-même l'enchaînement des faits; jamais cause, au premier abord, n'a été plus lumineuse.

—Cébron est trop affirmatif et connaît trop bien cette jeune fille pour que je la croie coupable, répliqua M. des Jonchères, qui entra dans son rôle de défenseur. N'avez-vous aucune indice sur la nouvelle demeure de Mme Deplémont?

—Non... il est plus malaisé de découvrir deux femmes d'apparence honnête que des rôdeurs de barrière.

L'avocat revint très malheureux chez lui. Il n'omit aucun mot de sa conversation avec M. de Monvoy et supplia Cébron de renoncer à sa fatale idée.

—Et toi, dit sèchement Bernard, Tu abandonnerais la femme que tu aimes, que tu sais innocente?

—Innocente... c'est la question douteuse, et pour mon affection, il s'agit de toi! Attends, du moins! ne te mets pas en avant. Moi, son avocat, je ferai tout au monde pour la sauver.

Il développa ses idées pendant que la physionomie de M. de Cébron, ordinairement calme et ferme, exprimait peu à peu une si violente colère que M. des Jonchères s'arrêta court...

—Tais-toi! ou je ne sais...

Sans achever, Bernard quitta subitement son ami désolé, et revint chez lui à grands pas, couloyant, sans les voir, les rares passants, et se demandant s'il n'allait pas devenir fou de chagrin.

IV

Il était onze heures environ quand il entra dans son cabinet. Plusieurs lettres, arrivées par le courrier du soir, étaient posées sur son bureau. Il les examina d'une main fiévreuse et jeta une exclamation: il venait de reconnaître l'écriture de Gertrude qui, plusieurs fois, lui avait écrit pendant la maladie de Mme Deplémont.

—Enfin, enfin!...

Il déchira l'enveloppe sans penser au timbre de la poste. La lettre n'était pas longue; il la lisait debout, et ses traits, altérés par tant d'émotions violentes, s'adouciaient, se détendaient.

—Nous nous sommes retirées loin de vous, lui disait Gertrude, parce que nous ne voulions pas vous entraîner dans notre malheur. Il faut nous oublier; jamais nous ne reviendrons sur notre décision. Une femme doit s'effacer pour sauver du désastre l'homme qu'elle aime.

—Des choses que vous ne savez pas, des choses affreuses nous séparent pour toujours. Si vous les apprenez (et je sais que vous les apprendrez quand vous voudrez, mais ce n'est pas nous qui devons vous les révéler), si vous les apprenez, dis-je, vous comprendrez, avec votre sentiment élevé de l'hon-

neur, pourquoi nous fuyons les hommes, pourquoi nous fuyons le bonheur!...

—Il faut se soumettre à la volonté de Dieu qui permet, sans doute, que ma vie ne soit éclairée par aucune joie.

—Du moins, vous vous consolerez, c'est mon vœu le plus cher, et si, un jour, je vous sais heureux, un rayon de votre propre bonheur viendra jusqu'à moi. La pensée d'avoir été aimée de vous sera éternellement la douceur de mon cœur endolori.

—Adieu, donc! oubliez-moi. Je vous en supplie, ne me cherchez pas; une nouvelle circonstance nous oblige plus que jamais à vivre seules et cachées. Que tout soit fini! et soyez béni pour l'affection que vous m'avez offerte.

—“GERTRUDE D.”

Bernard s'assit et médita chaque mot de cette lettre; il la relut vingt fois avec attendrissement; elle le calmait; malgré les passages qui eussent paru significatifs à bien des gens, elle dissipait le doute épouvantable que son ami avait presque glissé dans son esprit et qui avait été, au fond, la cause de son emportement. Il revoit le visage de la jeune fille, ses yeux bleu foncé, si intelligents et si pleins de douleur quand elle ne se savait pas observée.

Tout à coup il se rappela le timbre de la poste: dans sa précipitation, il l'avait déchiré; mais, en rejoignant les deux parties, il déchiffra le nom de la rue du Temple, imparfaitement marqué.

—Elles sont dans le Marais, se dit-il; quelle est l'église la plus rapprochée de la rue du Temple?

Il passa dans sa bibliothèque pour étudier un plan de Paris et, découvrant l'église de Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux, résolut d'y aller le matin même, car une heure venait de sonner.

Il appela son valet de chambre, qui se leva à la hâte.

—Monsieur est malade? dit-il, en entrant un peu effaré dans la bibliothèque.

—Non... mais il faut que je sorte demain matin... ou plutôt ce matin, à cinq heures et demie. Prévenez le cocher.

—Mais, monsieur, Pierre dort depuis longtemps. Je le prévenirai à cinq heures, il aura le temps...

—Non, non, réveillez-le pour le prévenir, il pourrait être en retard; et, surtout, recommandez-lui d'être exact.

Cébron expédia sa correspondance, régla sa journée du lendemain et passa le reste de la nuit étendu sur un canapé.

Quand il sortit de son demi-sommeil, le jour paraissait; un jour pur et limpide qu'il trouva livide, et, en regardant autour de lui, il s'étonnait d'avoir attaché quelque importance à la possession d'œuvres belles et charmantes qui, dans la détresse de son cœur, étaient sans voix pour l'encourager ou le consoler.

—Et lorsque je la verrai, se disait-il, comment lui apprendre cette énormité?

Il monta en voiture avec le pressentiment de réussir dans ses recherches.

Sauf la place des Vosges, il ne se rappelait rien du Marais, où il n'avait aucun client et n'allait jamais. Malgré ses sombres préoccupations, il remarquait l'aspect curieux d'un quartier que le vandalisme contemporain n'a pas encore entièrement

ravagé. Son cocher, s'étant trompé de rue, s'arrêta pour se renseigner près d'un concierge qui venait d'ouvrir les deux battants d'une immense porte. Au fond et à droite de la cour, un hôtel, dont le grand air frappa Cébron, était habité par des fabricants de bronzes. Une plaque, à l'entrée de l'escalier principal, indiquait à quel abaissement les revirements du goût et de la mode avaient réduit l'hôtel austère du grand Lamoignon.

Cébron se demandait si, il y a deux cent quarante ans, un homme passant dans ces mêmes rues, entrant peut-être chez le premier président au Parlement, avait eu à protéger, à défendre une femme adorée accusée d'un assassinat...

Absorbé, il ne vit pas que son cocher prenait la rue des Francs-Bourgeois, et il sortit brusquement de sa douloureuse rêverie lorsque la voiture s'arrêta devant l'église de Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux.

Cette église, ancienne chapelle du couvent des Guillemites, n'a qu'une nef sans chapelles latérales. La messe de six heures se disait donc au grand autel, devant un public d'une trentaine de personnes. Il demeura dans l'église jusqu'à sept heures et demie, mais ne vit aucune femme qui, de près ou de loin, ressemblât à Mlle Deplémont.

Il alla dans la sacristie, pour parler au bedeau.

—Y a-t-il, tout proche d'ici, des chapelles où l'on entend la messe tous les jours?

—Non, monsieur... je n'en connais pas.

—Je cherche une dame et sa fille qui habitent dans ce quartier et j'ai perdu leur adresse. Je croyais voir l'une d'elles à la messe de six heures.

—"Connu!" pensait le bedeau.

—Comment sont-elles, ces dames?

—La jeune fille, qui assiste ordinairement à une messe matinale, est grande, avec les cheveux très noirs, un teint mat et des yeux bleu foncé; peut-être vous a-t-elle questionné sur les habitudes de cette paroisse, car elle y est très nouvellement arrivée.

—Je ne me rappelle pas, monsieur.

—Et vous êtes certain qu'il n'y a pas de chapelle dans un voisinage immédiat?

—Certain! répondit le bedeau, du ton désagréable trop souvent particulier à ce genre d'individus.

M. Cébron, dont l'attente ne pouvait se prolonger, descendit l'église pour se retirer, mais voyant un jeune abbé auprès d'un confessionnal, il l'accosta et lui expliqua le motif de sa présence à Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux.

—Pour une saison capitale, il faut que je retrouve les personnes que je viens de vous décrire et dont je suis obligé de vous taire le nom. Depuis trois jours, n'avez-vous vu aucune femme leur ressemblant? Aux messes matinales, il y a si peu d'assistants, qu'il est facile de remarquer une nouvelle venue, surtout si elle contraste avec le reste de l'assistance?

—Mon Dieu, monsieur, non... je n'ai remarqué personne. Vous me paraissez avoir entrepris une tâche bien difficile.

—J'arriverai... il le faut!

L'abbé, remarquable par ses joues roses et son regard d'enfant, laissa percer quelque inquiétude et s'efforça de prendre une attitude sévère, bien que la physionomie de Bernard lui plût infiniment.

—Je suis le docteur Cébron, monsieur l'abbé, si vous connaissez mon nom, j'espère qu'il vous inspirera de la confiance.

L'air soucieux du jeune prêtre disparut aussitôt.

—Qui ne connaît le nom brillant et surtout si honorable du docteur Cébron, répondit-il aimablement. Que puis-je faire pour vous, docteur?

—Mon Dieu, je ne sais! dit Bernard avec agouïse. Si vous aviez remarqué les personnes dont je parle, vous me le diriez.

—Elles ont l'habitude quotidienne de la messe? Et vous êtes sûr qu'elles sont dans ce quartier?

—Oui, monsieur l'abbé, très sûr!

—Reviendrez-vous demain matin, docteur?

—Oui, certainement!

—Si j'ai eu lieu de faire des remarques utiles à vos recherches, je vous les soumettrai. Je suis toujours le matin auprès de ce confessionnal.

—Merci, monsieur l'abbé! Aujourd'hui, je n'entre pas dans de plus amples explications, mais ces explications... tous les journaux les donneront d'ici peu de jours, malheureusement!

Cébron se fit conduire chez lui, expédia un télégramme à M. des Jonchères, en le priant de passer le soir rue de Vaugirard, puis il partit pour ses consultations.

En route, il parcourut un journal du matin. Une colonne était consacrée à la mort de M. de Chanterpey. On savait de source certaine, disait le journal, que ce crime mystérieux avait été accompli par une femme jeune, belle, dont on taisait encore le nom. On ajoutait que des circonstances romanesques rendraient sensationnel le procès qui suivrait l'arrestation de la coupable, la jeune femme étant aimée d'un homme en vue à Paris.

Cébron se dit: "Voici le commencement! demain, mon nom et le sien seront jetés au public. Soit! je parlerai moi-même et la défendrai avec toute l'énergie dont je suis capable."

Il revint ses malades qu'il se ferait remplacer le lendemain et les deux jours suivants, et, soit réalité, soit par esprit prévenu, il crut que, dans certaines maisons, on l'observait avec curiosité.

Le travail forcé d'une journée très chargée le détendit, en lui faisant perdre de vue l'idée fixe qui le harcelait.

Mais il fut violemment repris par elle, lorsque, le soir, la lettre de Gertrude sous les yeux, il médita de nouveau chaque phrase et chaque mot.

La veille, cette lettre l'avait calmé; en la relisant, il voyait qu'elle serait facilement une charge contre la jeune fille par ses allusions à des "choses affreuses et à une circonstance nouvelle qui les obligeait à se cacher..."

"C'est évidemment une allusion à son père, pensait-il, mais M. de Monvoy y puiserait la confirmation de sa propre logique. Il ne l'aura pas!"

M. des Jonchères arriva, fort anxieux.

—Il y a du nouveau, Bernard?

—Oui, elle m'a écrit... et, d'après le timbre de la poste, elles sont dans le Marais.

—Bien choisi! répondit l'avocat. C'est un quartier où personne ne va, mais qui n'est pas excentrique. Tu as cherché déjà?

—Ce matin... et recherche vaine. Je me suis libéré pour trois jours; demain, si je ne la vois pas à l'église, je chercherai dans les rues avoisinantes. Elles sont sûrement dans le quartier, puisque la lettre est timbrée de la rue du Temple.

—C'est mon avis. Et cette lettre... puis-je la lire?

Cébron hésita un instant.

—Oui... lis!

Après avoir lu attentivement, M. des Jonchères tendit la lettre à Bernard et, sans mot dire, s'appuya le dos à la cheminée.

—Eh bien, Henri, qu'est-ce que tu penses?

—Rien!... c'est simplement la lettre d'une femme qui aime et s'exalte un peu dans le sacrifice qu'elle se voit obligée d'accepter.

—Où vois-tu de l'exaltation? La lettre est réfléchie, au contraire, et presque contrainte. Si elle avait osé, c'est sur un autre ton qu'elle m'eût écrit, j'en suis sûr!

—Je n'aime pas sa phrase sur la volonté de Dieu.

—Tu es superbe, vraiment! Elle parle en femme chrétienne, qui puise ses forces dans un sentiment, ou plutôt une conviction, que nous ne partageons pas, mais que, du moins, nous pouvons comprendre.

—J'ai vu des femmes, des femmes d'éducation soignée, qui jouaient du sentiment religieux pour mieux égarer le jugement des autres.

—Elle est incapable de jouer la comédie, incapable de la moindre fausseté, mais si ton parti est pris, n'en perdons plus!!

—Mais non, mon cher ami, je n'ai pas de parti pris; tu t'irrites, et je le comprends! Pour moi, j'étudie chaque nouveau fait. Je doute, c'est vrai, car, jusqu'ici, je ne vois aucune fêlure à l'accusation, sauf sur un point.

—Lequel? dit vivement Bernard.

—L'aconitine... comment en avoir une aussi grande quantité en sa possession? C'est incompréhensible! Mais, enfin, elle en avait. Quant à cette lettre, je te concède qu'elle indiquerait une nature en même temps courageuse et délicate, si...

—Si?

—Si une ombre noire ne planait pas sur chaque ligne.

Cébronne garda un assez long silence.

—Tu la verras, dit-il, et ce sera suffisant pour te convaincre.

En ce moment le valet de chambre prévint le docteur qu'on désirait lui parler.

—Qu'est-ce que c'est? Vous savez bien que je ne reçois jamais à cette heure-ci?

Il avait répondu avant de regarder la carte, mise sous enveloppe fermée, que le valet de chambre lui présentait.

—Ah! bien!... faites entrer.

—Un inspecteur de la sûreté... un M. Gardais, dit-il à son ami.

L'avocat fit un petit mouvement qui signifiait: "Nous allons bien voir."

Très correct dans sa mise et dans sa tenue, l'inspecteur expliqua sa mission.

—Je suis chargé de découvrir l'adresse de Mlle Deplémont, monsieur. M. de Monvoy demande si vous avez des nouvelles?

—Je préviendrai M. de Monvoy quand ce sera nécessaire, répondit Cébronne d'un ton glacé, et je n'admets pas cette insistance.

—L'insistance ne vient pas du juge d'instruction, dit tranquillement l'avocat en regardant assez insolemment l'inspecteur qui lui était antipathique. M. Gardais agit pour son propre compte.

—M. de Monvoy désire vivement aboutir; ainsi il m'est permis de demander au docteur Cébronne si, depuis hier, il a quelques données. Il a pu recevoir une lettre qui simplifierait notre tâche.

—J'ai des données, en effet, mais j'entends agir seul.

L'air pépère de l'inspecteur fit sourire M. des Jonchères.

—Vous n'avez rien à craindre, dit-il; ni moi, l'avocat, ni mon ami nous n'aurions l'idée de prêter la main à la fuite de Mlle Deplémont. Aussitôt l'adresse découverte, M. de Monvoy sera prévenu.

Tout en parlant, M. des Jonchères se demandait pourquoi les yeux de M. Gardais inspectaient obstinément le bureau de Cébronne. La lettre de Gertrude était en sûreté, mais l'enveloppe avait été oubliée.

"Ah! pensa-t-il, il reconnaît l'écriture."

Les trois hommes étaient debout, et Bernard dit sèchement:

—Je n'ai aucun renseignement à donner, par conséquent.

—Je pars, monsieur.

Plus prompt que M. des Jonchères qui s'approchait négligemment du bureau, il saisit l'enveloppe.

—C'est de Mlle Deplémont, dit-il froidement; je connais l'écriture, j'ai vu une des lettres de cette jeune fille à M. de Chantepy; une belle écriture, élégante et hardie.

Profitant de la stupéfaction du docteur Cébronne, il approcha l'enveloppe de la lumière.

—Rue du Temple, et datée d'hier; voici enfin une indication.

—Donnez-moi ce papier immédiatement, s'écria Cébronne en marchant sur l'inspecteur, vous n'avez pas le droit de faire une inquisition ici!

—C'est vrai, docteur, et veuillez me pardonner. Ma tâche est difficile, vous ne voulez pas me venir en aide, je prends la liberté de m'aider tout seul.

—Vous allez me remettre cette enveloppe, ou je...

M. des Jonchères l'interrompit.

—Bah! laisse-le faire son métier... Il nous importe peu qu'il emporte ou non ce papier. La lettre a été mise à la poste rue du Temple, très loin de la demeure de Mlle Deplémont.

—Pourquoi très loin? demanda M. Gardais.

—Parce que ces dames désirant se cacher, il est évident qu'elles n'ont pas choisi une poste tout près d'elles. Elles savent bien que le timbre les trahirait, ou, pour ne rien exagérer, aiderait à les trahir.

—Elles n'ont pas pensé au timbre, croyez-moi, répliqua l'inspecteur, et je suis convaincu que M. Cébronne a déjà commencé ses recherches dans le Marais.

—Serais-je espionné? s'écria Bernard.

—Non, monsieur! on compte trop sur votre promesse à M. de Monvoy.

—Alors, si on compte sur ma promesse, pourquoi vient-on chez moi et pourquoi emploie-t-on des moyens dont la brutalité me révolte et contre lesquels je proteste énergiquement? Sortez d'ici, monsieur!

—Docteur, répondit M. Gardais, vous nuirez à la cause que vous défendez d'abord si vous cachez la vérité, ensuite si vous vous emportez au point de ne pas vouloir raisonner.

—On m'accusera peut-être moi-même, dit Bernard ironiquement. Ce serait le digne corollaire de l'accusation imbécile portée contre Mlle Deplé-

mont. Allons, en voilà assez! Sortez, monsieur, et ne vous avisez pas de me donner des leçons ou...

M. des Jonchères l'interrompt et dit d'un ton grave:

—Nous nous engageons sur l'honneur, mon ami et moi, à conduire Mlle Deplémont chez M. le juge d'instruction dès que nous l'aurons découverte. La police n'a donc point à s'inquiéter de nos mouvements.

—Bien, monsieur! je suis maintenant très tranquille.

Il salua le docteur Cébron, qui lui tourna le dos, et disparut.

Bernard eut quelque peine à se calmer, car il étouffait de colère.

—Heureusement, dit-il, que ce personnage n'a pas la lettre.

M. des Jonchères réfléchissait aux conséquences du fait qui venait de se passer.

—Puisque tu veux absolument arriver avant la police, il est bien regrettable que l'enveloppe ait été prise...

—Comment si je veux absolument!... vois-tu cette pauvre enfant prévenue brutalement des soupçons qui... C'est impossible! je ne vis pas en pensant à cela!

—Tu réussiras, Bernard, je l'espère de tout mon cœur. Mais les investigations commenceront demain dans le Marais. Tu n'aurais pas dû opposer une résistance aussi vive; c'était confirmer ce policier dans l'idée que tu as l'adresse et que le timbre de la poste ne le trompe pas sur le quartier...

—C'est possible! mais mon regret est de ne l'avoir pas jeté par la fenêtre. Je parlerai au Préfet de police; je suis son médecin et nos rapports sont excellents. Nous verrons si un misérable agent de la sûreté a le droit, même en semblable occurrence, de mettre la main sur mes papiers!

—Droit ou non, je te conseille de ne pas donner une importance trop grande à l'incident. Nous avons autre chose à faire!

—Tu as raison... mais je ne suis plus moi-même, car je vis dans un état continu de douleur et d'exaspération.

—Je le sais, mon pauvre ami, répondit affectueusement M. des Jonchères, et je comprends admirablement ton état d'esprit; il est affreux; mais, avant tout, il faut se posséder pour mener à bien l'entreprise. Demain matin, tu retournes à Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux? Veux-tu que je t'accompagne?

—Non... je préfère agir seul. Si elle n'est pas dans l'église, j'irai dans les rues avoisinantes, de porte en porte.

—Sais-tu si elles ont écrit à leur ancienne adresse?

—Je l'ignore... Au cas où elles auraient écrit à M. de Chantepy, la lettre serait entre les mains des magistrats.

—Une lettre à la victime... voilà qui ébranlerait les soupçons. A quelle heure pars-tu demain matin?

—A cinq heures et demie.

—Attends-toi à voir M. Gardais là-bas.

—Je serai filé, tu crois?

—C'est inutile... il ira tout droit à Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux. Tu comprends que la police est au courant des habitudes de Mlle Deplémont, elle aura la même idée que nous-mêmes: surveiller l'église.

—Que faire alors?

—Rien... la chercher simplement, sans se préoccuper de l'inspecteur. Il te verra, mais te laissera agir, j'en suis convaincu. Tu seras surveillé, c'est tout.

—Et s'il intervient?

—C'est un risque à courir... mais ne voyant aucun péril en la demeure, il usera de ménagements vis-à-vis de toi. D'ailleurs son objectif est de la découvrir, non de l'arrêter. Il n'y a pas de mandat d'amener lancé contre elle. Quand il saura où elle demeure, il prévendra la justice et prendra de nouveaux ordres. Donc plus j'y réfléchis, plus je suis rassuré. Tu es entièrement libre pour trois jours?

—Entièrement, non! j'irai à ma clinique. Mais je n'aurai pas à faire de visites. J'ai travaillé aujourd'hui sans arrêt, et Dieu sait si, dans mon état d'esprit, il est dur de traîner la charrue!

—C'est un bien quand même...

—Oui, dit Cébron avec fatigue, et je sais me dédoubler, le médecin est à son devoir, pendant que l'homme souffre amèrement quand il retombe sur lui-même.

Quelle que fut la compassion de M. des Jonchères, il n'osait donner sur le fond de la situation ni un espoir, ni un encouragement.

—Peut-être n'est-elle qu'une malade irresponsable, se répétait-il à lui-même, mais le cas est toujours terrible.

—Et si tu la découvres, dit-il tout haut, tu viendras directement avec elle au Palais, Bernard?

—Directement! à moins que je ne doive pas rencontrer M. de Monvoy?

—Si; demain il sera dans son cabinet dès huit heures. Moi également j'irai au Palais; si tu as besoin de mes services, tu me feras demander.

—Besoin de tes services, Henri? répéta M. Cébron avec étonnement.

—Tu sais, répondit M. des Jonchères en hésitant, qu'on n'interroge pas un accusé sans la présence de son avocat.

—Grand Dieu! en sommes-nous là? s'écria Bernard avec éclat.

—Non, j'espère, si Mlle Deplémont fournit immédiatement un alibi... Mais enfin, au point où nous en sommes, le juge d'instruction, en effet, lui parlera tout d'abord d'un avocat... maintenant elle peut refuser.

—Elle refusera! dit Cébron avec conviction, parce que, dès ses premières réponses, elle anéantira l'accusation.

—C'est possible! répondit l'avocat d'un ton encourageant.

Il n'ajouta point, afin de ne pas exaspérer son ami, que, par suite des circonstances, le juge d'instruction interrogerait aussitôt la jeune fille, mais que normalement elle devrait être conduite d'abord devant le procureur de la République.

Sans rien dire à Bernard, il quitta la rue Vaugirard pour aller causer avec M. de Monvoy et obtenir, si c'était possible, que le docteur Cébron, bien que suivi, ne fût pas entravé le lendemain dans ses projets s'il découvrait Mlle Deplémont.

V

En arrivant devant l'église de Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux, la première personne qu'aperçut Cébron fut l'inspecteur de la sûreté qui ne

cherchait même pas à se dissimuler. Il s'était placé à droite, au milieu du bas côté, de façon à surveiller l'entrée de la rue des Archives et celle de la rue des Blancs-Manteaux.

Il s'approcha aussitôt de Bernard et lui dit tout bas :

—Ne vous tourmentez pas, docteur, quoique vous m'avez fort maltraité hier, je suis content de vous dire que je n'ai pas mission d'arrêter Mlle Deplémont. Au contraire! j'ai reçu l'ordre de ne pas vous contrecarrer.

—Et cependant vous êtes ici, monsieur?

—Ah! ceci est différent... Je surveille, et dois savoir le résultat de vos démarches. Le docteur Cébron ne comprendra que j'ai à remplir un devoir strict?

—Je comprends, monsieur, et suis sensible aux égards contenus dans vos paroles, mais hier...

Il fit un léger signe de tête moitié menaçant, moitié courtois, et s'avança vers le jeune abbé qui, sortant de la sacristie, semblait le chercher.

—Auriez-vous découvert quelque chose, monsieur l'abbé?

—Docteur, de l'autre côté de l'église, derrière le pilier le plus proche de l'autel, il y a une jeune femme que je n'ai jamais vue à la messe de six heures, et dont l'aspect répond à ce que vous me disiez hier.

Cébron se tourna vivement.

—Vous ne pouvez pas la voir d'ici, faites le tour par le bas de l'église. Du reste, je vais vous accompagner. J'ai deviné, grâce aux journaux, le motif de vos recherches. Selon vous, elle n'est pas coupable?

—Non, mille fois non! et elle ne sait rien encore!

—Ah! c'est affeux!... Vous avez toute ma sympathie, docteur! dit l'abbé avec l'élan d'une bonne nature et la chaleur de la jeunesse.

—Merci, monsieur l'abbé! Mon nom et le sien étaient-ils dans les journaux dont vous parlez?

—Non... mais c'était transparent pour ceux qui suivent avec intérêt les discussions sur l'assassin mystérieux de M. de Chantepy, et qui savent que vous étiez son médecin.

Ils échangeaient très bas ces quelques mots en s'avançant d'un pas discret vers l'endroit indiqué par le prêtre. Bernard s'arrêta court en apercevant Mlle Deplémont. Agenouillée, la tête dans ses mains, elle pleurait, et son attitude affligée acheva de troubler Cébron.

—C'est elle! dit-il.

L'abbé le regardait avec compassion et, avant de s'éloigner, lui serra la main en disant chaleureusement :

—Courage, docteur! elle est innocente, vous la sauverez!

Cette sympathie encourageante d'un inconnu, dont le cœur jeune et bon n'hésitait pas à le croire, devait, longtemps après, se présenter à l'imagination de Bernard comme le trait d'une douce lumière au milieu de ténèbres bien épaisses.

L'inspecteur de la sûreté toucha le bras du docteur en montrant Gertrude d'un geste interrogateur.

—Oui! dit simplement Cébron.

Il attendit avec une impatience à peine contenue qu'elle se levât pour partir.

Les yeux baissés, elle passa près de lui, sans le remarquer; il l'accosta à la sortie de l'église.

—Prenez mon bras, dit-il en la voyant pâlir et chanceler sous le coup de l'émotion.

—Ah! c'est mal, c'est mal! dit-elle avec précipitation. Je vous avais supplié de ne pas me chercher.

—Bien vaines supplications! dit-il. Où demeurez-vous? Il faut que je vous parle, ainsi qu'à votre mère?

—Non, répondit Gertrude d'une voix mal assurée, non! je ne veux pas renouveler ses émotions.

—Ne discutons pas, dit impérativement Cébron, je ne puis éviter à votre mère des émotions. Vous ne savez pas ce que j'ai à dire : ce sont des nouvelles excessivement graves qui vous intéressent.

Il avait pris le ton et l'air résolu d'un homme qui entend qu'on lui obéisse. Gertrude chercha d'autant moins à discuter que la joie de le revoir ébranlait ses résolutions antérieures.

—Est-ce loin? demanda Bernard.

—A deux pas d'ici, de l'autre côté de l'église.

Le docteur dit à son cocher de les suivre et de l'attendre à la porte de la maison où il allait entrer.

—Mais, qu'y a-t-il? dit Gertrude. Comment nous avez-vous trouvées? Est-ce par M. de Chantepy?

Il tressaillit en lui entendant prononcer le nom du vieillard.

—Non... j'ai trouvé seul, par le timbre de la poste.

—Le timbre! ah! je n'avais pas pensé à cela. Mais quelles nouvelles? dit-elle en s'arrêtant : il vaut mieux que je sache avant ma mère, car ce sont sans doute des nouvelles tristes?

—Elles sont tristes, en effet! Il s'agit de votre vieux cousin.

—Il est malade, très malade? dit-elle vivement.

—Oui... Vous n'avez lu aucun journal depuis quatre jours?

—Aucun... nous sommes trop absorbées et trop préoccupées. Pourquoi cette question?

Le regard de Cébron, la façon dont il lui prit la main éclairèrent Gertrude aussi bien que ses paroles.

—Il est mort?

—Oui... il est mort.

Elle avait appris depuis longtemps à se posséder et ne manifesta son chagrin que par son expression désolée.

—Mort! répéta-t-elle. Mort subitement? Vous l'avez vu, vous l'avez soigné?

—Je vous dirai tout dans un instant. Arrivons-nous?

—C'est là! dit Gertrude, en désignant un curieux et très vieux bâtiment.

Sur la façade, des constructions à toits plats, formant terrasses à mi-hauteur d'un premier étage, avaient sans doute été ajoutées, il y a cent cinquante ans et servaient de petits magasins borgnes. Des vases en fonte, à l'air sale et piteux, les uns à moitié brisés, ornaient encore prétentieusement la longue terrasse.

Cette antique maison était une partie de l'ancien couvent des Guillemites. Ces moines aux blancs manteaux, sortis d'Italie pour essaimer en France et ailleurs, quittèrent leur monastère de Montrouge pour s'installer au Marais en 1298.

Du côté de la rue des Blancs-Manteaux, les murailles d'une demeure jadis sainte renfermaient des boutiques lépreuses, ignobles débits de vins frelatés, infimes magasins de charbon, tenus par des femmes ébouriffées, à l'air effronté et à la voix criarde.

Mais l'intérieur même de la maison était assez bien habité par des commerçants, des travailleurs, des ouvriers horlogers que leurs affaires obligeaient à demeurer dans le quartier.

Mme Deplémont, forcée d'agir vite et bien, car l'état de son mari s'était subitement aggravé, avait pris pour un mois, en attendant de découvrir un loyer moins cher, un petit appartement meublé qui, par hasard, se trouvait à louer. La rue des Guillemites, que traversa Gertrude pour pénétrer dans la maison, a certainement été percée dans l'ancien jardin des moines qui reliait à la chapelle cette partie du couvent.

Avant d'entrer, Cébronne regarda derrière lui et vit que l'inspecteur de la sûreté, très décidé à exercer rigoureusement sa surveillance, s'appuyait patiemment contre le mur servant d'enclos aux derniers restes de ce qui fut le jardin des Blancs-Manteaux.

Gertrude gravit promptement un sombre escalier et, parvenue au second, dit à Bernard :

— Voulez-vous m'attendre quelques minutes ici? Je veux préparer ma mère, lui apprendre moi-même.

— J'attendrai.

Il eut le temps de regarder les étroits corridors sur lesquels s'ouvraient autrefois des cellules. Avaient-elles été habitées par des heureux? Sans connaître le nom du fondateur de la congrégation, Guillaume de Malavalle, Cébronne l'enviait en pensant qu'il avait probablement ignoré les angoisses extraordinaires de la vie.

— Comment lui apprendre, mon Dieu, comment?

Gertrude ouvrit la porte et le fit entrer dans l'appartement. Mme Deplémont, les yeux pleins de larmes, vint à lui :

— Ah! docteur, quelle nouvelle! notre pauvre ami! Et comment assez vous remercier de nous avoir cherchées, d'être venu vous-même...

Le revoir auprès d'elle était pour Mme Deplémont un puissant adoucissement, car, sans oser l'avouer à sa fille, elle conservait l'espoir que Bernard n'abandonnerait pas facilement son rêve.

— Et moi, dit Gertrude, qui reprochais à M. de Chantepy de ne m'avoir pas encore écrit, comme il me l'avait promis!

— Il connaissait votre adresse?

— Mais oui... lui seul! Sophie elle-même ne devait la connaître que plus tard, quand nous aurions enlevé nos meubles. J'allais envoyer ce matin un mot à mon cousin.

— Votre lettre est-elle écrite? demanda Cébronne avec une vivacité qui étonna Gertrude.

— Non, pas encore...

Elle se pencha pour embrasser sa mère, qui pleurait.

— C'est encore une dure épreuve, ma pauvre mère!

M. Cébronne pensait :

— Si Henri la voyait, l'entendait, il serait complètement éclairé.

Surprise de son silence, Gertrude leva les yeux vers lui et remarqua son expression troublée, qu'il

le attribua à sa sympathie pour leur propre chagrin.

— Ne vous affligez pas à ce point pour nous, lui dit-elle, nous sommes habituées à souffrir. Et maintenant, donnez-nous des détails sur l'événement. Les rhumatismes sont-ils remontés au coeur, comme vous le craigniez?

Le moment terrible était venu, Cébronne ne pouvait plus reculer.

— Il est mort assassiné.

— Assassiné! s'écrièrent-elles avec horreur. Assassiné?

— Assassiné.

Mme Deplémont mit la main sur ses yeux :

— Mais, c'est horrible!

Le regard terrifié de Gertrude ne quittait pas le visage angoissé de Cébronne.

— Qui l'a assassiné? demanda-t-elle tout bas. Le sait-on?

— Quelqu'un est soupçonné... une femme innocente. Ah! pourquoi êtes-vous parties d'une façon si singulière?

— Que voulez-vous dire?... dit-elle avec effroi.

Soudain, il s'approcha d'elle et la prit dans ses bras.

— Qui est soupçonné? C'est vous, Gertrude, vous, ma fiancée, bientôt ma femme! C'est vous, vous! qu'on accuse.

Le mouvement subit et passionné de Bernard, ses étranges paroles remplirent Gertrude de terreur.

Elle se dégagea pour se réfugier auprès de sa mère, qui crut, comme elle, à un accès de folie.

Il les devina et leur dit posément :

— Gertrude, je ne suis pas en démente, je vous ai cherchée pour vous apprendre, avant tout autre, les soupçons qui pèsent sur vous... et pour vous adoucir la secousse.

— Mais, docteur, qu'est-ce que vous dites? s'écria Mme Deplémont. Quels sont les fous qui accusent ma fille d'un crime?

— Personne ne l'accuse... mais les circonstances sont des preuves accablantes.

— Je n'en crois pas mes oreilles! dit Gertrude avec indignation. Quoi! un homme comme vous se fait l'interprète d'une pareille sottise?

Elle était exactement dans le même état d'esprit que celui de Cébronne quand il avait répondu au magistrat :

— C'est ridicule! et aussi monstrueux que de m'accuser moi-même!

— J'ai pensé et répondu comme vous, reprit-il en la conduisant vers la fenêtre qui ouvrait sur la rue des Guillemites. Vous voyez cet homme qui fait les cent pas devant le petit jardin?

— Oui, je le vois! quel rapport?...

— C'est un inspecteur de la sûreté, Gertrude. Il m'a suivi pour vous découvrir. A présent, il sait où il devrait venir pour... vous arrêter.

— Arrêter ma fille!

Mme Deplémont mit dans ce cri tout son coeur et tout son étonnement. Mais Gertrude se contenta d'un geste dédaigneux.

— C'est absolument stupide!... Et quelles sont les circonstances qui m'accusent?

— M. de Chantepy est mort empoisonné par une piqure d'aconitine.

— Eh bien?

— Eh bien, vous êtes allée le soir lui dire adieu, et c'est vous qui lui prépariez souvent

—Oui, interrompit Gertrude, mais dimanche il a refusé, en disant qu'il ne souffrait pas assez pour employer la morphine.

—Il a refusé!... pourrez-vous le prouver? dit Cébronne avec ardeur.

—Ma parole suffit, je suppose, répondit-elle en se troublant un peu.

—Et le poison?

—Quel poison?

—L'aconitine?

—Je n'ai jamais eu d'aconitine en ma possession, si ce n'est ce que vous avez ordonné à ma mère.

—De l'aconitine était cachée sous des papiers, dans un tiroir de votre commode.

Les yeux dilatés par l'étonnement, elle demeura stupéfaite, pendant que Mme Deplémont l'entourait de ses bras, en s'écriant:

—Mais, que dit le docteur? Gertrude, mon enfant, c'est épouvantable! Ne t'effraie pas, je te défendrai...

—M'effrayer... me défendre... répéta machinalement Gertrude. Calmez-vous! dit-elle, en voyant sa mère éclater en sanglots. C'est une méprise extraordinaire, facile à détruire. Où faut-il aller crier la vérité? demanda-t-elle à Bernard.

—La crier ne suffit pas... il faudra la prouver.

—Quoi! je n'ai jamais menti... je dirai ce qui est, ce sera suffisant.

Cette réponse d'une âme honnête, qui n'admet pas un instant qu'on doute de sa droiture, remua le cœur de Cébronne.

—Le juge d'instruction, auquel vous aurez à répondre, est un homme bon et bienveillant, dit-il; en vous voyant, en vous entendant, j'espère que ses doutes se dissiperont.

—Le juge d'instruction! répéta-t-elle en pâlisant. Comment! c'est vrai? On m'accuse, on me cherche?

—Vous ne parvenez pas à le croire, pauvre enfant! et c'est bien naturel. Mais, ne craignez pas l'orage passera!

—Je saurai lui tenir tête! dit-elle avec la subite énergie d'une fierté irritée.

—Et vous aurez l'appui de mon nom, de mon amour, Gertrude! Au magistrat, je me suis dit votre fiancé, bientôt votre mari, et on verra bien!

—Vous avez fait cela! balbutia-t-elle, les yeux brillants de joie.

Alors tout s'évanouit pour la laisser en face du bonheur qu'elle avait fui. Les sentiments les plus variés se reflétaient sur son visage expressif: jamais elle n'avait paru plus belle à Cébronne et plus digne d'être aimée.

—Oh! mon Dieu! j'oublie! s'écria-t-elle. Vous vous êtes prononcé, et vous ne savez pas... Je ne parle pas de ces soupçons absurdes, mais...

Elle regarda sa mère, qui assistait silencieusement à cette scène.

—Je sais, dit Bernard, en attirant Gertrude à lui, je sais! Votre père? Qu'importe! Vous ne savez pas, vous, comment aime un homme qui sait aimer ardemment, profondément! Mon amour est plus fort que toutes les circonstances, et il les brève!

En ce moment, Mme Deplémont oubliait presque le passé, ses chagrins présents, l'étrange communication qui venait de leur être faite, pour contempler sa fille, en se disant avec joie:

"Elle mérite si bien un tel amour!"

L'appartement, à cette heure, était inondé de soleil; les rayons glissaient autour de ces vivants et riaient, dans leur vieillesse toujours jeune, des sentiments qui, dans leur intensité, donnaient tant de vie à cette chambre enveloppée jadis de recueillement et de méditations tranquilles. Ils savaient que cette vie serait emportée dans l'inconnu, tandis qu'eux-mêmes viendraient encore, à la même place, se glisser au milieu de nouveaux vivants, comme une espérance, une joie ou une ironie...

—Mon père est ici... malade, très malade, dit Gertrude en levant vers Cébronne ses beaux yeux, dans lesquels il lisait un amour à l'unisson du sien.

Mme Deplémont ne lui laissa pas le temps de répondre.

—Va chez ton père, Gertrude! Préviens-le qu'un nouveau médecin va l'examiner.

Elle obéit aussitôt, et Mme Deplémont, ne se contraignant plus, dit à Cébronne, d'un ton agoussé:

—Je l'éloigne pour vous parler librement. Docteur, est-il vrai, est-il possible que ma fille court quelque danger? Ces soupçons ne sont-ils pas le comble de la folie?

—Le comble de la folie, assurément! et le danger sera écarté, dit-il en hésitant.

—Mais, il existe?

—Non, j'espère... le coupable est peut-être découvert à l'heure où je vous parle. Mais on ne peut éviter certains ennuis, et il faut absolument que Mlle Deplémont vienne avec moi pour s'expliquer avec le magistrat... il le faut absolument!

—Elle reviendra? On n'aura pas l'idée monstrueuse de l'arrêter! Je voudrais l'accompagner et mon mari se meurt!

—Rassurez-vous, dit-il avec une tranquillité affectée, elle reviendra; je la ramènerai moi-même. Soyez calme, je vous en prie, il ne faut pas l'agiter. Remarquez que, pour le moment, il s'agit d'une formalité...

Gertrude rentra et dit à Bernard:

—Il vous attend... il est bien mal, je crois. Si vous pouvez le soulager!

Le docteur Cébronne voyait bien qu'il n'avait pas fait passer dans l'esprit de Mlle Deplémont ses propres inquiétudes sur la gravité des soupçons. Huit heures sonnaient, il savait que son devoir était tracé et avait hâte d'agir.

—Je suis obligé de vous emmener, ma chère Gertrude; il faut absolument que vous veniez avec moi chez le magistrat chargé de l'instruction.

—Chez le magistrat? Tout de suite? dit-elle en reculant.

—L'aventure est idiote, révoltante... c'est évident! mais elle existe, il faut y mettre fin le plus tôt possible.

—Vous croyez? dit-elle timidement. Cette démarche est nécessaire?

—Nécessaire, répondit Cébronne qui, la mort dans l'âme, n'osait ajouter: "Si nécessaire que peut-être ne reviendrez-vous pas ici!..."

—De toute façon, vous serez interrogées, vous et votre mère, comme les parentes et amies de M. de Chantepy.

L'agitation évidente de Mme Deplémont fit comprendre à Gertrude la nécessité de se contraindre.

—Vous avez raison, dit-elle, il faut en finir le plus vite possible. Je vous accompagne, mais, pendant que je me prépare, allez, je vous en prie, voir mon père.

Bernard suivit Mme Deplémont; quand il revint, il était seul et dit à Gertrude prête à partir:

—Il est très mal, en effet! On ne doit pas le laisser seul. Mme Deplémont ne le quittera pas jusqu'à votre retour.

—Je vais leur dire adieu.

Les portes étant restées ouvertes, Cébronnel l'entendit parler à sa mère et l'embrasser.

—A bientôt!

—Le docteur croit que tu seras retenue assez longtemps, Gertrude.

—Alors, ne m'attendez pas pour déjeuner.

Elle était très émue en revenant auprès de Bernard.

—Il est certainement beaucoup plus mal qu'hier, dit-elle d'une voix tremblante.

Cette douloureuse préoccupation atténuait l'effet qu'aurait dû produire les nouvelles apportées par Cébronnel; la mort affreuse de M. de Chantepy avait bouleversé Gertrude, mais l'accusation, si elle la révoltait, ne pénétrait pas en elle comme une inquiétude poignante. A son sens, après avoir rempli la formalité exigée par la justice, cette pénible et bizarre aventure serait terminée.

Enfin elle revoyait l'homme qu'elle aimait de toutes ses forces, il lui donnait les preuves d'un attachement complet, irréductible.

Toutefois, quand elle fut assise dans le coupé de Cébronnel, les faits lui apparurent plus réels; il la vit pâlir et se troubler.

—Ce sont trop de secousses! dit-elle, c'est décourageant! Je ne peux plus supporter tant de malheurs!

—Ah! ma pauvre bien-aimée!

Il s'efforça de la rassurer, il lui parla avec une tendresse qui la ravit, et, après l'avoir calmée, il fit appel à son énergie.

—Il faut, lui dit-il, que vous soyez bien, vous-même, c'est-à-dire calme et forte pour répondre aux questions qui vous seront posées.

Une expression de colère passa dans le regard de Gertrude.

—C'est irritant! dit-elle en se tournant vers lui.

Il constata avec satisfaction l'irritation de la jeune fille, la considérant comme le meilleur des stimulants pour la sortir de l'affaissement qui s'emparait d'elle un instant auparavant.

—Je bouillonne, lui dit-il, en pensant à l'imbécillité de cette affaire! Mais le calme est une grande force, vous le savez, et je vous crois femme à en avoir même dans un cas aussi anormal. Maintenant mon meilleur ami, M. des Jonchères, est au Palais; si vous le voulez auprès de vous pour vous conseiller?

—Me conseiller? Un avocat...? pourquoi faire? dit Gertrude avec une vague terreur. Vous m'avez parlé de formalité, me trompez-vous?

—Non... tout se passera bien, ma chère Gertrude. Mais, parfois, un conseil est utile.

—Je veux répondre seule aux questions qu'on m'adressera, dit-elle vivement.

—C'est entendu.

Il garda sa main étroitement serrée dans la sienne jusqu'au moment où la voiture s'arrêta devant le Palais de Justice.

Appuyée sur le bras de Cébronnel, elle monta avec assez de fermeté le large escalier du Palais et entra dans une salle où il la pria de l'attendre.

Il fit passer sa carte à M. de Monvoy et fut aussitôt introduit auprès du juge.

—Eh bien, docteur?

—Mlle Deplémont est là, répondit sèchement Cébronnel.

—Elle est là!... Gardais avait donc raison. C'est vous qui l'amenez?

—Sans doute... et croyez-vous qu'une femme innocente se dérobe à des questions?

—Qu'elle vienne!

—Un instant! dit Bernard. Quelle décision comptez-vous prendre?

—La question ne doit pas m'être posée, docteur! En tout cas, je ne puis rien décider avant l'interrogatoire. Est-elle seule? Il faut que je voie la mère.

—Mme Deplémont est auprès de son mari, qui, selon moi, n'a pas quarante-huit heures à vivre: je l'ai examiné.

—Je ne le croyais pas aussi mal, répondit M. de Monvoy; c'est une complication. Jonchères est au Palais; on va le prévenir, pour qu'il vienne auprès de Mlle Deplémont.

—Elle ne veut pas d'avocat pour le moment, elle me l'a dit de la façon la plus formelle.

—Ah!... Je crains qu'elle n'ait une idée imparfaite de la situation.

—L'important est qu'elle réponde d'une façon satisfaisante à vos questions, dit Bernard d'un ton impatient, et je me suis efforcé de ne pas la troubler inutilement.

—Je comprends!... Mais nous devons procéder avec quelque régularité. Voulez-vous, docteur, faire entrer vous-même cette jeune fille, ou bien?...

—Ai-je le droit d'assister à l'interrogatoire?

—Non, certes!

—Alors, faites-la entrer, répondit Bernard d'une voix étouffée. Je ne suis plus maître de moi...

M. de Monvoy se leva et serra énergiquement la main de Cébronnel.

—J'aurai peut-être besoin de vous, docteur!

—Je vais descendre dans une des galeries, et quand Mlle Deplémont sera dans votre cabinet, je remonterai et attendrai dans le couloir.

—Très bien!

VI

Pendant que le docteur Cébronnel parlait au juge d'instruction, M. des Jonchères, accompagné d'un vieil avoué, traversa la salle où Mlle Deplémont attendait.

—Quelle belle personne! dit-il.

—Oui... comme elle a l'air pensif!

—Et inquiet, ce me semble! Elle désire sans doute un renseignement, car elle a fait un mouvement vers nous, je vais le lui demander.

Il s'approcha de Gertrude.

—Cherchez-vous quelque chose, madame? Puis-je vous renseigner?

—Oh! non, merci! J'attends seulement quelqu'un.

—Mille pardons, madame! J'avais cru, en passant près de vous, que vous désiriez nous questionner.

—Non, monsieur.

Il s'éloigna sans se douter qu'il avait parlé à la femme dont la défense lui était confiée. Il ne croyait pas au succès immédiat des recherches de son ami, et, malgré sa conversation de la veille avec Cébronne, il ne fit aucun rapprochement. Mais, avant de quitter la salle, il se retourna machinalement et aperçut encore le joli profil de Gertrude.

Après le petit incident, qui venait d'interrompre pendant une seconde le cours de ses réflexions, Mlle Deplémont s'absorba de nouveau dans ses pensées, sans remarquer les regards des jeunes avocats qui passaient et que son attitude, jointe à sa beauté, frappait ou intriguait.

Elle ne songeait pas à l'accusation portée contre elle, mais à l'amour de Bernard.

Cet amour si fort, qui ne reculait devant rien, la remplissait d'une joie si profonde, si envahissante qu'elle oubliait même le motif de sa présence au Palais de Justice. Son père, la mort de M. de Chantepy étaient relégués au second plan, et quand un huissier à qui Cébronne avait désigné de loin la jeune fille, s'approcha d'elle en la priant de le suivre, elle avait pris une décision.

«Pourquoi refuserais-je plus longtemps? Il sait tout, et il veut bien.»

Elle se sentait reconfortée au point que les fardeaux de sa vie ne pesaient plus sur elle; cette impression la soutenait encore et donnait à sa physiognomie une expression résolue quand elle entra dans le cabinet du juge. Mais elle se troubla en n'apercevant pas M. Cébronne.

—Veuillez vous approcher, mademoiselle, lui dit M. de Monvoy en désignant un siège.

—Où est le docteur Cébronne? demanda-t-elle avec inquiétude; je croyais me retrouver ici avec lui?

—Il reviendra plus tard... il n'avait pas le droit d'assister à l'interrogatoire.

—Pourquoi donc? Je lui reconnais tous les droits, et j'aimerais mille fois mieux qu'il fût auprès de moi.

—Moi seul dois trancher cette question, mademoiselle, répondit le juge qui ne put réprimer un sourire. Mais si vous désirez que M. des Jonchères, l'avocat choisi pour vous par M. Cébronne, vienne ici, nous allons le faire appeler.

—L'avocat choisi pour moi par M. Cébronne? répéta-t-elle lentement, non, je n'en veux pas!

Dé de ce moment, comprenant mieux la gravité de la situation, elle s'effraya. Néanmoins, elle remarqua l'air bienveillant du magistrat et l'expression d'un greffier qui, le menton dans sa main, la regardait curieusement.

Ce regard, où quelque chose déplut violemment à Mlle Deplémont, éveilla chez elle un sentiment de hauteur qui lui rendit toute sa présence d'esprit.

Malgré l'invitation qui lui fut encore adressée, elle resta debout, la main appuyée sur le dossier d'une chaise, et répondit d'un ton bref aux questions sur son nom, son âge et sa demeure.

—Vous savez déjà, mademoiselle, pourquoi j'ai désiré vous voir et...

—M. Cébronne me l'a dit, interrompit-elle, et je ne m'explique pas qu'un homme comme vous, à l'air bon et intelligent, ait une idée aussi absurde.

Cette attaque naïve, en même temps très ferme, eût amusé M. de Monvoy sans le sérieux des cir-

constances. Quant au greffier, il sourit franchement.

—Laissez-moi achever, mademoiselle... Je dois vous dire moi-même, puisque je représente la Justice, que vous êtes soupçonnée, pour différentes raisons, d'avoir empoisonné M. de Chantepy.

—Ridicule! dit-elle avec un geste de dédain.

—Je l'espère!... Mais pesez vos paroles. Je vous préviens que, au point de vue où en est arrivée l'instruction, chacune de vos réponses pourrait devenir une charge contre vous.

Les grands yeux de Mlle Deplémont exprimèrent une surprise mêlée de révolte.

—Que m'importe l'instruction! Je dirai la vérité, monsieur, ni plus ni moins.

—M. de Chantepy est mort à la suite d'une injection d'aconitine. Vous aviez l'habitude de lui faire la lecture après le dîner, et, avant de le quitter, de préparer la piqûre de morphine dont il faisait souvent usage?

—Il a refusé dimanche soir.

—Ah!... Pouvez-vous en donner la preuve?

—Mais je l'affirme sur l'honneur, monsieur, c'est suffisant.

M. de Monvoy eut un mouvement d'impatience.

—Non mademoiselle, ce n'est pas suffisant. Voulez-vous me dire pourquoi, vous et votre mère, vous avez quitté à six heures, lundi matin, votre appartement sous prétexte d'un voyage, en réalité pour vous cacher?

Une vive rougeur envahit jusqu'au front de la jeune fille.

—Vous touchez là, monsieur, à une question intime, absolument personnelle, à laquelle je ne répondrai rien, dit-elle presque en balbutiant.

—Mieux vaudrait répondre, dans votre intérêt, mais enfin comme vous voudrez! Nous éclaircirons ce point sans votre concours. Connaissez-vous les propriétés de l'aconitine?

—Oui, monsieur. Pendant une longue maladie, ma mère a été traitée par ce poison, et le docteur Cébronne m'en avait expliqué les effets.

—Vraiment? Et comment vous êtes-vous procuré l'aconitine?

—Je n'ai jamais eu d'aconitine en ma possession.

—Dans un tiroir de votre commode, on a trouvé un papier contenant encore de l'aconitine. Ce papier était déchiré, et la déchirure s'adapte au morceau du même papier jeté sur la cheminée de M. de Chantepy par la personne qui, après avoir apporté le poison, l'a fait dissoudre dans de l'eau.

—A tout ceci, je ne puis rien répondre, car je n'y comprends rien.

—Prenez garde, mademoiselle! tel système de défense tournera à votre désavantage.

—Je ne me défends pas, monsieur, car je n'ai pas à me défendre. Je dis ce qui est, c'est tout!

—Et vous êtes bien allée chez M. de Chantepy dimanche soir?

—Oui, monsieur.

—A quelle heure?

—A neuf heures.

—Faites attention à vos paroles, mademoiselle! s'écria le juge.

—Pourquoi?

—Mais, malheureuse jeune fille, c'est à quelques minutes près, entre neuf et dix heures, que le crime a été commis. On m'avait dit, mais sans préci-

ser le moment, que vous étiez descendue chez votre cousin dimanche soir. Tout vous charge, et vous dites avoir été chez M. de Chantepy à l'instant presque précis du crime. Rappelez vos souvenirs! N'est-ce pas plutôt à huit heures que vous êtes allée dire adieu à votre parent?

—Non, monsieur.

—Vous êtes sûre?

—Très sûre... Je suis descendue à neuf heures. Au moment de quitter M. de Chantepy, il m'a demandé si sa pendule allait bien; elle retardait, et je l'ai mise à l'heure de ma montre. Il était exactement dix heures moins vingt.

M. de Monvoy se renversa sur son siège et contempla avec infiniment de pitié cette belle jeune fille qui répondait avec tant de netteté, d'insouciance apparente du danger, à des questions si graves.

"J'ai vu, se disait-il, des femmes au visage de vierge n'être que des coquines, mais elles ne ressemblaient guère à celle-là! Joue-t-elle la comédie? Et croit-elle dérouter la Justice en se chargeant elle-même? Habile tactique, car elle a l'air aussi sincère qu'intelligent?"

—Mademoiselle, dit-il avec une subite brusquerie, saviez-vous que M. de Chantepy vous instituait son héritière?

—Je ne le savais pas d'une façon certaine, mais je m'en doutais d'après quelques mots prononcés par lui il y a quelques temps. Le fait nous avait toujours paru probable; il m'aimait beaucoup et n'avait pas de parents plus proches.

—Il y a peu de temps... Avez-vous donc juré de vous perdre vous-même?

—Me perdre! Pourquoi? Devant l'absurdité de vos soupçons, pourquoi dissimulerais-je la moindre chose? répliqua-t-elle d'un ton plus vibrant.

Une violente irritation commençait à la dominer; le magistrat s'en aperçut et ne laissa pas de s'en étonner.

"Ou innocente ou très forte", pensait-il.

—Saviez-vous, mademoiselle, que M. de Chantepy mettait des valeurs dans son secrétaire?

—Oui... j'ai entendu ma mère lui reprocher plus d'une fois son imprudence, presque toute sa fortune étant, paraît-il, en valeurs au porteur.

—En effet! et vous le saviez!... Saviez-vous également que votre cousin avait réalisé une somme de dix mille francs qu'un employé du Crédit Lyonnais lui apporta la veille même de sa mort?

—Non... J'ignorais ce détail.

—Un détail important, mademoiselle! Le testament a été ouvert... M. de Chantepy vous laisse sa fortune. Elle est peu considérable, à la vérité, mais vous met à l'abri du besoin.

—Pauvre ami!

Pour la première fois, depuis son entrée dans le cabinet du juge d'instruction, elle défaillit en se rappelant l'affection perdue qui avait été un si grand secours pour elle et sa mère pendant les années navrantes qui venaient de s'écouler.

En la voyant pleurer, M. de Monvoy espérait obtenir l'aveu qu'il attendait.

—Vous saviez que vous héritiez, dit-il, et vous avez voulu profiter d'une fortune qui vous sortait d'une position précaire, très précaire, très pénible.

—Et c'est moi, dit-elle avec une angoisse émouvante, moi, qui provoque une telle pensée! Ne savez-vous pas que je travaillais avec courage, avec

succès! et il nous faut bien peu pour vivre, à ma mère et à moi!

—Vous... oui! Mais vous n'étiez pas, vous n'êtes pas seules. Votre père?..

Elle baissa la tête et croisa les mains avec désolation.

—Avouez donc, dit doucement le juge; vous le voyez, je sais tout!

—Je n'ai rien à avouer! s'écria Gertrude en se redressant d'un air indigné. M. de Chantepy était notre meilleur, presque notre seul ami; dans notre malheur, il nous a soutenues non seulement moralement, mais encore autrement. Il était excellent et généreux, mais, malgré les apparences, il n'était pas riche, et d'ailleurs nous ne voulions être à la charge de personne et mon travail doublait la rente de ma mère. En quoi donc avions-nous besoin d'une fortune acquise par un crime? C'est fou, c'est honteux de me soupçonner!

La colère la rendait plus belle, et son énergie, son sang-froid, en répondant au magistrat, frappaient le greffier d'admiration.

—Je ne demande qu'à croire votre innocence, mademoiselle, reprit M. de Monvoy, mais veuillez me dire si vous soupçonnez quelqu'un parmi les personnes qui approchaient M. de Chantepy.

—Non, monsieur... Un étranger se sera introduit.

Réponse fâcheuse dont elle ne comprit pas la maladresse.

—C'est inadmissible, mademoiselle! Quelqu'un a préparé l'injection qui a causé la mort; ce ne peut être un étranger. En voyant, chez lui, un intrus, un voleur, M. de Chantepy eût sonné. Vous devez savoir qu'une sonnette électrique, communiquant avec la chambre de la femme de charge, lui permettait de l'appeler. Pendant que vous étiez dans l'appartement, vous n'avez rien vu de suspect, rien entendu?

—Rien?

—Et cette femme de charge? Quelle est votre opinion sur elle?

—Sophie! Pas plus que moi, elle ne doit être soupçonnée. Du reste, elle était dans sa chambre ce soir-là.

—Vous êtes certaine?

—Absolument certaine... Comme je descendais, elle m'a dit quelques mots, puis est rentrée chez elle pour se coucher. C'est la meilleure des femmes.

Le magistrat qui avait espéré qu'un indice, un détail tournerait l'enquête d'un autre côté, se sentait découragé et fort désolé en pensant à Cébron.

—Mais, reprit Gertrude, puisque vous connaissez notre malheur et notre honte, c'est donc vous, monsieur, qui en avez parlé à M. Cébron?

—En effet, c'est moi! N'avez-vous rien de plus à dire aujourd'hui, mademoiselle?

—Aujourd'hui!... N'est-ce pas fini? J'ai dit la vérité, et je proteste de toutes mes forces contre l'accusation dont je suis victime!

—Mademoiselle, cet interrogatoire succinct ne suffit pas. De plus, remarquez bien que vos réponses ont confirmé, non détruit les soupçons. Lorsque je vous reverrai, ce sera en présence de votre avocat qui vous conseillera et...

—Mon avocat! interrompit Gertrude avec désespoir; je n'ai pas besoin d'avocat, car je ne suis pas coupable, je ne suis pas coupable!

M. de Monvoy était très perplex; en outre de sa bonté naturelle, la vue de Gertrude éveillait toute sa bienveillance.

—Pourquoi votre mère n'est-elle pas venue avec vous, mademoiselle? De toutes façons elle devait le faire.

—Mon père se meurt, répondit simplement Gertrude.

—Si les soupçons contre vous sont fondés, il me paraît impossible que vous ayez agi à l'insu de Mme Deplémont.

—Il y a six ans que je lutte contre le malheur; c'est une terrible école qui vieillit bien vite et apprend à avoir de la décision. Si j'avais commis un crime, je l'eusse fait sans en parler à ma mère.

—Il faut qu'elle soit interrogée. Quelqu'un peut-il la remplacer auprès du malade?

—Moi seule, murmura Gertrude à bout de forces.

Elle se laissa tomber sur un siège et fit des efforts surhumains pour ne pas sangloter tout haut.

M. de Monvoy passa dans le couloir où Cébronne attendait.

—Le père est-il vraiment mourant, docteur?

—Mourant... Mais dites-moi si...

—Tout à l'heure!

Poussé par sa bonté et puis par sa pitié en regardant Bernard, il arrêta sa manière d'agir.

—La justice n'est pas un bourreau, et il serait trop cruel, en ce moment, de la séparer de sa mère. Je vais donc la laisser partir pour rentrer chez elle, jusqu'à ce que... tout soit terminé. En attendant elle sera sous la surveillance de la police.

Cébronne respirait difficilement.

—Les réponses? dit-il brièvement.

—Elle n'avoue rien, et les réponses sont à sa charge.

—Que voulez-vous qu'elle avoue? s'écria Bernard en s'emportant aussitôt.

M. de Monvoy, tout à son affaire, avait répondu sans réfléchir et en suivant son idée.

—Allons, Bernard, vous m'inspirez une sympathie extrême... Mais du calme, je vous en conjure. Entrez dans mon cabinet, je désire que vous voyiez devant moi Mlle Deplémont.

En apercevant Cébronne, Gertrude, à laquelle un accablement subit ne permettait même pas d'entendre les paroles encourageantes du greffier, se leva vivement.

—Mademoiselle affirme avoir été chez M. de Chantepy à dix heures moins vingt, dit froidement M. de Monvoy.

Gertrude regardait en face Cébronne qui avait pâli.

—Je dis simplement la vérité, répondit-elle, pourquoi me faire souffrir plus longtemps?

—Ne vous trompez-vous pas sur l'heure? dit Bernard. Avez-vous réfléchi à la gravité de cette affirmation?

—Je n'ai pas à réfléchir, et le vrai serait-il dix fois plus grave que je ne le dissimulerais pas.

Et tout à coup, sous l'influence d'un doute terrible, elle tendit les bras vers Cébronne en criant avec un accent qui bouleversa les assistants:

—Ah!... Vous doutez de moi!

Elle serait tombée si Bernard, courant à elle, ne l'avait soutenue dans ses bras.

—Gertrude! Ma bien-aimée!... Quelle idée avez-vous eue? Non! Je ne doute pas! je ne douterai

jamais, jamais! C'est inepte et monstrueux de vous soupçonner!

Il la serrait contre lui et répétait tout haletant:

—L'erreur tombera d'elle-même, ne craignez rien! Pensez à moi, à mon amour, il ne vous fera jamais défaut. Je vous aime! je crois en vous plus qu'en moi-même...

Elle pleurait, la tête appuyée sur le coeur dont elle entendait les battements précipités.

Le greffier contenait difficilement son émotion, et M. de Monvoy, très pâle, n'osait lever les yeux vers les infortunés. Son opinion était arrêtée et il voyait se dérouler l'avenir cruel...

—Docteur, dit-il, vous reconduisez chez elle Mlle Deplémont?

—Oui, oui... tout de suite.

—Partons! oh! partons! dit Gertrude qui se ressaisissait.

—Un instant seulement, mademoiselle!

M. de Monvoy dit un mot confidentiel au greffier qui sortit immédiatement, et rentrant quelques minutes après, fit un signe affirmatif.

—Vous pouvez partir, mademoiselle, mais vous restez à ma disposition, car, d'ici peu, j'aurai à vous questionner encore. Veuillez dire à votre mère que je voudrais la voir aujourd'hui à quatre heures.

—Oui, murmura Gertrude qui sortit à pas précipités.

Cébronne prit avec autorité la main de Mlle Deplémont, la passa sous son bras et descendit l'escalier qui conduisait presque directement dans la galerie des Marchands.

VII.

Soit par une indiscretion du greffier, soit pour une autre cause, le bruit se répandit parmi les avocats, qui se promenaient nombreux dans la galerie des Marchands, que la femme soupçonnée d'avoir assassiné M. de Chantepy était dans le cabinet du juge chargé de l'instruction.

—L'a-t-on vue? demanda vivement M. des Jonchères, qui causait encore avec l'avoué. Est-elle seule?

—Elle est arrivée, dit-on, avec le docteur Cébronne. C'est donc bien lui, Jonchères, l'homme amoureux désigné par les journaux? J'en suis fâché pour lui.

—Cette femme est-elle grande, avec un teint mat et des yeux admirables? demanda l'avocat sans répondre à la question qui lui était posée.

—Vous la connaissez donc? Vous la décrivez comme le greffier, qui en parle avec enthousiasme.

M. des Jonchères reconnaissait la jeune femme, à laquelle il avait adressé la parole une heure auparavant.

—Et Bernard a suivi son idée! Il se pose ouvertement en protecteur!"

—Les voilà! dit quelqu'un.

Le docteur Cébronne, tête nue, entrait dans la galerie, avec Gertrude. A l'attitude des groupes, à leur curiosité manifeste, il comprit que la personnalité de Mlle Deplémont était connue. Il s'irrita des regards curieux jetés sur elle et, bien qu'il eût aperçu des amis, il répondit à quelques saluts de façon à tenir les gens à distance.

M. des Jonchères s'avança vers lui, et Bernard lui tendit la main, en disant gravement:

—Henri, je te présente ma fiancée, Mlle Deplémont. Gertrude, voici M. des Jonchères, mon

meilleur ami. Je crois vous avoir déjà parlé de lui.

La jeune fille, trop bouleversée pour prononcer un mot ou bien remarquer, regarda, sans le voir, M. des Jonchères.

—Traversons par ici, dit Cébronne.

Mais, comme Gertrude pressait le pas, il la retint doucement, ne voulant pas avoir l'air de fuir.

Des reporters, venus pour une autre cause, circulaient, affairés, de groupe en groupe, afin d'obtenir des détails. L'un d'eux s'approcha même de Cébronne.

—Docteur, me permettez-vous de passer chez vous, aujourd'hui?

—Qui êtes-vous, monsieur?

—J'appartiens au journal X...

—Ah! dit le docteur en le toisant du haut en bas, venez, monsieur! vous serez jeté à la porte par mon valet de chambre.

Il sortit du Palais de Justice, accompagné par M. des Jonchères.

Cébronne fit monter Gertrude dans son coupé, et resta un instant avec son ami sur le trottoir.

—Eh bien, Henri, tu l'as vue? Comprends-tu, maintenant, la stupidité des soupçons?

—Je ne crois pas que cette femme-là soit coupable! dit chaleureusement l'avocat.

—Evidemment!... et il est invraisemblable qu'elle soit même soupçonnée; mais M. de Monvoy en tient pour son idée.

—Mon pauvre ami... son idée est étayée, l'enquête est là! Qui ou quoi amènera un renversement des choses? je n'en sais rien!

—Il faut bien qu'il arrive, ce renversement! s'écria Bernard.

—Et M. de Monvoy la laisse retourner chez elle?

—Oui, étroitement surveillée, dit Cébronne avec amertume. Regarde à droite, tu verras l'inspecteur de la sûreté et deux sergents de ville qui se préparent à nous suivre; comme si nous pensions à fuir! Les imbéciles!

—Qu'on vous suive ou non, qu'importe!

—C'est toi qui agiras, Henri, pour la tirer de cette situation impossible! Son père se meurt, c'est pourquoi on la laisse encore libre. Aujourd'hui, je ne la quitte pas; demain, dimanche, viens chez moi à une heure. Prépare un plan, tu me le soumettras.

—Compte sur moi!

Tout consterné, il regarda partir la voiture et allait remonter au Palais, quand il pensa aux reporters.

—Ah! non, par exemple!... pas de questions! Et ce soir, quel tapage dans les journaux! Vingt personnes ont entendu Bernard me présenter cette jeune fille comme sa fiancée..."

Il appela un fiacre et rentra chez lui pendant que, dans la voiture de Cébronne, il se passait une scène de désespoir.

Le cœur déchiré, Bernard renonçait à parler pour consoler une douleur inconsolable.

—Je comprends, à présent, dit Gertrude d'une voix entrecoupée, que cette accusation est réelle; jusque-là, je ne le croyais pas!

—Nous l'anéantirons, soyez-en certaine! Ne vous effrayez pas outre mesure, Gertrude! M. des Jonchères est un habile avocat, et il prouvera très vite l'inanité des soupçons.

—Les soupçons!... vous ne me dites pas tout! Ce ne sont pas seulement des soupçons, c'est une accusation formelle, et si, d'ici peu de jours, on ne découvre rien, on me conduira en...

Elle balbutia le mot de prison, qui se perdit dans un sanglot.

Cébronne jeta son bras autour d'elle, comme pour la protéger, la défendre contre un ennemi évoqué.

—On découvrira le coupable, ma chérie, je vous le jure!

Mais sa voix tremblante effraya Gertrude en la confirmant dans ses craintes, et ils ne prononcèrent plus un mot jusqu'à la rue des Guillemites.

Ce même jour, après être allé au greffe chercher les pièces concernant l'enquête, M. des Jonchères se mit en face de l'affaire, non plus en ami de Cébronne, mais, bien qu'il n'eût pas eu d'entretien particulier avec Mlle Deplémont, en avocat chargé de la défense.

Il s'aperçut avec dépit que la logique de M. de Monvoy s'imposait fortement à son esprit. L'enchaînement des faits était tel, chaque anneau, sauf sur un point, paraissait si bien soudé que, oubliant son impression du matin, l'avocat se répétait:

"C'est elle! c'est évident!... comment la défendre, comment la sauver?"

Il entra dans des suppositions variées pour expliquer le crime sans que la jeune fille y fût mêlée, et s'arrêta longuement sur la seule supposition vraisemblable: Mlle Deplémont pouvait être victime d'une habile machination. Mais alors, seule, une personne de la maison, approchant librement M. de Chantepy, eût agi; or, l'enquête prouvait péremptoirement que chacun, sauf Gertrude, était chez soi à l'heure du crime.

M. des Jonchères tournait dans un cercle pour revenir au même point, c'est-à-dire à la conviction même du magistrat. La pensée de Cébronne paralysait ses efforts, obscurcissait son sens, ordinairement fin et subtil. Il se leva avec impatience, pour aller s'accouder à la fenêtre. Il regarda vaguement les tramways et le mouvement de la rue, tout en creusant le problème, sans parvenir à briser les fils qui attachaient son jugement.

Tout à coup, il jeta sa cigarette et revint à son bureau.

"Essayons de ce moyen... j'aurais dû y penser plus tôt."

Il écrivit un télégramme et alla lui-même le porter à la poste du boulevard Saint-Germain; puis il se rendit chez M. de Monvoy.

Le juge d'instruction n'était pas chez lui, mais, comme il devait rentrer d'un instant à l'autre, M. des Jonchères l'attendit.

—Ah! je me doutais que vous viendriez, Jonchères, dit M. de Monvoy en arrivant. Et j'apporte, dans ma serviette, des papiers pour vous; je vous les aurais envoyés si je n'avais pas compté sur votre visite.

Il paraissait fatigué, malheureux, et aborda, sans tarder, le sujet qui l'absorbait.

—La vue de cette jeune fille et de sa mère est faite pour ébranler... cependant, chaque réponse a confirmé l'accusation.

—Quelle a été l'attitude de la mère?

—La malheureuse, affolée, s'est accusée pour sauver sa fille.

—Ah! quelle maladresse! s'écria l'avocat.

—Maladresse très touchante, en tout cas... Nous avons eu, dans mon cabinet, une scène comme je n'en voudrais pas voir souvent. Fort heureusement, Cébronne avait amené lui-même Mme Deplémont et attendait, dans le couloir, la fin de l'interrogatoire. Ah! le rôle d'un magistrat est souvent bien pénible! Je suis là, entre mon devoir et ma pitié... car, enfin, tout l'accuse!

—Je ne la crois pas coupable, dit résolument l'avocat.

—Voilà bien l'homme! La femme est jeune, charmante, alors elle n'est pas coupable!

—Un tel regard ne trompe pas, et vous-même êtes influencé par lui.

—Sans doute! dit M. de Monvoy, en se promenant avec agitation; oui, sans doute! elle n'a pas plus l'air d'une criminelle que vous et moi... Et, cependant, Jonchères, votre assurance m'étonne! vous avez assez d'expérience pour savoir qu'une physionomie, même délicieuse, peut tromper. Bien que vous n'ayez pas mon âge, votre carrière est déjà assez longue pour que vous ayez vu des choses bien étranges.

—Oui... plus étranges même que cette affaire, qui ne serait qu'un crime vulgaire, sans la personnalité de l'accusée et sans l'amour de Cébronne.

—Ah! c'est désolant! dit le juge avec chagrin. Un tel homme, dans une telle situation! son nom est désormais livré à la malignité publique.

—Il est bien au-dessus de cela! répliqua vivement M. des Jonchères, et son attitude forcera, au contraire, l'estime générale. Envers et contre tout, il aime avec passion cette jeune fille, il lutte pour elle, il s'oublie entièrement pour la soutenir, et vous croyez que le public lui jettera la pierre! J'ai meilleure opinion de lui! Pour moi, je crois, avec Cébronne, à l'innocence de Mlle Deplémont.

—Alors, au nom du ciel, basez votre opinion, je ne demande que cela! Prouvez que je m'égare, que je suis un imbécile, un idiot, ce que vous voudrez, enfin! et toute ma vie, je vous en serai reconnaissant.

—Il est toujours facile de prouver la bonté de votre cœur, répondit M. des Jonchères, ému par le ton et les paroles de M. de Monvoy, car vous agissez avec humanité et prudence. Je sais trop bien que les faits accusent Mlle Deplémont; toutefois, en la voyant, je pense que nous sommes dupes d'apparences. Moi, je vais commencer une enquête.

—Vous n'irez jamais assez vite... En mon âme et conscience, la liberté laissée à cette jeune fille ne peut être que provisoire, et encore parce que les circonstances m'imposent des ménagements.

—Je sais!... je sais aussi que Cébronne fournirait n'importe quelle caution pour que la liberté de Mlle Deplémont fût prolongée?...

—Jonchères, dit M. de Monvoy avec émotion, je donnerais beaucoup pour que mon devoir me permît d'accepter la caution... Mais vous savez bien qu'un pauvre diable serait déjà arrêté, si les apparences, dont vous parliez, l'accusaient de la même façon.

—C'est vrai... et, cependant, les deux cas sont très différents. Il est plus aisé de croire à la culpabilité d'un malheureux sans feu, ni lieu, ni éducation qu'à celle d'une jeune fille de bonne naissance, d'éducation affinée et, de plus, aimée d'un homme supérieur qui la connaît à fond...

—Sans doute, sans doute! sans cela... mais il y a des bornes impossibles à franchir.

—Je sais...

Un lourd silence pesa quelque temps sur les deux hommes.

—Vous parlez d'enquête, reprit M. de Monvoy; croyez-vous que, depuis cinq jours, je me suis borné à m'occuper de Mlle Deplémont?

—Non, évidemment... les pièces que j'ai étudiées cet après-midi, quoique incomplètes, prouvent que l'enquête a été menée rondement sur divers points à la fois.

Toujours poursuivi par la pensée de Cébronne, et par l'espoir de découvrir un fait qui justifiait Mlle Deplémont, j'ai activé, par tous les moyens à ma portée, le commencement de l'enquête. Par malheur, le résultat est désolant. Récapitulons : en dehors de Mlle Deplémont, deux personnes étaient en cause : le concierge et la femme de charge, Sophie Brion. Le premier est inattaquable, tant par son honorabilité que par les circonstances. La seconde également; toutefois, j'ai poussé assez loin de ce côté. Les renseignements pris confidentiellement dans son pays, à Lieusaint, auprès d'une famille qu'elle a servie autrefois et avec laquelle elle a conservé des rapports, auprès des personnes qu'elle fréquente, ont concordé exactement pour affirmer l'estime générale dont elle jouit.

—Vous l'avez soupçonnée, en somme?

—Oui et non!... elle était au nombre de trois personnes qui, approchant de très près M. de Chantepy, devaient, pour cette seule raison, inspirer des doutes. Mais aucune charge, ni directe, ni indirecte, n'a été relevée contre elle, au contraire! Je l'ai interrogée deux fois avec minutie; elle a répondu fort naturellement, et sans aucune contradiction, comme une femme que le soupçon ne peut atteindre. Enfin, son alibi est sûr, confirmé même par Mlle Deplémont, dont elle parle, du reste, avec respect, affection, et en déclarant que jamais elle ne la croira coupable.

—Je ne dis pas que je soupçonne quelqu'un, répondit l'avocat, mais je chercherai et ferai chercher, car je crois l'infortunée jeune fille innocente.

—Usez de tous vos droits, et Dieu veuille que la suite vous donne raison!

Les ordonnances du docteur Cébronne ont-elles été retrouvées?

—Oui... il n'y a aucune falsification. D'ailleurs, vous savez que l'aconitine, employée par l'assassin, était pure et a été dissoute dans de l'eau. En potion, la dose est infime.

—Je sais tout cela, répondit M. des Jonchères en dissimulant son découragement.

Comme toujours, en quittant le magistrat, il avait une sensation d'accablement contre laquelle il réagissait mal, et il chercha vainement, pendant la nuit, à secouer l'obsession.

Il était sous la même impression en arrivant, le lendemain, chez Cébronne.

—Le malheureux M. Deplémont est mort, lui dit Bernard, sans préambule.

—Mort! déjà?... On ne le croyait pas aussi malade, lors de son retour à Paris?

—Non... mais un changement de vie complet et les émotions ont amené des complications qui ne pardonnent pas. Il y a quelques heures seulement, ce malheureux a soulevé le lourd rideau qui borne votre vue.

Le ton du docteur Cébronne était plus significatif que ses paroles, et M. des Jonchères, qui avait toujours vu son ami passionné pour les questions humanitaires, mais, par une inconscience fréquente, presque indifférent à l'idée religieuse, se demandait avec surprise quel travail s'opérait dans sa pensée.

Bernard n'attendit pas la question pour y répondre.

—Tu essaies de creuser mon état d'esprit? Voistu, j'ai tant souffert depuis une semaine, que j'ai cherché un appui en moi, autour de moi... je n'ai aperçu que le vide.

—Et l'homme n'est pas fait pour le vide, je te l'ai dit bien des fois.

—Je le sais... ou plutôt je le vois! Jusqu'ici, j'avais cru qu'un homme, entraîné par la douleur dans certains courants d'idées, cédait à de simples impressions; je m'aperçois qu'il était pris par une loi impérieuse.

Cébronne se parlait à lui-même, et M. des Jonchères jugea plus sage de ne pas insister.

—Quelle semaine, Henri! quelle semaine! Il y a juste huit jours, je t'apprenais mes projets, et quelque chose d'atroce va nous broyer, nous broie déjà!

—Mais non, Bernard, dit l'avocat, navré des paroles désespérées de son ami, tu exagères! Une erreur, quelle qu'elle soit, se reconnaît, se détruit. Parlons d'elle et de nos moyens d'action.

—Oui, parlons d'elle, pauvre Gertrude! As-tu un plan à me proposer.

—Un plan qui me soit personnel, non! J'ai passé une partie de la nuit à me débattre contre l'évidence de l'accusation.

—Contre l'évidence de l'accusation!! et cependant, tu l'as vue? Et quelle incohérence! Tu viens de parler d'une erreur, à présent, tu me fais part d'un doute?

—L'incohérence s'explique; en la voyant, j'ai été convaincu de son innocence, mais, quand je me place devant les faits bruts je change d'avis.

—Influencé à ce point!... Alors? Alors, tu relies à la défendre?

—Allons donc, pour qui me prends-tu, Bernard?

—Le sais-je? Pourquoi es-tu découragé quand l'innocence de ma chère Gertrude est aussi certaine que ta propre honorabilité? Et enfin, quoi? Que vas-tu faire? Quel plan?

—Voici: j'ai télégraphié à un homme, que j'emploie souvent dans les affaires criminelles, de venir ici à deux heures. Nous allons lui raconter els faits sans une réflexion, sans un commentaire. N'étant influencé par rien, ni par personne, il aura une impression neuve et peut-être très différente de la mienne.

—Qui est-ce?

—Un pauvre diable intelligent, un réfractaire, comme dirait Vallès. Il a été dans l'aisance, s'est ruiné, ou plutôt, tout jeune, a été ruiné par une coquine. Depuis, il a fait un peu de tout, a même été policier, mais, ne supportant aucune discipline, est sorti de la police officielle. Je lui ai presque sauvé la vie avec des travaux d'écriture, puis, comme il a du flair et un véritable esprit d'intuition, je l'emploie pour des recherches et des contre-enquêtes. Deux ou trois lois, ses découvertes m'ont aidé à gagner la partie.

—Ma pauvre Gertrude!... Son sort entre les mains d'un tel individu!

—Je t'assure que c'est un brave homme à sa manière, et il m'est entièrement dévoué. S'il nous rend service, le côté bohème de sa vie nous est bien indifférent. Mais le secret le plus absolu doit être gardé, et tes domestiques eux-mêmes ne doivent pas soupçonner qui vient ici. Je lui ai donc écrit de se présenter de ma part comme malade.

—Ah! bien...

Cébronne sonna et dit à son valet de chambre: —Un malade, recommandé par M. des Jonchères, viendra tout à l'heure. Je le recevrai par exception.

Il attendit que la porte fût refermée pour demander à l'avocat:

—Tu as lu les journaux, Henri!

—Un seulement!... il était sobre dans ses renseignements.

—Lis.

Cébronne tendait un journal de la veille où son nom s'étalait dans un long article qui prenait deux colonnes de la première page. La scène du jour précédent, dans la galerie des Marchands, était racontée de façon à frapper le public par son côté romanesque. On parlait avec enthousiasme de la beauté de Gertrude, et l'article se terminait par ces mots:

"Il suffit de voir cette jeune fille pour penser que la justice s'égare; cependant nous sommes en mesure d'affirmer que tout l'accuse. Quant à l'éminent docteur Cébronne, que nous avons eu l'honneur d'aborder, il a des manières un peu rudes, nous les lui pardonnons en faveur de sa belle fiancée."

—Que ferais-tu? dit Cébronne.

—Rien... Les circonstances ne nous permettent pas d'imposer silence aux journaux.

—Quel soulagement d'administrer une correction à ce goujat!

—Il faudrait la renouveler... et puis, à quoi bon?

—Oui, à quoi bon? répéta Cébronne avec un geste d'indifférence. Rien ne me touche, hormis ce qui la concerne.

M. des Jonchères savait bien que le grand cœur de son ami ne pensait ni à lui, ni aux graves ennuis de voir son nom mêlé à une ténébreuse aventure.

—Je ne m'explique pas, je ne m'expliquerai jamais, reprit Bernard, que tu ne parviennes pas à envisager la question sous son jour réel...

—J'ai tort, je ne le nie pas, mais il me faut une influence étrangère pour entamer la logique qui s'impose trop fortement à mon esprit...

Le valet de chambre l'interrompt en annonçant que le malade attendu était arrivé.

Ils passèrent alors dans le cabinet de consultation, et Cébronne se vit en face d'un homme ni jeune, ni vieux, de taille moyenne, trapu, avec une tête carrée et une physionomie qui frappa le docteur par son impassibilité voulue ou réelle.

—Aubrun, dit M. des Jonchères, nous avons besoin de votre expérience et de toute votre habileté dans une affaire très douloureuse pour mon ami, le docteur Cébronne. Vous la connaissez, sans doute, par les journaux?

—Oui... J'ai lu différents articles. Vilaines apparences pour cette jeune femme!

—Précisément! Apparences... et nous sommes persuadés que la justice s'égare, malgré les préventions dont elle s'entoure. Je vais vous exposer

minutieusement les faits; malheureusement, tels que les présente l'enquête, ils sont probants et...

—Et vous gardent prisonnier, dit Aubrun saisissant aussitôt la question; vous ne parvenez pas à vous en dégager pour la défense? Je comprends et désire connaître jusqu'au détail le plus infime.

M. des Jonchères commença son récit d'une façon nette et méthodique. Cébronne, la tête appuyée sur sa main, ne disait pas un mot, mais observait attentivement le visage d'Aubrun et la contension qui rendait immobiles les yeux intelligents fixés sur ceux de l'avocat.

Malgré lui, M. des Jonchères, entraîné peu à peu, plaçait l'accusation beaucoup plus qu'il ne la combattait, et Cébronne souffrait affreusement d'une exposition dont la rigueur lui paraissait tout à coup écrasante.

Quand l'avocat s'arrêta, un sourire éclairait les traits de M. Aubrun.

—Je la tiens! dit-il avec assurance.

—Vous la tenez? Qui?

—La coupable!... et assurément ce n'est pas Mlle Deplémont; elle n'est, en effet, accusée que par des apparences.

—Ah! dit Bernard en se levant brusquement, et vous ne l'avez même pas aperçue!... Tu vois, Henri!

—Développez vos idées, Aubrun.

—Je mets de côté l'éducation et la valeur morale de cette jeune fille; pour moi, c'est insignifiant, car on voit des femmes tomber de plus haut encore. La vie est un tissu d'invéraisemblances, par conséquent, passons! J'en viens aux faits. Comment se fût-elle procuré de l'aconitine en aussi grande quantité? C'est impossible! Il faudrait l'avoir volée; mais où et comment?

—C'est, en effet, le côté faible de l'accusation; il saute aux yeux. Mais il est certain que, dans un tiroir de sa chambre, il y avait un papier déchiré contenant encore quelques morceaux d'aconitine cristallisée. Non seulement cela, mais le morceau de papier jeté sur la cheminée de M. de Chantepy s'adapte exactement à la déchirure du papier trouvé dans la commode de Mlle Deplémont.

—A mon avis, preuve de son innocence! On a beau être novice dans le crime, il n'est pas possible d'accumuler ainsi les charges contre soi, d'autant que l'action était préméditée et bien conçue. Le coupable eût donc été très habile dans l'exécution de son dessein, et invraisemblablement maladroite pour se cacher? C'est une hypothèse inacceptable.

—Vous avez cent et cent fois raison, s'écria Cébronne avec ardeur.

—Eh bien? dit l'avocat.

—Eh bien, quelqu'un, ayant besoin d'une forte somme, a formé le plan scélérat de rejeter son propre crime sur la jeune fille.

—Alors, dit le docteur, ce serait une personne habitant la maison, et M. de Monvoy prétend que c'est impossible, chacun étant chez soi?...

—Quelqu'un a pu, a dû être soudoyé.

—C'est difficile à admettre, étant donnée l'heure du crime; étant donné surtout le moyen employé; il faut que ce soit un individu approchant souvent M. de Chantepy et mêlé, en quelque sorte, à ses habitudes.

—C'est le point à débrouiller; s'il l'était, nous ne serions pas dans l'embarras. Le certain, continua Aubrun, c'est que l'assassin est une femme

parce qu'un homme, tout mauvais soit-il, n'a pas cette malice noire.

—Je connais vos idées sur ce point, dit M. des Jonchères avec un léger sourire.

—Elles sont justes! répliqua sèchement Aubrun. En cette occasion particulière, j'espère bien vous le prouver. La trame est tissée avec une grande perfection, néanmoins je vois un gros fil; tout consistera à en saisir le bout.

—Mais qui soupçonnez-vous?

—Je ne dis pas que mes soupçons portent directement sur quelqu'un, répondit Aubrun évasivement. Dès demain, j'entre en campagne, mais...

Un regard sur ses pauvres habits compléta sa pensée.

Cébronne ouvrit un tiroir et prit quatre billets de mille francs qu'il tendit à Aubrun.

—Si vous menez à bien cette affaire, si vous prouvez promptement l'innocence de Mlle Deplémont, vous aurez pour vous seul vingt-cinq mille francs.

—Vingt-cinq mille francs! s'écria Aubrun à qui cette promesse généreuse fit perdre son impassibilité.

—Oui, répliqua froidement Cébronne, et je veillerai pour que vous soyez toujours à l'abri du besoin.

—Je pars!...

Le docteur le retint d'un geste.

—Combien de temps vous faudra-t-il? Le prévoyez-vous? Vous savez que l'arrestation de cette malheureuse enfant est imminente.

—Ah! monsieur, je ne puis faire l'impossible!... Il me faudra certainement un certain temps, à moins d'un hasard sur lequel il serait déraisonnable de compter. Mon plan se dessine dans ma tête, et l'exécution demandera plusieurs semaines.

—Mais Aubrun, observa M. des Jonchères, ne serait-il pas sage de soumettre vos idées au juge d'instruction? Cette démarche n'aurait-elle pas pour effet d'arrêter l'action de la justice sur le point capital qui nous intéresse?

—Non, tout est trop vague encore dans ma pensée. Les personnes qui, à la rigueur, pouvaient être soupçonnées, ont été interrogées; l'enquête sur leur vie est à peu près complète, vous venez de me l'apprendre, et qu'a-t-on découvert? Rien! si ce n'est une preuve nouvelle contre Mlle Deplémont.

—Et cependant vous avez des soupçons... il serait invraisemblable que la justice ne les ait pas eus?

—D'après votre récit, elle a, jusqu'ici, agi très rationnellement.

Cébronne ouvrait la bouche pour questionner et insister, mais M. des Jonchères lui fit signe de se taire. Il savait Aubrun très jaloux de sa liberté de mouvements.

—Faites comme vous voudrez, Aubrun! je me fie entièrement à votre habileté.

—Dès demain, je serai en chasse, après m'être habillé de la tête aux pieds.

—Quand vous n'aurez plus d'argent, venez me trouver et n'épargnez rien, lui dit Cébronne. Les quatre mille francs vous suffisent-ils pour le moment? En voulez-vous le double?

—C'est amplement suffisant pour le moment.

—Mais il vous faudra des aides?

—Non, non, répondit Aubrun avec la plus grande vivacité; personne ne doit connaître mes me-

nées. J'agirai seul, et seul j'arriverai! peut-être beaucoup plus vite que je ne le crois. Mais puisse dire un mot en particulier à M. des Jonchères.

—Je vous laisse... tu me rejoindras dans la bibliothèque, Henri.

Quand il fut bien sûr de n'être pas entendu, Aubrun dit à l'avocat:

—A vous, je vais confier mon idée, si vous m'affirmez que le docteur ne la connaîtra pas, car je me défie de son état d'esprit qui le porterait probablement à se jeter au travers de mes opérations, lesquelles doivent être conduites prudemment?

—Soyez tranquille... je ne le mettrai pas en tentation de compromettre vos plans... Quels sont-ils ?

—D'abord, par mes habits et mes allures, je me transforme en rentier, je loue un appartement meublé aux alentours de la rue Vavin, et prends à mon service la femme de charge, Sophie Brion.

—Vous la soupçonnez fortement? Les soupçons de la justice sont tombés d'eux-mêmes.

—Elle est à couvert, vous me l'avez prouvé, néanmoins, je veux la surveiller de près. Si elle n'est ni coupable, ni complice, j'en serai pour mes frais et chercherai une autre piste; mais...

—Mais?

—Nous verrons!... Je vous écrirai demain le nom d'emprunt que j'ai choisi, et je vous demanderai de m'envoyer des lettres, de temps en temps, sous différentes écritures, et de différents points de Paris, afin que j'aie l'air d'avoir autant de relations que de bonnes rentes.

—C'est entendu!... Mais si cette femme sait quelque chose et qu'elle ait intérêt à le cacher, que découvrirez-vous?

—Ma conviction est que Sophie Brion est engagée jusqu'à la garde dans l'affaire.

—Elle passe pour la plus honnête des créatures; et pourquoi eût-elle attendu quatorze ans avant de voler son maître?

—Il y a une heure psychologique pour les criminels, répliqua sentencieusement Aubrun. Je vais m'efforcer de gagner sa confiance, au moins en ce qui concerne ses affaires d'intérêt. Enfin et surtout, je compte sur des maladresses.

—Vous vantiez, il y a un instant, l'habileté du plan conçu par le meurtrier?

—Sans doute! mais lorsque le coupable veut profiter de son crime, la série des maladresses commence, c'est fatal!

—Cette femme de charge, honnête et dévouée, l'assassin!...

—Je ne dis pas qu'elle ait exécuté elle-même; mais elle doit être complice. Dans quelle mesure? Je le saurai. En attendant, je suis mon idée. Ecrivez, monsieur, les lettres que je demande; il ne serait pas mal de m'envoyer des invitations que je laisserai traîner.

—Ce sera fait... Pour me tenir au courant, vous viendrez chez moi?

—Oui... mais pas avant un bon nombre de jours; je ne compte pas sur le hasard, mais sur une marche prudente. Et surtout pas d'indiscrétion!

—Voyons, Aubrun, vous renversez les rôles... Je ne dirai rien à mon ami, jusqu'à ce que vous parliez vous-même.

M. des Jonchères retrouva le docteur inquiet et défiant.

—Quelle confiance doit-on avoir dans cet homme, Henri?

—Une confiance complète!... Tu ne découvrirais pas dans Paris un agent plus prudent et plus habile.

—Il n'a pas une mauvaise expression... Qu'avez-vous dit lorsque vous avez été seuls?

—Nous nous sommes concertés pour communiquer ensemble... Tu as vu qu'il n'était pas entré une seconde dans l'accusation.

—Il n'agira jamais assez vite! répondit Cébronne douloureusement.

—Il le dit lui-même: il ne peut pas l'impossible; mais ta générosité décupe son activité.

VIII

Le cœur très humain de M. de Monvoy, les liens d'intime amitié qui avaient existé entre lui et le père de Cébronne, son estime, sa vieille affection et sa pitié pour celui-ci le portaient à mettre des formes inusitées dans les actions que lui imposait sa conscience.

Le vendredi suivant, il appela M. des Jonchères pour lui dire:

—C'est demain matin!... Voyez si vous devez prévenir le docteur Cébronne. J'agis ce soir de manière anormale, mais Bernard m'inspire tant d'estime et tant de pitié!

—Bientôt, il n'aura plus besoin de pitié quand l'innocence de cette pauvre jeune fille sera reconnue. Et elle sera reconnue dans peu de temps, je vous l'affirme!

—Dieu vous entende, Jonchères! Mais vous avez vu à quel résultat nous avons abouti dans les deux interrogatoires de Mlle Deplémont? Mon opinion et celle du procureur de la République, qui l'a longuement questionnée, sont arrêtées jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'à ce que des faits, dont vous paraissez si certains, se soient produits.

—Et c'est demain que vous agissez?

—Oui... Nous avons attendu la fin d'une contre-enquête qui n'a rien révélé pour modifier notre conviction, malheureusement! Mlle Deplémont est convoquée dans mon cabinet pour demain neuf heures. On l'emmènera en fiacre du Palais de Justice. Par égard pour Cébronne, je veux y mettre tous les ménagements compatibles avec la situation.

—Il ne saurait trop vous en remercier, répondit M. des Jonchères, et, mieux que jamais, je comprends que la position prise par Bernard protège Mlle Deplémont. Sans lui, vous ne songeriez pas à tant de formes adoucissantes...

—C'est probable!... Car, de plus en plus, je la crois coupable. Vous trouverez au greffe une pièce intéressante pour la défense. J'ai de nouveau interrogé les concierges de la rue Vavin; bien qu'ils défendent Mlle Deplémont, ils se sont rappelés des propos tenus par elle le jour même de la mort de M. de Chantepy; ces propos la chargent. A présent, voyez si vous devez prévenir Cébronne. Vous le lui direz alors comment, le procureur et moi, nous nous y sommes pris pour amortir le coup à la femme qu'il aime, et à lui... surtout à lui!

M. des Jonchères s'attendait bien au fait brutal absolument inévitable, il n'en était pas moins excessivement affecté.

—Non, non, dit-il tout haut, je ne prévien-
drai pas Cébronne avant le fait accompli.

Mais, en quittant le magistrat, il se demanda
s'il ne devait pas aller chez Mlle Deplémont. Peut-
être aurait-elle des dispositions à prendre vis-à-vis
de sa mère qui était malade.

La veille, dans une longue conversation avec
Gertrude, il avait admiré son courage, sa force de
caractère qu'il qualifiait d'étonnante.

—Je sais, lui avait-elle dit, que je n'éviterai pas
l'arrestation... je l'envisage avec calme, tant je suis
sûre que mon innocence sera reconnue. Mais je
voudrais savoir si on me laissera encore un repit.

Le souvenir de ce mot mit fin aux hésitations de
M. des Jonchères.

Dix heures sonnaient quand il arriva rue des
Guillemites. Les habitants du quartier profitaient
de la soirée chaude et tranquille pour deviser en-
core sur le pas des portes, deux sergents de ville
surveillaient l'ancien couvent des Blancs-Manteaux
en se promenant sur le trottoir. Les rayons de la
lune versaient leur poésie sur l'église, le coin du
jardin, les vieilles maisons comme si, depuis six
cents ans, rien n'avait bougé, rien ne s'était trans-
formé.

Mme Deplémont dormait; Gertrude, accoudée à
la fenêtre ouverte, regardait mélancoliquement ce
coin de Paris en se remémorant les violentes se-
courses qui, en quinze jours, s'étaient accumulées
pour ravager, de façon si étrange, sa vie déjà si
malheureuse. La pensée brillante d'un amour, comme
il est rare d'en inspirer, traversait ses réflexions
navrées.

—Il restera, et le reste passera, se disait-elle.

Sans cette certitude, elle sentait bien qu'elle eût
défailli...

Le coup discret de M. des Jonchères la fit sur-
sauter. Elle eut immédiatement l'idée qu'on venait
l'arrêter et recula au fond de la chambre, en re-
gardant avec effroi la porte, comme si elle allait
s'ouvrir seule pour laisser entrer des policiers.

Il ne restait rien de ses résolutions sur le calme
que, en théorie, elle voulait conserver, et il fallut
un second coup léger pour lui faire comprendre
que des agents de la sûreté ne seraient pas aussi
discrets.

Dans ses vêtements de grand deuil, son teint
mat ressortait plus blanc, plus pur, et, quand elle
se décida à ouvrir la porte, M. des Jonchères fut
impressionné par sa beauté, beauté qui ne retar-
derait ni la honte, ni la prison.

—Ah! dit-elle en le reconnaissant, vous venez
m'annoncer une mauvaise nouvelle?

—Le juge d'instruction vous a convoquée pour
demain, mademoiselle, je serai auprès de vous.

—Parlons bas... ma mère sommeille.

Elle le fit entrer et ferma doucement la porte.

—Vous n'êtes pas venu à cette heure tardive
seulement pour me dire cela... il y a autre chose.
Je ne reviendrai pas ici, n'est-ce pas?

—Je le crains.

Elle porta instinctivement les mains à son front
dans un geste de souffrance désespérée.

—Mademoiselle, commença l'avocat fort ému,
je ne doute pas que...

—Chut! N'ajoutez rien!... je serai forte, croyez-
le, dit-elle d'un ton qui démentait ses paroles.

—J'hésitais à vous prévenir... mais je redoutais
la surprise pour vous et madame votre mère.

—Vous avez bien fait... je préfère de beaucoup
être préparée.

—Dois-je parler au docteur Cébronne? Désirez-
vous le voir demain matin?

Ce nom acheva d'ébranler Gertrude; elle alla
s'appuyer à la fenêtre et l'avocat l'entendit san-
gloter. Mais cette défaillance fut courte.

—Non, je ne veux pas! dit-elle en revenant au-
près de M. des Jonchères. Quand je serai partie,
il viendra auprès de ma mère pour lui apprendre
cette chose inique, affreuse! Je la confie à ses soins
pendant mon absence qui ne peut être longue; la
vérité se fera jour bientôt, je le crois fermement.

—Soyez-en persuadée, répondit M. des Jonchè-
res avec conviction; et moi, votre avocat, je
prends des dispositions pour que cette vérité éclate
promptement et de manière irréfutable.

Il y eut un assez long silence pendant lequel M.
des Jonchères ne savait s'il devait rester ou se re-
tirer.

—C'est donc entendu! reprit Gertrude. Vous
verrez M. Cébronne après mon départ. Ma mère
connaît la convocation du juge d'instruction; je
laisserai une lettre qui la préparera à la nouvelle
que vous et le docteur achèverez de lui apprendre.
Soyez sans crainte! tout se passera sans scène, sans
éclat. Puis-je emporter avec moi des objets de
première nécessité?

—Je le crois.

—Je vais tout arranger.

—Combien je suis affligé que vous ayez une
nuit à passer en face d'un tel cauchemar!

Dans l'excitation d'une position qui avait un
côté exaspérant, les qualités énergiques de Ger-
trude revêtaient un caractère âpre, un peu hau-
tain, et ce fut avec une certaine rudesse qu'elle
répondit véhémentement:

—Quoi donc, monsieur! ne suis-je pas innocente?
Et cette conviction ne me fera-t-elle pas supporter
vaillamment l'épreuve qui m'attend?

—Je vous crois très vaillante, courageuse entre
les courageuses! dit-il en la regardant avec une
respectueuse admiration.

Dans cet instant, loin de la juger coupable, il
entraît complètement dans les idées et les senti-
ments du docteur Cébronne.

Il passa une nuit blanche et vers midi, le len-
demain, entra chez Bernard avec l'air malheureux
d'un homme qui vient d'éprouver une grande
émotion.

Il avait assisté au court interrogatoire de Ger-
trude, il l'avait entendue protester encore de son
innocence et vue partir pour la prison avec une
dignité qui dédaignait de se plaindre.

—Eh bien, demanda Cébronne, que viens-tu
m'apprendre, Henri?

—Mon pauvre ami.

Cébronne comprit aussitôt et bien que, la veille
encore, il eût parlé avec Gertrude de la terrible
éventualité, il chancela comme un homme terras-
sé.

—Ah! Bernard... elle est plus forte, plus vail-
lante que toi...

—Elle ne le serait pas, si c'était moi l'accusé
innocent... Je l'aime, vois-tu... je l'aime tant!

—Pense au moment où ce mauvais rêve sera
terminé...

—Mais quand, quand sera-t-il terminé? En at-
tendant, nous sommes dans une réalité atroce.
Parle! Comment tout s'est-il passé?

—Avec une dignité, un courage admirables de la part de Mlle Déplémont. Hier, je l'avais prévenue...

—Hier! quand je l'ai vue, elle ne savait rien?

—Non... C'est dans la soirée, à dix heures que, instruit par M. de Monvoy, je suis allée chez elle. Elle est arrivée, ce matin, avec un sac de voyage à la main, et après quelques réponses hautaines, elle est partie avec une tranquillité apparente. Elle te confie sa mère qu'elle a préparée à l'événement, te laissant le soin d'accomplir le reste.

Cébronne, debout, les bras croisés, pâle comme un mort, luttait contre la douleur et la colère. Un quart d'heure, qui parut interminable à M. des Jonchères, passa sans que Bernard prononçât un mot.

—Quand la verrai-je? dit-il enfin. S'il faut aller jusqu'au chef de l'Etat pour obtenir des permissions spéciales, j'irai!

—C'est inutile! Je me suis déjà occupé des autorisations nécessaires; tu la verras demain. M. de Monvoy et le procureur de la République sont remplis de bienveillance pour ta situation, Bernard. Les plus larges autorisations te seront et te sont déjà données. Elle n'est pas au secret.

—Elle n'est pas au secret! Ils ont daigné ne pas à mettre au secret! s'écria Cébronne, cédant à une fureur qui le faisait trembler de la tête aux pieds. La bienveillance! tu parles de leur bienveillance! et ils ont arrêté cette enfant! en dépit de mes affirmations qui ne tromperaient aucun être sensé. Quand je pense avec quelle facilité moi, homme cultivé et pacifique, je tuerais ces magistrats, j'exécute désormais tous les criminels!

Ce n'était pas la première fois que M. des Jonchères assistait à une sortie en opposition avec le véritable caractère de Cébronne. Il laissa passer la tempête, évitant une discussion vingt fois reprise, vingt fois abandonnée. Pour lui, après une longanimité évidente, la justice remplissait son devoir sans manquer ni à l'humanité, ni à la prudence.

—Bernard! assez de récriminations! Assez de découragement! nous avons mieux à faire que de gémir et de nous dépenser en vaines paroles. Partons! allons chez Mme Déplémont. Elle est malade, tu le sais bien; sa fille te la confie, et tu prendras, à son égard, telles dispositions que tu jugeras convenables. Moi, dans la fin de l'après-midi, je verrai Mlle Déplémont.

—As-tu pensé aux adoucissements possibles? dit Cébronne avec effort. jette tout l'argent qu'on demandera...

—C'est fait!... j'ai parlé au directeur de la maison. Mlle Déplémont a refusé que je l'accompagne, mais je la suivais en voiture.

—Elle est seule dans une chambre. j'espère bien? Ce serait trop horrible si...

—Elle est seule...

Le docteur Cébronne n'ajouta rien et fit signe à M. des Jonchères de le suivre.

La lettre de Gertrude avait éclairé Mme Déplémont. Après un violent accès de fièvre, elle était tombée dans une prostration qui facilita la tâche de Cébronne. Sans qu'elle en eût conscience, il la fit transporter dans une maison de santé dont il était un des médecins en titre.

Quand il vint la voir le jour suivant, elle n'était pas encore sortie de sa stupeur.

—Malheureuse femme! mieux vaut cela, dit-il à la garde-malade.

—Mieux vaudrait pour vous aussi, monsieur! lui dit-elle en le regardant avec consternation. Votre figure fait pitié!

Cette hardiesse lui eût déplu s'il n'avait été dans une de ces dispositions morales où la moindre marqué d'intérêt vibre jusqu'au fond du coeur.

Il répondit par un geste d'indifférence pour lui-même, donna des ordres minutieux afin que la malade fût entourée des soins les plus complets, et continua ses visites qu'il était résolu à ne pas interrompre malgré le lourd fardeau qui pesait sur lui.

Il se sentit entouré d'une sympathie intelligente; deux fois seulement il fut indiscretement questionné, et dans ces questions, il crut percevoir plus de curiosité que de bienveillance.

—Mlle Déplémont est victime d'une machination et d'une erreur, répondit-il avec autorité, je le sais! et dans quelque temps personne n'en doutera.

Son ton était tel que les indiscrets ne s'aventurèrent pas à insister. Mais le docteur Cébronne avait été si vivement blessé que, le soir même, il envoya sa carte pour prévenir qu'il ne continuerait plus ses soins.

Il savait bien que son attitude suscitait des débats passionnés. Il savait également que sa fermeté inspirait des doutes à ceux qui eussent cru, sans plus réfléchir, à la culpabilité de Gertrude. Jamais il n'avait autant apprécié l'autorité que lui donnaient son caractère et sa haute situation.

Ce même matin, pendant qu'il se raidissait contre sa douleur, une dame, dont il soignait la fille, le reconduisit à la porte pour lui dire d'un accent convaincu :

—Je ne croirai jamais que cette infortunée jeune fille est coupable. Quand un homme comme vous, docteur, l'aime quand même, malgré tout, c'est que sa cause est bonne. Vous la connaissez et la dites innocente, alors, pour moi, c'est vrai!

Ces paroles délicates furent un baume pour le coeur ulcéré de Cébronne, et il devait en garder une reconnaissance immense.

A la fin de l'après-midi, il fut reçu, avec un empressement, nuancé de respect, par le directeur de la prison.

—Vous aurez toutes les permissions exceptionnelles, docteur! On va vous conduire *comme médecin* chez Mlle Déplémont et vous la verrez souvent. Tous les adoucissements compatibles avec les circonstances, je les accorderai.

—Merci, monsieur! je me souviendrai de cet accueil et de votre bonne volonté pour nous aider à supporter l'intolérable.

Lorsqu'il fut auprès de Gertrude, il ne put que lui prendre les deux mains en répétant d'une voix entrecoupée.

—Ma bien-aimée, ma Gertrude...

Et ses larmes, qu'il ne cherchait pas à retenir, furent plus efficaces que des paroles consolantes pour calmer la propre émotion de Mlle Déplémont.

C'est elle qui, s'efforçant de l'apaiser, montrait un sang-froid relatif, puisé dans son innocence et dans un sentiment de violente révolte.

—Gertrude, ma pauvre, pauvre enfant! si courageuse, si digne dans ce malheur extraordinaire! disait-il en contemplant la femme qu'il rêvait,

quinze jours auparavant, d'envelopper de tendresse, de joies, des raffinements d'un goût élevé en harmonie avec la beauté et l'éducation délicate de Gertrude.

—C'est une épouvantable épreuve, dit-elle, mais je sortirai d'ici bientôt, demain peut-être!

—Oui, oui, affirma-t-il avec ardeur, oui, bientôt ce sera fini. Nous avons mis un fin limier à la recherche du coupable.

—Ma mère? dit Gertrude avec angoisse. Vous m'avez écrit, et M. des Jonchères m'a répété, qu'elle serait admirablement soignée?

—Elle est dans une excellente maison de santé où je la verrai sans cesse. Ne vous inquiétez pas! sa vie n'est pas en danger, et il est heureux pour elle d'échapper à la douleur du moment présent.

Peu à peu, apaisés l'un et l'autre, ils envisagèrent différents points de l'avenir.

M. des Jonchères avait évité de s'étendre sur les moyens employés par lui pour son enquête personnelle; d'abord dans la crainte de donner trop d'espoir à Gertrude, et surtout parce que, en dépit de la sympathie qu'elle lui inspirait, il retomrait fréquemment dans ses doutes.

Il s'était efforcé, la veille, de causer avec elle, de l'intéresser à la défense, mais il n'avait obtenu que cette réponse:

—Je suis innocente... j'ai dit la vérité et la dirai toujours! il importe peu qu'elle me charge. Je n'ai rien à ajouter et n'ajouterai rien! Faites comme vous voudrez.

Cébronne insista au contraire sur Aubrun, sur sa quasi-certitude de parvenir très vite à une solution.

—Il n'a pas développé son idée, mais, si j'ai bien compris, selon lui quelqu'un, en dehors des gens de la maison, a dû s'introduire chez M. de Chantepy et...

—M. des Jonchères m'a vaguement parlé de ces suppositions, interrompit-elle. Il est certain que quelqu'un est entré avant ou après moi. Comment? On le saura; j'ai confiance que ce sera bientôt, et cette confiance me soutient. Vous voyez que je ne suis pas abattue; et puis...

—Et puis?

—Et puis, continua-t-elle avec la plus vive émotion, et puis votre amour généreux serait une compensation à l'horreur de cette épreuve si vous-même n'étiez entraîné dans mon malheur.

—Comment parlez-vous de malheur pour moi! alors que j'ai en vous une fois absolue, Gertrude, que je vous aime de toute mon âme, et qu'il y a une joie dilatante dans la pensée d'adoucir vos angoisses, de vous être utile et, jusqu'à un certain point, de vous protéger.

Si elle l'aimait passionnément depuis longtemps, il se mêlait désormais à ses sentiments une reconnaissance qui exaltait sa nature généreuse et la soulevait au-dessus des choses extérieures.

Avec cet amour auprès d'elle, avec les aperçus lumineux qui perçaient les ténèbres de l'heure présente, la prison elle-même perdait son apparence habituelle.

Il n'était plus question pour Gertrude, lorsque son innocence serait proclamée, de fuir le bonheur. De ses résistances passées, il ne restait naturellement rien, et Cébronne, qui saisissait les impressions complexes de la jeune fille, insista longuement sur l'avenir heureux qui les attendait.

—Ces angoisses, ce cauchemar tomberont dans le passé, l'oubli, et nous entrerons, ma chérie, dans une existence que je veux pour vous toute baignée de lumière.

—Ah! répondit-elle, la lumière c'est vous! c'est votre tendresse... le reste n'est rien! Dans la vie la plus restreinte, elle suffirait à mon bonheur.

—Mais, moi, je veux que vous perdiez jusqu'au souvenir de la vie étroite et douloureuse dont vous avez tant souffert.

Il continua à lui parler de l'avenir avec une assurance qui fit un bien extrême à Gertrude, et cette première entrevue, dans des circonstances si terribles, leur laissa une impression de réconfort et d'espoir.

—L'heure est passée, dit-il, on va me prier de partir. Que désirez-vous? Des livres, n'est-ce pas? je vous en enverrai.

—Oui... des livres et du travail pour tromper les longues heures. Pourtant je ne suis pas abandonnée, une soeur est venue me voir et m'a procuré différents objets, entre autres une *Imitation de Jésus-Christ*. Depuis mon entrée, j'ai senti votre influence dans la façon dont j'étais traitée.

Il la quitta, non rasséréiné, mais avec la conviction que les idées religieuses de Gertrude, son énergie, sa confiance en lui, la vue précise d'un heureux avenir enlevaient à la situation ce que, sans cela, elle eût eu d'intolérable.

Il se reportait au jour si lointain et si proche où M. des Jonchères combattait son projet d'épouser Mlle Deplémont.

Lorsque l'accusation qui pesait sur elle serait détruite, qui donc penserait encore aux fautes du père.

Il y avait pour Cébronne une grande ironie dans ce contre-coup des événements qui ferait que Mlle Deplémont, victime belle et charmante d'une odieuse erreur, mériterait, aux yeux du monde, le sort très doux qu'il mettrait à ses pieds.

L'opinion du monde... pour lui-même, elle lui était bien indifférente! il suivait son droit chemin sans se soucier des autres, mais la pointe était acérée en pensant à la femme qu'il aimait...

IX

En quittant le docteur et M. des Jonchères, le premier geste d'Aubrun, sans le jour férié, eût été de se faire habiller convenablement. Avec raison, il décidait de ne rien tenter avant d'être vêtu de façon à inspirer la confiance.

En errant autour de la rue Vavin, il ne vit aucun appartement meublé à louer, sauf dans la rue d'Assas.

Il ne pouvait pas le visiter avant le lendemain et retourna dans la rue Vavin afin d'apercevoir le pharmacien, M. Darraut, dont le nom, au sujet de l'enquête, avait été dans les journaux. Il n'aperçut qu'un commis et s'abstint d'entrer.

"Plus tard, je serais reconnu, se dit-il; d'ailleurs je ne veux pas questionner sans y être amené. Demain, j'entrerai quand il y aura des acheteurs, et ce serait bien étonnant si on ne parlait pas du crime qui émeut tant le quartier et dont s'occupe la France entière..."

Malgré son grand désir de ne pas perdre un instant, il fut bien obligé d'attendre au jour suivant pour poser les premiers jalons de son plan.

Quand il revint rue d'Assas, entièrement transformé, il ressemblait à un propriétaire breton et avait l'aplomb d'un homme auquel l'argent ne manquerait pas.

Son premier soin fut de se diriger vers la maison où il avait aperçu un appartement meublé à louer.

Cet appartement était celui d'un jeune écrivain qui, voyageant pendant l'été, désirait le louer pour plusieurs mois. L'installation était élégante, commode et d'un prix assez élevé. Toutefois, Aubrun, sans hésiter, sacrifia une partie de la somme remise par le docteur Cébroune. Il lui importait énormément, pour réussir dans ses combinaisons, de passer pour un homme riche, habitué à un large confortable.

Après un examen minutieux, il déclara que l'appartement lui plaisait.

—Il est charmant, vraiment! c'est le mieux compris, à beaucoup près, de tous ceux que j'ai visités.

—Je ne le louerai pas à moins de quatre mois, monsieur, lui dit la concierge. Le locataire trouve inutile de louer pour un mois ou deux.

—Je comprends cela! et je le prends pour quatre mois. Je prolongerai peut-être si votre locataire continue à voyager. Je veux passer l'été dans un quartier tranquille et à proximité du Luxembourg. Quand entrerais-je? Le plus tôt possible, car je suis fatigué de l'hôtel.

—Demain matin, si monsieur veut.

—Ah! très bien... Mais pour le linge de maison, en fournit-on?

—Certainement, monsieur! Il y a un placard plein de linge, laissé à la disposition du locataire. Je vais montrer à monsieur.

Elle le conduisit dans une petite pièce attenante à la cuisine et qui servait de lingerie.

—C'est parfait, en vérité! dit Aubrun. Mais maintenant il me faut quelqu'un pour me servir?

—Monsieur désire prendre une domestique?

—Non, je ne resterai pas assez longtemps à Paris pour m'installer aussi complètement, et puis je dînerai dehors tous les jours. Je veux une femme qui viendra plusieurs heures; elle préparera le petit et le grand déjeuner. Il faut donc qu'elle sache faire la cuisine, et je suis assez difficile. Avez-vous quelqu'un en vue?

—Je réfléchirai, monsieur. Si Mme Brion voulait!... ce serait tout à fait l'affaire de monsieur.

—Qui est-ce Mme Brion?

—Monsieur n'a pas vu son nom dans les journaux? Elle était la femme de confiance de M. de Chantepy.

—Ah! oui... j'ai lu l'histoire d'un oeil et ne me rappelais pas le nom dont vous parlez. Elle fait des ménages?

—Oh! non, monsieur! elle ne va pas partout; ce n'est pas une véritable femme de ménages. Mais si elle se remet à travailler, il me semble que le service de monsieur lui conviendrait très bien.

—Vous êtes sûre d'elle?

—Sûre d'elle? Sûre de Sophie Brion? Autant que de moi-même, monsieur!

—Où demeure-t-elle?

—Mais, rue Vavin, 6, monsieur! Dans la maison où le crime a été commis. Seulement elle n'y restera pas, je crois bien! Elle m'a dit à moi-même que, depuis la mort de son maître, elle prenait cette maison en grippe.

—J'irai chez elle tout à l'heure.

Mais Sophie Brion était sortie, et, aux questions d'Aubrun, la concierge de la rue Vavin répondit:

—Je ne sais pas si elle désire se replacer, elle est presque malade de chagrin. On l'a déjà demandée dans différentes maisons, et elle a refusé. Il est vrai que l'ouvrage ne lui convenait pas. Le service d'un monsieur seul serait bien son affaire.

—Comme elle voudra! mais il faut que je sois fixé; c'est la concierge de la maison que je vais habiter qui m'a donné le nom de Mme Brion, en me disant que c'était une femme très sûre.

—Je crois qu'elle est sûre! et bonne ménagère! Monsieur verra, si elle veut bien entrer à son service!

—Qu'elle vienne me parler demain matin... Voici mon nom et mon adresse: M. de Lucel, 180 rue d'Assas.

—Je ferai la commission, monsieur!

—Tout mon plan s'effondrera si elle n'accepte pas, se disait-il en s'en allant. Mais elle acceptera... ne pas se remettre au travail serait bien malhabile de sa part!"

Dans la fin de l'après-midi, il arriva rue d'Assas avec deux malles contenant des livres et des effets.

—Je serai ici-demain matin de bonne heure, dit-il à sa concierge à qui il donna un fort denier à Dieu. J'ai rendez-vous avec cette Mme Brion; si je ne m'arrange pas avec elle, vous me cherchez une autre personne.

Assez satisfait de sa journée, il la termina en allant flâner autour de la pharmacie.

Il vit M. Darrault qui causait avec un ami, et en profita pour entrer dans le magasin. Très décidé à questionner, et voulant en avoir le temps, il demanda différentes choses. Le pharmacien appela un commis et continua la conversation interrompue par Aubrun.

—C'est une triste affaire, dit l'ami de M. Darrault. Une jeune fille comme elle devenir criminelle!

—Ce n'est pas prouvé...

—Bah! mon cher, c'est clair! Elle était pauvre, fatiguée d'un travail auquel son éducation première ne l'avait pas habituée, et elle a perdu la tête en même temps que le courage.

—Elle n'a pas l'air d'une femme à perdre la tête, je vous assure! Ceux qui l'approchaient la défendent énergiquement.

—C'est possible, mais les faits sont les faits.

—Vous parlez du vieillard assassiné dans cette rue, dit Aubrun. J'arrive de loin, et ne suis pas bien au courant, car les rapports de journaux se contredisent. Qu'y a-t-il de vrai pour la jeune fille?

—On n'en sait rien encore, répondit le pharmacien, mais on affirme que l'arrestation de Mlle Deplémont est imminente.

—Evidemment! s'écria son ami. Je m'étonne qu'elle ne soit pas encore arrêtée. Il est tellement clair que c'est elle!

—Quand on la connaît, on ne trouve pas que ce soit clair, répliqua M. Darrault d'un ton chagrin.

—Vous la connaissez donc? demanda Aubrun.

—Sans doute! elle demeurait presque en face de moi. Je l'ai vue souvent; j'étais son pharmacien et celui de la victime. Il est difficile de la croire

coupable, c'est l'avis de tout le monde dans la maison. Mme Brion en est malade de chagrin.

—Qu'est-ce que c'est que Mme Brion? Une parente de l'accusée?

—Oh! non... c'est l'ancienne femme de charge de M. de Chantepy. Elle aidait quelquefois Mmes Deplémont dans leur ménage et leur était très attachée. C'est une si brave femme! elle se consolera difficilement.

—Triste, triste affaire! répéta l'ami de M. Darrault en secouant la tête.

—Oui, reprit Aubrun d'un ton indifférent, les crimes se multiplient dans ce Paris. Mais les témoins à décharge sauveront sans doute cette jeune fille à laquelle vous vous intéressez.

—Oui... je m'y intéresse vivement! répondit M. Darrault dont l'honnête figure était des plus sympathiques. En vérité j'y pense sans cesse; si elle est innocente, comme je le crois, c'est tellement affreux!

—N'est-elle pas aimée d'un grand médecin de Paris?

—Oui... le docteur Cébronne. Il se dit son fiancé, la proclame innocente, tient tête aux magistrats, dit-on, en un mot se conduit admirablement. Il n'y a pas de mots pour exprimer l'estime qu'il m'inspire.

—C'est vrai! appuya le visiteur. Un amour aussi désintéressé et dévoué est un bel exemple.

—Mais, reprit Aubrun, cette Mme Dion, Bion, non! Brion, que vous connaissez et employez, saura la défendre.

—Je n'emploie pas Sophie Brion, répondit le pharmacien, elle ne servait que M. de Chantepy. Une ou deux fois, comme j'étais dans un grand embarras, elle est venue mettre de l'ordre dans le magasin, mais c'était par pure complaisance, car je la connais beaucoup et depuis longtemps.

—Et elle défend Mlle Duplémont?

—Elle la défend... oui! c'est-à-dire elle soutient qu'elle n'est pas coupable, continua M. Darrault tout possédé de son sujet, malheureusement elle n'est pas un témoin à décharge, au contraire! Sa déposition, à son grand chagrin, était écrasante... Elle m'a dit à moi-même en pleurant: "Mais il fallait bien ne rien cacher... c'est une question de conscience..."

—Elle a raison... pauvre femme! Je comprends sa douleur, répondit Aubrun d'un ton dont l'ironie échappa à ses interlocuteurs.

—Voulez-vous que je vous envoie ces petits paquets, monsieur.

—Inutile! je rentre chez moi.

Il alla dîner et coucher dans un hôtel de la rue de Rennes, et passa la nuit, comme l'avait fait dernièrement M. des Jonchères, à creuser le mystère, à récapituler les événements, mais, au rebours de l'avocat, à suivre imaginairement une piste qui le conduisait, dans sa pensée, droit au but. Il employa ces heures sans sommeil à parachever son plan, à en prévoir les différentes étapes et à se bien pénétrer du rôle qu'il devait jouer.

"Si la piste est bonne, comme je le crois, j'espère marcher rondement. Mais il y a l'imprévu. Quant à la justice... bouh!..."

Il ignorait qu'une enquête avait précédé la sienne, seulement pour arriver à une conclusion diamétralement opposée.

M. Darrault, interrogé, n'avait point omis un détail qui allait devenir un point d'appui solide pour les soupçons d'un esprit prévenu comme celui d'Aubrun. Aux questions pressantes et minutieuses du juge d'instruction sur la possibilité d'un vol d'aconitine, le pharmacien avait répondu:

"Si un vol d'aconitine a été commis, ce n'est pas chez moi, c'est de toute impossibilité! Jamais la clef de l'armoire aux poisons ne reste à la serrure. Moi seul et un de mes aides pharmaciens surveillons l'armoire. Depuis que j'ai perdu cet aide, mort dernièrement, mes nouveaux aides étant très jeunes, je ne confie la clef à personne. Quant à Sophie Brion, que je connais depuis toujours, elle ne peut, en aucun cas, être suspectée..."

Ces réponses, concluantes et péremptoires, confirmaient tous les rapports favorables à la femme de charge.

Aubrun entra dans son appartement avec une vive satisfaction. Pendant la nuit, il s'était monté la tête sur les résultats certains de son plan et il se voyait déjà arrêtant les coupables et gagnant avec aisance vingt-cinq mille francs.

Il défît ses malles, qui contenaient des emplettes faites la veille au Bon Marché, mit sous clef quelques papiers et n'entendit pas sonner sans émotion.

Il laissa sonner une seconde fois, ouvrit la porte sans empressement et introduisit une femme d'aspect éminemment respectable et correct.

—Je suis Mme Brion que vous désirez voir, monsieur.

—Ah! parfaitement.

Il la fit entrer dans un petit salon, se plaça à contre-jour et lui demanda s'il devait compter sur elle.

—On m'a dit que vous étiez souffrante, et que vous n'accepteriez peut-être pas de reprendre du travail?

—J'ai passé par de si grandes émotions, monsieur, que j'ai été malade en effet!... Mais, d'une part, je suis mieux; ensuite j'ai besoin de gagner, et il faut bien que je prenne sur moi.

Elle parlait avec la correction, presque l'élégance de certaines gens du peuple dont le choix d'expressions, à Paris, est parfois étonnant.

—Réponse courageuse! dit Aubrun avec onction. Mon ménage; d'ailleurs, ne sera pas compliqué.

—Monsieur passera l'été ici?

—Probablement... sauf un mois où je ferai une fugue au bord de la mer. J'ai à travailler beaucoup; des recherches à entreprendre dans les bibliothèques, et ce quartier tranquille me paraît favorable au travail. Alors c'est entendu? Je compte sur vous?

Il convint du prix, donna les explications nécessaires, et lui demanda si elle se chargeait de mettre l'appartement en ordre le matin même.

—Oui, monsieur, très bien.

—Plus vite vous travaillerez, plus vite vous écarterez les idées noires, lui dit Aubrun avec bonté.

—Monsieur a raison... Et puis le courage ne me manque pas; il m'en a fallu beaucoup dans ma vie.

—Combien de temps êtes-vous restée chez M. de Chantepy?

—Quatorze ans, monsieur!

—C'est la meilleure des références, répondit Aubrun sans accorder d'attention à l'émotion évidente de la femme de charge quand il avait prononcé le nom de son ancien maître. Si vous vous organisiez pour que je déjeune chez moi demain, j'en serais très satisfait. Voici cent francs, je vous laisse carte blanche pour les achats nécessaires.

—Tout sera prêt, monsieur, j'espère bien.

Aubrun passa plusieurs jours sans chercher à causer avec Sophie Brion. Il manifestait simplement sa grande satisfaction sur la façon dont il était servi, mais ne posait aucune question, bien que la femme de charge eût essayé de parler avec son nouveau maître.

Le samedi, il lisait son journal tout en observant l'expression inquiète et préoccupée de Sophie.

—Ah! dit-il tout à coup, voici une nouvelle qui vous intéressera.

—Laquelle, monsieur?

—L'arrestation de l'assassin du pauvre M. de Chantepy. Mlle Deplémont, d'après ce journal qui annonce l'événement pour ce matin, doit être sous les verrous.

—J'ai entendu crier la nouvelle par un camelot, monsieur! J'en suis désolée, malade. Pour moi, elle n'est pas coupable!

—Pas coupable! Comment pouvez-vous en douter? Elle est prise, pour ainsi dire, la main sur le poison, et il y a des gens assez naïfs pour nier sa culpabilité!

—Mais monsieur sait bien qu'on ne l'a pas arrêtée tout de suite?

—La justice a bien fait en s'entourant de précautions, en ne mettant aucune précipitation, mais son opinion doit être faite depuis la première heure.

Il reprit son journal, non sans remarquer la pâleur de Sophie Brion dont la main tremblait en posant une cafetière auprès de lui.

Toutefois ces signes pour un homme qui n'eût rien suspecté, prouvaient la sincérité des paroles de la femme de charge, quand elle s'écria d'un ton très ému:

—La pauvre jeune fille! moi qui l'ai tant connue! Elle est attachante, monsieur, je vous assure! et si courageuse dans une si triste position! travaillant toute la journée pour adoucir le sort de son père!

—Précisément! elle était excédée de ce travail forcé, et puis elle a su dissimuler un mauvais fonds. C'est un fait ni rare, ni bien extraordinaire, je vous assure!

—En vérité, monsieur! Pour moi, je conserve mon idée, et ne me consolerais jamais d'un tel chagrin.

—Vous avez bon coeur, mais il faut que justice se fasse. Irez-vous la voir dans la prison?

—La voir! s'écria-t-elle en reculant. Voir Mlle Deplémont en prison.

Elle se laissa tomber sur un siège, le visage décomposé par une émotion qui ressemblait à de la frayeur.

—Mais, ma pauvre Sophie, rien ne vous y oblige, dit Aubrun avec commisération. Et vous ferez bien d'éviter de nouvelles secousses, car vous ne me paraissez pas encore bien sûre de vos nerfs... Je comprends que, en dehors des sentiments que vous avez eux autresfois pour Mlle Deplémont, il vous répugne d'approcher une criminelle... car elle est coupable, croyez-le bien!

Si Sophie Brion avait trempé, indirectement ou non dans le crime, il la confirmait, en assurant que Gertrude était coupable, dans la conviction qu'elle-même était désormais à l'abri d'une poursuite.

Elle se domina assez vite et se leva en s'excusant.

—Que monsieur veuille bien m'excuser... C'est bien vrai que je ne suis pas encore forte.

—Comment en serait-il autrement? Il faut vous distraire de ces tristesses et prendre bravement votre parti de l'inévitable.

Un peu plus tard, elle revint elle-même sur le sujet.

—Monsieur dit qu'il faut être bien naïf pour croire innocente Mlle Deplémont. Mais qu'a-t-elle fait des valeurs qui ont été dérobées? Et qu'en aurait-elle fait si elle n'avait pas été découverte?

—Elle les a cachées en attendant... Elle ou sa mère les aurait négociées.

—Les négocier? C'eût été un grand danger, il me semble, monsieur?

—Oui, puisque les soupçons se sont portés sur elles et que leur nom est jeté à tous les vents. Mais, pour moi, pour vous, pour n'importe qui, la négociation de valeurs au porteur n'offre jamais aucun danger, précisément parce qu'elle ne sont pas nominatives. Or, M. de Chantepy ne possédait que des valeurs au porteur, plus dix mille francs en espèces, paraît-il. Mlle Deplémont se décidera sans doute, un jour ou l'autre, à révéler l'endroit où elle a caché l'argent.

Il fut frappé de l'attention avec laquelle la femme de charge écoutait ses explications. Comme elle ne fit aucune objection, il vit clairement qu'il n'avait pas vainement compté sur son ignorance. Elle ne savait pas certainement que, soit par un agent de change, soit par la société financière à laquelle s'adressait habituellement M. de Chantepy, il était facile à la Justice de connaître les numéros des valeurs dérobées, et que ces numéros, confiés sous le sceau du secret aux différents centres financiers, feraient immédiatement connaître le coupable s'il s'avisait de vouloir négocier les titres.

Aubrun se plongea dans la lecture et, pendant que ses yeux parcouraient les lignes sans les voir, il coordonnait ses différentes impressions.

—Je mettrais ma main au feu que je suis sur une bonne piste... Que sait cette femme? Dans quelle mesure est-elle compromise? Malgré sa vive émotion de tout à l'heure, elle est bien maîtresse d'elle-même. Il faudra une surprise ou une maladresse et sur son besoin évident de parler. Dans peu de temps, je la questionnerai sur les difficultés de sa vie, car une manifestation d'intérêt réussit toujours. La clef pour entrer chez M. de Chantepy était chez le concierge, mais elle en avait une troisième, parbleu! Cependant c'est difficile à concilier avec les réponses de Mlle Deplémont au juge d'instruction, et avec la présence de la jeune fille chez son cousin vers dix heures..."

Les jours suivants, il avança à très petits pas, posant une question d'un ton indifférent, puis restant deux jours sans parler, ou tellement occupé au dehors qu'il voyait à peine la femme de charge.

Ce jeu lui réussit, et trois semaines après son installation, il avait gagné la confiance de Sophie Brion, d'autant qu'il se montrait maître très généreux, nullement familier, et facile à servir.

Il était allé directement à son cœur en lui parlant de son fils, en compatissant aux difficultés qu'elle avait surmontées pour élever son unique enfant, la passion de sa vie. Il apprit ainsi que ce fils travaillait dans un magasin de rubans et de fleurs artificielles. Son espoir, disait-elle, était de le voir un jour, peut-être prochainement, possesseur du fonds de magasin.

—Mais il faudrait une forte somme sans doute, dit Aubrun.

—Assez forte, je suppose, monsieur; mais depuis que mon fils gagne, j'ai fait des économies; on paierait par acomptes, et puis j'emprunterais...

"Ah! ah! pensa Aubrun, nous avançons vers quelque chose."

Malgré son grand désir de pousser plus loin, il eut la prudence de laisser tomber la conversation et d'attendre que Sophie revint elle-même sur le sujet.

Ce moment ne devait pas tarder, car plus la femme de charge connaissait "M. de Lucel", plus elle appréciait sa bonté et pensait qu'il ne refuserait pas, le cas échéant, de l'aider dans la réalisation de ses projets.

Elle vint donc le trouver pour lui dire:

—J'ai un service à demander à monsieur; j'espère que ce ne sera pas indiscret.

—Indiscret? Pourquoi donc? répondit Aubrun d'un ton satisfait. Vous avez l'air d'une si brave femme, et vous vous êtes si bien débattue pour élever votre fils, que je serai enchanté de vous rendre service.

—Merci, monsieur! Le nom du patron de mon fils est Marait, 60, rue du Bac. Il parle de se retirer, mais je ne connais pas ses idées sur le prix du fonds de commerce...

—Mais alors vous ne pouvez former aucun projet!

—Non, monsieur; c'est bien cela! Il me faudrait des informations.

—Et vous désireriez que je les prisse moi-même, afin qu'on ne sache pas que c'est pour votre fils?

—Oui, monsieur, nous ne voudrions pas nous avancer avant de savoir si notre projet est réalisable.

—Je puis écrire à M. Marait, c'est bien facile.

—Je remercie beaucoup monsieur.

Aubrun parut réfléchir, puis reprit:

—Au lieu d'écrire, je passerai rue du Bac. Ce n'est pas bien pressé, j'imagine?

—Mon Dieu, monsieur... je serais heureuse d'être fixée, voilà tout!

—Eh bien, j'irai bientôt. Aujourd'hui, c'est impossible, je suis pris toute la journée, mais j'irai demain si je ne reçois pas un rendez-vous dont on m'a parlé.

Le soir, il alla voir M. Marait. Il apprit que, pour des raisons de santé et de famille, ce commerçant désirait se retirer des affaires le plus tôt possible.

—Je suis en pourparlers pour vendre, monsieur, mais j'hésite encore. L'acquéreur qui se présente ne remplissant pas exactement mes conditions.

—Et ces conditions?

—Quinze mille francs versés immédiatement et quinze mille en deux ans avec les intérêts, bien entendu! Est-ce pour vous, monsieur?

—Non... Je me suis chargé d'une commission.

Il quitta M. Marait convaincu que la femme de charge connaissait parfaitement—sauf le prix—les intentions immédiates du commerçant.

Le matin suivant, il dit à Sophie que, s'étant trouvé libre dans la soirée, alors qu'il n'y comptait pas, il en avait profité pour se rendre chez M. Marait. En quelques mots, il la mit au courant du résultat de sa démarche.

—La somme me paraît élevée pour ce genre de marchandises, ajouta-t-il; il est vrai que je n'y connais rien.

—Trente mille francs... c'est beaucoup, en effet, monsieur! Mais la clientèle est bonne, le magasin a de l'avenir, et nous emprunterons, s'il le faut, à une société.

"Ah! se dit Aubrun, voilà une réponse qui me démontrerait sans mes fortes présomptions. Si on acquiert par un emprunt, ce sera plus difficile et plus long à découvrir."

—Et M. Marait est si pressé de vendre? reprit la femme de charge.

—Excessivement pressé, m'a-t-il affirmé. Je crois qu'il conclura l'affaire avec l'acquéreur dont il m'a parlé. Si vous n'êtes pas en mesure d'acheter, vous chercherez plus tard un autre fonds de commerce, c'est bien simple!

—Ah! monsieur, ce ne serait pas la même chose pour mon fils! D'abord, il est au courant des affaires de la maison, il connaît la clientèle dont il est aimé, ce qui est beaucoup pour réussir. Et puis, monsieur comprendra que devenir patron de la maison où on est simple employé... c'est bien agréable!

—Je comprends! j'entre dans tous vos sentiments, ma bonne Sophie. Mais qu'allez-vous faire?

—Je vais causer avec mon fils et, s'il est de mon avis, j'irai parler à M. Marait.

—C'est votre affaire! répondit indifféremment Aubrun.

Elle lui raconta, le lendemain, que M. Marait, fort étonné, avait émis des doutes assez blessants sur la réussite d'un projet irréalisable, selon lui, pour une femme qui gagnait péniblement sa vie.

Elle lui avait répondu en parlant de ses économies et d'un emprunt.

—Il a haussé les épaules, monsieur, dit-elle avec une certaine irritation! Cependant, comme il aime mon fils, il m'a promis de ne rien conclure sans me prévenir et m'a laissé trois semaines pour me débrouiller.

—Eh bien, vous réfléchirez.

Il passa la journée à rédiger des notes, en se demandant quelle serait l'invention de la femme de charge pour atteindre son but sans se compromettre, si elle était coupable.

Mais était-elle coupable? Peut-être, poursuivi comme M. des Jonchères par une idée, avait-il mis des visières qui l'obligeaient à ne regarder qu'un point.

Néanmoins, bien qu'il eût hâte d'aboutir dans un sens ou dans un autre, il conservait sa marche prudente.

Il était convaincu que cette femme avait de l'argent, car le chiffre de trente mille francs, énorme pour elle, ne la décourageait pas. Si elle savait que, dans bien des cas, on empruntait au Crédit foncier, elle devait savoir également qu'il fallait donner des garanties sérieuses, et le fonds d'un petit commerce paraîtrait-il une garantie suffisante? Mais, selon Aubrun, l'emprunt n'était

qu'une manière de parler, une idée passagère, comme transition à une autre idée. Elle avait l'argent et, pressée d'acheter, elle inventerait un moyen rationnel pour en expliquer la provenance.

A la fin de la semaine, un incident parut confirmer ces prévisions; Sophie demanda à son maître de lui accorder un congé de quelques jours.

—Un congé! Etes-vous malade?

—J'ai perdu un cousin éloigné, monsieur, et il faut que j'aille dans le pays où il était établi.

—Est-ce loin?

—Après de Blois, monsieur... un petit endroit qui s'appelle Ménars. Monsieur connaît sans doute?

—Non, pas du tout! J'espère que vous ne serez pas longtemps, car votre excellent service me manquera bien.

—Si monsieur veut que je cherche quelqu'un pour me remplacer?

—Ma foi non! la concierge fera ma chambre et je déjeunerai au restaurant. Combien de temps resterez-vous là-bas? Vous vous dérangez pour un cousin éloigné?

—J'y suis obligé, monsieur... car il paraît que je suis sur le testament. L'enterrement a lieu demain; je partirai dans l'après-midi et resterai le moins longtemps possible.

—Ah! si vous héritez... c'est bien différent? Connaissez-vous le montant de l'héritage?

—Non, monsieur; le notaire me dit seulement que je suis légataire universelle.

—Votre cousin était marchand?

—Non, monsieur; mon cousin Rollant était maçon, et patron depuis de longues années.

—Je vous souhaite un bon héritage.

Il eut d'abord l'idée de la suivre, mais le moyen était dangereux, et non moins dangereuse la pensée d'aller, sur un prétexte, causer avec le fils pour savoir si vraiment sa mère avait quitté Paris.

Après réflexion, il résolut d'attendre patiemment le retour de Sophie Brion et de partir plus tard pour Ménars afin de voir si elle avait dit la vérité.

Mais le soir de ce même jour, à sa grande surprise, il reçut la visite du fils Brion, un grand garçon qui se présentait avec assurance, mais dont les manières étaient polies et le visage honnête.

—Pardón, monsieur! je vous dérange.

—Du tout, du tout, entrez donc!

—Je voulais savoir, monsieur, si ma mère est partie aujourd'hui pour Ménars? Chez elle, la concierge n'en savait rien; elle m'a dit seulement qu'elle était sortie. Mais ce n'est pas la peine que j'attende si elle est partie.

—Elle est partie. N'était-ce pas convenu?

—Ma mère hésitait entre aujourd'hui et demain de grand matin, et comme j'avais un mot à lui dire, je suis venu voir.

—Et vous ne l'avez pas accompagnée?

—Mon Dieu, monsieur, je n'ai jamais vu ce cousin, que je croyais mort, d'ailleurs! La présence de ma mère, comme elle me l'a bien dit, suffit largement; et puis, au magasin, on a besoin de moi. Alors, comme ce n'était pas nécessaire, je suis resté.

—Combien de jours, votre mère compte-t-elle rester là-bas?

—Deux ou trois, quatre au plus... Je suis étonné que mon cousin, avec lequel nous n'avions plus de rapports, ait pensé à nous pour son héritage; c'est bien bon de sa part.

Après le départ du jeune homme, Aubrun demeura longtemps à la même place, absorbé dans une méditation qui n'avait rien d'agréable.

"Elle aurait donc dit la vérité! N'importe! J'irai à Ménars."

X

Pendant qu'Aubrun suivait sa piste avec une confiance à peu près inébranlable, Gertrude recevait fréquemment la visite de son avocat et de Cébronne.

Avec précautions, M. des Jonchères lui apprit que l'affaire passerait aux assises dans le courant de l'été, ajoutant que, selon les plus grandes probabilités, son innocence serait reconnue bien avant la date fixée pour le procès.

—Les assises! murmura-t-elle avec consternation.

—Nous n'irons pas jusque-là, croyez-le bien!

Mais il vit que le coup était terrible et brisait une partie des espérances de la malheureuse femme.

Elle était forte en apparence, mais sa pâleur son expression qui, de jour en jour, devenait tragiquement douloureuse, indiquaient un fléchissement moral et physique.

En voyant passer les jours et même les semaines, elle avait des accès de désespérance qu'elle combattait courageusement, mais qui laissaient des traces poignantes sur son visage.

Elle ne voulait plus être questionnée et répondait invariablement au juge d'instruction:

—A quoi bon? Je suis innocente, les faits m'accusent, et ce sont les faits que vous croyez. Si vous ne me croyez pas quand je crie mon innocence, pourquoi me croiriez-vous sur d'autres points?

Mme Deplémont, toujours malade, bien que devenue consciente des événements, avait essayé de se lever pour venir auprès de sa fille, mais l'effort ayant provoqué un évanouissement inquiétant, Cébronne imposa sa volonté et l'obligea à demeurer couchée.

Il raconta l'incident à Gertrude qui répondit:

—J'aime mieux ne pas la voir, ce serait déchirant pour elle et... pour moi. Dites-lui de se soigner jusqu'à mon retour auprès d'elle; dites-lui que je lis et travaille, que vos visites bénies me raniment, me consolent de tout. Répétez-lui que j'attends tranquillement la fin de cette cruelle aventure.

—Tranquillement, Gertrude! Je lis dans vos yeux votre douleur grandissante. Vous vous désespérez!

—Non, je ne me désespère pas! C'est impossible avec une tendresse comme la vôtre qui me soutient, me transporte si loin dans une région ensoleillée!

—Pauvre enfant! Je vous aime trop pour ne pas pénétrer dans les pensées que vous ne dites pas... Mais reposez votre esprit dans la région dont vous venez de parler. Que de joies dans l'avenir, Gertrude, quand je vous emmènerai dans la propriété où mon enfance s'est écoulée. Nous y passerons le premier mois de notre union.

—Notre union... répéta-t-elle avec une intonation découragée qui fit tressaillir Cébronne.

Il l'attira à lui et, avec une tendresse inexprimable, porta la main de la jeune fille à ses lèvres.

—Notre union! dit-il avec une fermeté persuasive. Elle sera complète, absolue, plus encore que vous ne le supposez. Vous n'avez pas suivi l'évolution de mes idées, sous l'influence des souffrances de ces dernières semaines. Vous ignorez que votre force d'âme, qui vient d'un sentiment religieux très élevé et très pur, a complété la leçon. Vous achèverez de m'instruire et nous n'aurons plus qu'une âme, qu'une pensée.

Le cœur de Gertrude battait plus vite en écoutant de telles paroles qui la réconfortaient et lui faisaient oublier le lieu où elles étaient prononcées. Elle pénétrait plus avant dans un caractère loyal, dans une intelligence qui abaissait sa superbe avec simplicité pour aborder franchement des questions que Bernard savait lui être chères.

Elle essayait d'entrer dans les projets d'avenir qu'il lui soumettait et le questionna sur la propriété dont il parlait.

—Est-elle près de Paris?

—J'ai une maison de campagne à vingt minutes de Paris, mais ce n'est pas celle-là. La propriété dont je parle est en Bretagne, sur les bords de la Rance. Nous n'avons jamais voulu la vendre, malheureusement elle est presque abandonnée, quoique la maison soit meublée comme jadis. C'est là que nous irons, dans un cadre ancien qui vous plaira, et loin de tous les vivants.

Elle souriait et se prenait à espérer, mais il n'était pas toujours auprès d'elle et, à chaque nouvelle visite, il avait la sensation que la solitude et le découragement accomplissaient leur oeuvre destructive.

Le lendemain du jour où Sophie Brion avait demandé un congé, Aubrun fut appelé le soir par M. des Jonchères qui causait avec le docteur Cébronne quand le policier arriva.

—Eh bien, Aubrun, vous m'avez écrit que vous suiviez votre piste avec beaucoup d'espoir; c'est bien long, n'avez-vous rien découvert?

—Ma piste est bonne... de plus en plus j'en suis convaincu, répondit Aubrun évasivement.

—Rien de précis?

—Rien.

—Grand Dieu, s'écria Cébronne, et cette malheureuse enfant est en prison! J'assiste à sa douleur sans plaintes, sans récriminations, mais si terrible que je la vois changer de jour en jour. Si elle tombe malade, si elle meurt, ce seront ces misérables magistrats qui l'auront tuée.

—Bernard, je t'en prie, à quoi penses-tu? Mlle Deplémont n'est pas malade; une certaine dépression est naturelle, inévitable, mais non dangereuse.

—Qu'en sais-tu? Tu n'es pas médecin, répondit brusquement Cébronne; tu ne connais pas le résultat souvent fatal de telles secousses sur un organisme délicat. Il ne faudrait pas que l'épreuve se prolongeât, c'est le médecin qui parle en ce moment. Sans l'énergie, le ressort de son âme d'élite, Gertrude serait déjà très malade.

—Tu t'égaras! De grâce, ne grossis pas les faits, répète-toi ce que tu répètes sans cesse à Mlle Deplémont, c'est-à-dire, vois la fin heureuse de cette situation. Nous y touchons peut-être; n'est-ce pas, Aubrun?

—Je le crois.

—Alors, parlez, parlez! s'écria Cébronne dans un élan de douleur irritée.

Aubrun se félicitait tout bas d'avoir exigé le secret sur ses recherches et observait avec pitié les ravages du chagrin sur la forte constitution du docteur. Dix ans avaient passé sur lui et bien que, dans ses occupations habituelles, il conservât son empire sur lui-même, on sentait l'homme énergique sur le point de s'affaïsser.

Aubrun, quels que fussent les écarts de sa vie, avait beaucoup de cœur, il sut le mettre dans le ton de sa réponse.

—Je suis désolé, docteur, désolé de ne pas avancer plus vite, et je comprends trop bien votre profonde angoisse, mais je vous assure que, plus que jamais, la prudence est nécessaire. Croyez-en mon expérience, tout va bien! Et j'ai lieu de croire que je touche au but.

—Vous, au moins, vous ne doutez pas de Mlle Deplémont! dit Bernard.

—Je n'en ai jamais douté... J'ai des raisons actuellement pour en douter encore moins.

—Aubrun, dit M. des Jonchères, il est temps de ne plus agir en dehors de la justice; elle vous aidera, et un mot de vous, si vos présomptions sont fondées, mettrait fin à une situation intolérable.

—Pour qu'un mot de moi mette fin à une situation intolérable, il est indispensable, n'est-ce pas, que je fournisse une preuve ou un enchaînement logique?

—Oui, c'est indispensable.

—Eh bien! je n'en suis pas là... Accordez-moi encore une semaine. Ou j'aurai obtenu la preuve dont je vous parle, ou j'aurai vu que je suis un sot et que ma piste ne valait rien.

—Faites pour le mieux, dit Cébronne qui marchait de long en large. Avez-vous besoin d'argent?

—Non! Mes recherches seront terminées j'en ai la conviction, avant que j'aie dépensé les quatre mille francs que vous m'avez remis.

M. des Jonchères suivit Aubrun dans l'antichambre.

—Vos soupçons se basent-ils vraiment, Aubrun?

—Oui! j'observe cette femme à loisir et je continue à la croire coupable, bien qu'elle ait su se mettre à l'abri. A-t-elle exécuté elle-même le crime? A-t-elle un complice et a-t-elle partagé avec lui le produit du vol? Nous le saurons bientôt.

—Mais vous affirmez simplement! Il faut bien autre chose qu'une affirmation!

—Je le sais! et c'est pourquoi je demande un délai, très court du reste. Elle dit avoir fait un héritage; un de ses parents serait mort auprès de Blois, à Ménars. Aussitôt son retour, j'irai à Ménars entre deux trains. Si elle a menti, c'est un indice.

—Ce ne serait pas une preuve... et l'enquête sur cette femme a été minutieuse.

—L'enquête a-t-elle découvert que deux ou trois fois dans l'hiver, M. Darrault a confié son magasin à Sophie Brion, de grand matin? elle y est restée seule pour le mettre en ordre?

—Oui, je connais ce détail... Mais les poisons étaient sous clef, M. Darrault est absolument péremptoire sur ce point. Il est non moins affirmatif sur l'honorabilité de la femme de charge.

—Serait-il impossible que le pharmacien eût ignoré un incident quelconque; par exemple l'oubli de la clef dans la serrure de l'armoire aux poisons?

—Ce n'est pas impossible, mais c'est invraisemblable. Il répond de l'aide qui s'occupait seul avec lui de l'armoire.

—Oui, et cet aide est mort, dit Aubrun.

—Evidemment, reprit l'avocat, l'aconitine a été volée, mais M. Darrault affirme que le vol n'a pas pu être commis chez lui.

Ensuite si Sophie est la coupable, comment expliquer son alibi très sûr? Et elle eût prémédité aussi longuement son crime!

—Certainement, dans mes soupçons, mieux que cela, dans ma conviction, il y a des invraisemblances, mais pas plus, à mon avis, que dans l'accusation portée contre la jeune fille. Devant le juge d'instruction, M. Darrault n'a pas spécifié exactement le moment où il avait accepté les services de la femme de charge?

—Si... c'est dans les premiers jours de mars.

—Epoque où Mme Deplémont était très malade?

—Oui.

—Et pendant cette maladie, le docteur Cèbronne, qui employait de l'aconitine dans le traitement, a bien expliqué à Mlle Gertrude les effets violents du poison?

—Oui.

—Il ne se rappelle pas à quelle date, mais une troisième personne, croit-il, était présente?

—Parfaitement!... mais, pour lui, cette tierce personne était la soeur garde-malade.

—Il n'en est pas sûr, et j'ai bien noté le fait qui me paraît important. Je sais certainement que Sophie Brion avait besoin d'argent, et d'une somme assez forte, très grosse pour elle en tout cas!

—Ah! nous entrons dans le précis... pouvez-vous le prouver?

—Je prouverai mieux probablement! J'ai gagné la confiance de Sophie Brion, précisément en affectant de ne pas la désirer. Comment, au reste, se déferait-elle de M. de Luce, bon rentier et bon maître? En outre, vous savez quel besoin impérieux ont les femmes, surtout de cette classe de parler d'elles et de leurs affaires?

—Oui, je sais.

—J'ajoute que celle-ci est relativement réservée. Quoi qu'il en soit, elle est engagée dans une affaire qui, devenu chez elle une idée fixe, le but de tous ses efforts, la fera découvrir si elle est coupable. Elle me consultera, je crois, sur des questions d'argent, et c'est alors que, s'il y a lieu, je mettrai la main sur la preuve... Ah! j'oubliais! dit Aubrun en se frappant le front. N'a-t-on pas les numéros des valeurs dérobées à M. de Chantepy?

—Je les ai dans mon cabinet.

—Il me les faut demain matin.

—Je vous les enverrai par pneumatique ce soir même; ils vous parviendront demain à la première heure.

—Aucune indiscrétion n'a été commise sur ces numéros?

—Aucune, on a pris les plus extrêmes précautions pour que les journaux n'y fassent aucune allusion. Dans un cas semblable, on espère toujours une imprudence des coupables, les valeurs au porteur passant pour pouvoir se négocier sans danger...

—C'est l'idée de la femme de charge, idée que j'ai eu le soin de fortifier.

—Quand votre accusation aura une forme présentable, Aubrun, vous n'attendrez pas plus longtemps pour prévenir le magistrat. Je l'exige absolument.

—Je vous le promets; dans trois jours peut-être... mais n'oubliez pas les numéros.

—Je n'oublierai rien... Hâtez, hâtez les choses, si c'est possible. Vous avez vu combien mon pauvre ami est changé?

—Il me fait pitié... mais si je n'agissais pas avec prudence, nous nous éloignerions du but. Si j'ai une communication importante à vous faire, le matin, est-ce au Palais qu'il faut aller?

—Oui, d'ici huit jours et plus, j'y serai tous les matins.

—Et M. de Monvoy?

—C'est moins sûr... cependant il y a chance pour que vous l'y trouviez également.

Cèbronne attendait impatiemment M. des Jonchères.

—Je me défie d'Aubrun, Henri! il n'a rien découvert et veut faire l'important.

—Mon impression est très différente, et nous avançons vers une solution.

—L'avez-vous dit, mais... Je ne l'aurais pas reconnu sous son nouvel aspect. Il espionne, et ne ressemble pas à un espion. Quel métier!

—Ce métier sauvera une innocente.

—C'est vrai, mais penser que ces dessous honteux l'effleurent, elle! Hélas! continua Cèbronne avec amertume, nous n'en sommes plus à souffrir de ces côtés secondaires; puisque ces hommes l'ont mise en prison... pauvre Gertrude!

—Ne pensons qu'au résultat probable et prochain... Dans une circonstance aussi grave, Aubrun est incapable de se vanter par vanité... Qu'est-ce que c'est? dit-il au valet de chambre qui entra.

—Un télégramme, monsieur!

L'avocat lut tout haut:

"Mon cher Jonchères, venez me voir ce soir si ces mots vous arrivent à temps.

"Bien cordialement.

"MONVOY."

—Une découverte heureuse sans doute! s'écria Cèbronne. Va vite, Henri! je t'attends ici.

M. des Jonchères partit précipitamment.

—Qu'y a-t-il? dit-il vivement en entrant chez le magistrat.

—C'est moi qui vous le demande...

—Comment?

—Aubrun est filé... je sais qu'il espionne la femme de charge.

—Ah! bah! dit M. des Jonchères qui ne put retenir un sourire. Et lui qui se croyait si sûr d'agir à votre insu!

—On le connaît... on sait que vous l'avez plus d'une fois employé, et j'ai été prévenu par la préfecture de police qui voyait, avec raison, une connexion entre le changement de domicile d'Aubrun, ses allures nouvelles et l'affaire qui nous occupe. D'autant que, influencé par les dénégations de Cèbronne, et bien que croyant à la culpabilité de Mlle Deplémont, j'ai continué à faire surveiller Mme Brion. J'ai su ainsi qu'elle était entrée au service d'un M. de Lucel... Enfin qu'a-t-il découvert?

—Il demande encore quelques jours pour donner de la tangibilité à ses soupçons. Il sait que Sophie Brion avait besoin d'argent, et il croit à l'innocence de Mlle Deplémont.

—Ceci est une opinion... et le besoin d'argent ne prouve pas que cette femme soit un assassin.

—Assurément, mais l'aconitine a été volée, Aubrun sait que le magasin de M. Darrault a été confié à la femme de charge, et ce détail, auquel nous n'attachions aucune importance à cause des affirmations du pharmacien, ce détail, dis-je, est un jalon solide pour les déductions de mon agent.

—C'est bien faible tout cela, Jonchères!

—Cependant si la femme de charge était allée le soir chez M. de Chantepy, le fait deviendrait une présomption?

—Oui, et son besoin d'argent également... mais elle n'y était pas!

—Aubrun suppose un complice...

—Comment l'eût-elle introduit? Comment eût-il été dans l'appartement où Mlle Deplémont y était elle-même? Rien dans les enquêtes n'a confirmé ou simplement indiqué une telle hypothèse? Cependant nous avons cherché. Quel complice? Son fils alors, seul intéressé au vol? C'est un excellent garçon, et nous connaissons l'emploi de sa soirée le jour du crime.

—Si Aubrun se trompe, nous le saurons d'ici peu. Mais je crois prudent de n'entraver en rien sa marche.

—C'est mon avis... aussi nous le laissons agir sans intervenir, bien que convaincus de l'inutilité de son espionnage. Ce ne sera jamais qu'une perte de temps et d'argent.

M. des Jonchères répéta à Cébronne sa conversation avec M. de Monvoy; il le chargea de mettre à la poste le télégramme dans lequel il copia les numéros demandés par Aubrun.

—Le juge d'instruction n'a pas ébranlé ma confiance dans l'habileté de mon agent, dit-il; ses déductions se tiennent.

En recevant les numéros, Aubrun s'empressa de les apprendre par coeur. Il espérait, par une adroite manoeuvre, amener la femme de charge à lui montrer les valeurs de son héritage fictif... ou réel. Mais, selon toutes probabilités, il ne pourrait pas les garder pour contrôler les numéros, il était donc nécessaire de les avoir nettement présents dans sa mémoire.

Trois jours après, Sophie revint prendre son service. Elle paraissait très satisfaite, et, sans attendre de questions, parla de son héritage.

—Puisque monsieur s'intéresse à moi, je suis contente de lui apprendre que mon cousin a laissé de belles économies.

—Je suis bien heureux de cette bonne nouvelle, Sophie, et vous félicite sincèrement. Votre cousin ne s'était pas marié?

—Si monsieur, mais il n'a jamais eu d'enfants, et ma cousine est morte, il y a dix ans. Il a mis de côté une douzaine de mille francs; plus sa maison et son jardin. C'était un homme très rangé.

—Malheureusement cet héritage n'est pas suffisant pour vous permettre d'acheter le fonds de commerce que vous désiriez.

—Pourquoi donc, monsieur? Je ne vois plus de difficultés, au contraire! La somme exigée par M. Maraît se complétera avec les bénéfices du commerce ou un emprunt. Je suis heureuse, heureuse

de cette bonne aubaine, parce que le rêve de mon fils va se réaliser.

—Et le vôtre aussi: vous méritez bien votre bonheur, mais en bonne mère, vous ne pensez qu'à votre fils. Il est venu me parler l'autre soir pour me demander si vous étiez partie; c'est un charmant garçon.

—Oh! oui, monsieur, il est charmant! Tout le monde l'aime, et, à présent, il est bien sûr de réussir, d'être indépendant.

Aubrun désirait ardemment une ouverture sur les valeurs dont se composait cet héritage présumé, mais la femme de charge ajouta seulement que, dans la journée, elle irait parler au patron de son fils et s'entendre définitivement avec lui.

Quelques heures plus tard, Aubrun descendait à Ménars.

Ce joli endroit, que domine l'ancien château de Mme de Pompadour, était plein de roses, de lumière, de verdure, et Aubrun, poète jadis à ses moments perdus, alors qu'il aimait une femme par laquelle il avait été indignement trahi, fut saisi par la saveur embaumée de la campagne. Le contraste entre son métier et la pure nature dont la vue, la douceur, les parfums le reportaient à d'heureuses années de jeunesse, lui fut pénible.

Il écarta les regrets pour penser à la jeune fille accusée et prisonnière alors que le mois de juin fleuri rayonnait!...

Il eut tout à coup, sans savoir pourquoi, l'impression si vive de la culpabilité de Sophie Brion, de sa noire scélératesse qu'il éprouva une violente colère contre cette femme. Puis il sourit de lui-même.

"Et si elle n'est pas coupable?..."

Il entra dans une petite auberge bien placée au bord de la route et très fréquentée par les rouliers. De la salle, ornée de dressoirs reluisants, chargés de vaisselle à grosses fleurs, on apercevait l'eau miroitante de la Loire au delà d'un jardin plein de gueules de loup, de lis et de giroflées.

A cette heure de l'après-midi, il n'y avait personne dans l'auberge, et, après avoir demandé des rafraîchissements, Aubrun questionna la femme qui le servait.

—N'aviez-vous pas ici un maçon nommé Rollant?

—Rollant?... Non, monsieur, je ne connais pas.

—Un patron décédé, il y a quelques jours, m'a-t-on dit?

—Personne n'est décédé à Ménars, il y a quelques jours, monsieur.

—C'est singulier! alors on m'a donné une fausse indication?

—Oh! oui, monsieur, très fausse! Il n'y a personne ici, ni dans les environs, s'appelant Rollant.

—Mais autrefois? Ce Rollant a peut-être habité le pays?

—Non, monsieur, certainement! Je ne suis pas jeune, j'ai toujours été dans cette auberge, ma défunte mère y était également, et jamais je n'ai entendu ce nom; je connais tous les maçons des alentours.

—Je cherche les traces de cet homme pour une question d'héritage. Vous avez un notaire à Ménars?

—Oui, monsieur... il habite une grande maison à l'extrémité du bourg, au milieu d'un jardin; il y a une grille.

Aubrun éluda les questions de l'aubergiste, paya sa dépense et se dirigea vers la maison indiquée.

Le notaire était sorti, mais un clerc répondit :

— Ni décès, ni héritage de maçon ici dernièrement. Je connais deux patrons retirés à Ménars, mais ils ne s'appellent pas Rollant et sont aussi vivants que vous et moi.

— Alors on m'a induit en erreur... Ce Rollant a pu mourir à Blois ?

— C'est facile à vérifier... nous avons l'état civil de Blois et des environs dans un journal hebdomadaire.

Le clerc, très complaisant, examina le journal, puis le passa au policier :

— Voyez vous-même!... il n'y a aucun nom ayant quelque ressemblance avec celui de Rollant. Si j'entends parler de cet individu, faudrait-il vous écrire? Laissez-moi votre adresse, je me ferai un plaisir de vous rendre ce petit service.

— Merci mille fois, mais c'est tout à fait inutile... On s'est trompé ou j'ai mal compris.

Il se dirigea d'un pas rapide vers le chemin de fer; il se sentait léger, heureux en pensant à Gertrude et au docteur Cébroune, car il avait assez de cœur pour que les promesses de Bernard fussent reléguées au second plan.

"C'est suffisant, se disait-il en revenant à Paris, pour la dénoncer, cependant un mensonge n'est pas encore la preuve concluante. Mais la voici entrée dans la voie des maladresses, je compte sur une maladresse plus grosse encore que son invention d'héritage. Elle a confiance en moi, se croit complètement à couvert et enfin est hypnotisée par l'idée d'établir son fils. Il a l'air d'un honnête garçon; pauvre diable!"

Il fut tenté d'aller le soir même chez M. de Monvoy, mais il se ravisa en réfléchissant que l'attente au lendemain n'offrait aucun inconvénient, puisque ses renseignements étaient maintenant assez précis pour lui permettre de précipiter les événements.

Il avait joué son rôle avec tant de tact, l'intérêt qu'il avait manifesté à la femme de charge, était resté dans les limites si justes que la confiance de Sophie était absolue.

Elle lui dit, assez tard dans la matinée du lendemain :

— Je suis allée hier chez M. Marait, monsieur.

— Ah!... vous vous êtes décidée. Avez-vous été contente de lui ?

— Très contente, monsieur! nous signerons le marché dans quelques jours.

— Tant mieux, tant mieux! mais votre cousin n'a pas laissé quinze mille francs en argent comptant ?

— Oh! non, monsieur... il avait placé en valeurs auxquelles je n'entends rien; moi j'ai toujours placé à la caisse d'épargne.

— Je croyais que M. Marait tenait à de l'argent en espèces ?

— C'est vrai, il y tient absolument; alors je voulais consulter monsieur.

— Consulter sur quoi, ma bonne Sophie ?

— Sur les valeurs de mon parent.

— Eh bien, vous les ferez négocier par une société financière, rien n'est plus simple, si elles sont bonnes.

— Comment bonnes, monsieur! pourquoi ne seraient-elles pas bonnes ?

— Parce que des valeurs, excellentes au début, tombent quelquefois à rien, ou ne présentent pas des garanties sérieuses. Espérons que votre cousin avait bien choisi...

— Et comment le savoir, monsieur? Le notaire ne m'a pas parlé de cela.

"Je le crois bien!" pensa Aubrun.

— Portez vos valeurs à un bureau quelconque du Crédit Lyonnais ou de la Société Générale, on vous renseignera, et vous donnerez vos ordres pour la vente.

Il la voyait embarrassée, hésitante, et attendait anxieusement sa décision, déterminé, si elle n'allait pas plus loin, à brusquer le dénouement.

— Monsieur m'inquiète en me disant que mes valeurs ne sont pas bonnes.

— Mais je n'en sais rien du tout, ma brave femme! C'est une supposition... et une réponse à vos paroles précédentes.

— Monsieur veut-il les voir? Il me dira ce qu'il en pense et ce que je dois demander à la Société Générale.

— Vous n'avez pas besoin de moi... à la Société vous serez amplement renseignée.

— Mais, monsieur, je n'ai jamais eu ce genre de valeurs entre les mains, et j'aurai l'air de ne rien savoir.

— Vous n'avez donc pas questionné le notaire qui vous les a remises ?

— Très peu, monsieur! mais il m'a dit qu'elles représentaient une somme de douze mille francs. Il n'a pas dû se tromper.

— Mon Dieu... je veux bien! montrez-les-moi; je vous expliquerai le nécessaire et vous dirai, d'après mon journal, à quel cours vous devez faire vendre.

— Je voudrais bien en avoir le cœur net... Monsieur va sortir ?

— Oui, je déjeune chez un ami, j'ai oublié de vous prévenir hier.

— Alors, si monsieur le permet, je vais aller chercher mes papiers.

— Faites!

Aubrun, dévoré d'impatience, eut quelque peine à attendre de sang-froid le retour de la femme de charge. Il comptait les secondes, et, comme elle tardait, il craignit d'avoir éveillé sa défiance. Mais, après réflexion, il comprit que cette crainte n'était que le résultat d'une idée toujours fixée sur le même point. Même en cette minute si palpitante pour lui, il n'avait témoigné ni hâte ni empressement à répondre.

La femme de charge, au contraire, se félicitait d'être tombée sur un maître assez bon pour s'intéresser à son affaire et l'aider à éviter un faux pas, car se sentant sur un terrain inconnu, elle était heureuse d'obtenir des conseils désintéressés.

En parlant un jour à Mme Deplémont, elle était revenue sur le point capital pour elle, de la négociation des valeurs. Aubrun, avec prudence, mais autorité, avait saisi cette nouvelle occasion pour dissiper ses vagues inquiétudes.

Ce fut donc fort tranquillement qu'elle lui remit des actions et des obligations de chemins de fer, dont il reconnut aussitôt les numéros.

Quelles que fussent ses habitudes d'impassibilité, Aubrun craignit de se trahir, tant son émotion fut extrême. Son premier mouvement eût été de se jeter sur elle pour l'arrêter, mais, pronon-

geant simplement son examen afin de se remettre, il lui dit de sa voix calme :

—Ces valeurs sont excellentes... M. Marait devrait les accepter, au lieu de vous entraîner à des frais en les négociant.

—Et s'il ne veut pas?

—Alors, vous les vendrez... mais, je vous conseille de les lui soumettre. A moins de placer son argent dans des affaires industrielles que j'ignore, il ne trouvera pas de meilleurs placements, à mon sens du moins.

—Je suivrai l'avis de monsieur.

Devant lui, elle roula les papiers de façon à les introduire dans sa poche, dont elle attache l'ouverture avec une épingle fermée.

—C'est trop gros... ces papiers vous gêneront pour travailler, dit Aubrun en riant.

—Ce n'est pas bon à laisser traîner, monsieur. De cette façon, je suis sûre de ne rien oublier et rien perdre.

Il la laissa sortir, puis, un instant après, il sonna :

—Je vous ai dit, je crois, que je déjeunais chez un ami? Si vous voulez en profiter pour vous en aller dès une heure, je vous laisse toute latitude, puisque vous avez des affaires à régler?

—Monsieur est bien bon... j'accepte volontiers; j'irai, entre une heure et deux, voir M. Marait et lui montrer les valeurs.

Aubrun sortit sans se presser, mais, dans la rue, il se jeta dans un fiacre automobile qu'il eut la bonne fortune de rencontrer au coin de la rue Madame et, un quart d'heure après avoir quitté son appartement, il gravissait en courant les marches du Palais de Justice.

—M. des Jonchères est-il là? Et M. de Monvoy? demanda-t-il tout haletant à un huissier.

—Si M. des Jonchères est là? Oui, vous le trouverez dans la salle des Pas-Perdus, et il y a longtemps que M. de Monvoy est arrivé.

Aubrun, suivant les indications qu'on lui donnait, parvint à la célèbre salle où il aperçut M. des Jonchères, en robe d'avocat, la toque en arrière, qui causait avec animation au milieu d'un groupe de confrères.

Aubrun se précipita vers lui.

—Ah! vous avez perdu votre impassibilité d'emprunt, Aubrun! Eh bien?

—Eh bien, elle est prise! j'ai la preuve matérielle.

—La preuve indiscutable? s'écria M. des Jonchères avec la plus grande émotion.

—Indiscutable! je viens de tenir entre mes mains les valeurs de M. de Chantepy.

—Qu'est-ce, Jonchères? demandèrent les avocats qui assistaient à ce colloque. S'agit-il de Mlle Deplémont?

—Vivat, messieurs! Elle est innocente.

Il saisit Aubrun par le bras, courut avec lui au cabinet de M. de Monvoy et demanda à être introduit d'urgence.

L'huissier, étonné de son agitation, voulut protester, mais M. des Jonchères, passant devant lui, frappa vigoureusement à la porte et attendit à peine la permission d'entrer pour se précipiter dans le cabinet où le juge était seul avec son greffier.

Stupéfait d'une entrée si peu en rapport avec la correction habituelle de M. des Jonchères, le magistrat se leva en s'écriant :

—Mon Dieu! mais qu'y a-t-il? C'est donc bien important?

—Parlez vite, Aubrun, en deux mots!

—En deux mots: je viens de voir les valeurs de M. de Chantepy entre les mains de son ancienne femme de charge.

—Bravo, bravo! s'écria le greffier, dans un élan d'enthousiasme, pendant que M. de Monvoy, interdit et très pâle, se rasseyait lentement.

—Vous êtes certain de votre dire? Il n'y a pas d'erreur possible?

—Pas d'erreur possible! cette femme est chez moi, elle y restera jusqu'à midi ou une heure. Qu'on l'envoie chercher; elle a les valeurs sur elle.

M. de Monvoy fit venir aussitôt deux agents de la sûreté; il donna à l'un l'ordre de lui amener Mme Brion.

—Vous la trouverez chez M. de Lucel, 180, rue d'Assas.

—Si elle s'inquiète et refuse de me suivre, que faudra-t-il faire?

—L'arrêter immédiatement. Mais vous pouvez ne pas l'effrayer, en lui parlant de renseignements à donner sur M. de Chantepy; je l'ai questionnée plusieurs fois. Vous dites, Aubrun, qu'elle a les valeurs sur elle?

—Oui... dans sa poche; je les lui ai vues mettre, elle a attaché soigneusement l'ouverture.

—Vous veillerez à ce qu'elle vienne ici sans modifier sa toilette, dit M. de Monvoy à l'agent. Allez vite!

Il écrivit un mot au directeur de la prison et le remit à l'autre agent.

—Trouvez une automobile, et courez chercher Mlle Deplémont.

Après cela, il cacha un instant son visage dans ses mains et on l'entendit répéter plusieurs fois :

"La pauvre enfant, la pauvre enfant!... j'en serai malade de chagrin."

—Et Cébronne, et la mère? dit-il en relevant la tête.

—Je cours chez Bernard! dit l'avocat. Ma plaidoirie est terminée.

—Allez! il est près de midi, peut-être sera-t-il rentré. Ah! un mot... Et l'aconitine? Cette femme en connaissait donc les propriétés?

—Rien de plus vraisemblable, répondit M. des Jonchères. Vous savez, par Mlle Deplémont elle-même, que Cébronne lui avait donné des explications sur les effets du poison. Une tierce personne était là, mais ni Bernard ni la jeune fille ne se sont rappelés si c'était la femme de charge ou la garde-malade; ils penchaient pour cette dernière hypothèse.

—Et Cébronne, du reste, s'est bien gardé d'insister sur cette conversation si compromettante pour l'infortunée jeune fille, dit M. de Monvoy.

Il accompagna M. des Jonchères en dehors du cabinet.

—Je suis désolé, désolé en pensant à Mlle Deplémont... Que sont nos prétentions de discernement et de déductions logiques quand le hasard et un pauvre policier de fantaisie détruisent nos savants échafaudages? C'est pitié, Jonchères, n'est-ce pas?

—Les faits accusaient Mlle Deplémont, et, je vous l'avoue maintenant, je partageais votre manière de voir.

—L'astuce et la préméditation de cette femme sont inouïes! s'écria M. de Monvoy.

Il rentra dans son cabinet et questionna Aubrun, qui ne demandait qu'à raconter par quelles déductions logiques, et prenant le contre-pied de l'enquête officielle, il était parvenu à la vérité.

—J'ai cru plus d'une fois ne pas réussir, car cette misérable se possède étonnamment, au point que, en constatant son absence apparente de crainte, j'ai douté... Mais j'ai commencé à être sûr de ma piste quand, après avoir gagné sa confiance en lui parlant avec intérêt de son fils, elle me parla d'acheter pour lui un fonds de commerce. C'était son rêve, son idée fixe, et les circonstances la pressaient.

—Comment cela?

—Le patron de son fils était en marché avec un autre acquéreur et n'avait donné qu'un mois à Sophie Brion pour se décider et trouver les fonds.

—Pourquoi n'attendait-elle pas pour un autre fonds de commerce? Ils sont tous les mêmes! ils combinent habilement, et creusent eux-mêmes le trou où ils tomberont.

—Elle poursuivait son idée de voir son fils devenir patron de la maison où il travaillait comme petit commis. J'ai vu sa vanité piquée au vif, parce que M. Marait haussait les épaules quand elle lui parlait d'acheter le magasin.

—La négociation des valeurs l'aurait toujours trahie, elle l'ignorait absolument?

—Oui, et j'ai eu deux fois l'occasion de la maintenir dans son erreur. Enfin, il fallait une invention quelconque pour expliquer qu'elle possédait la somme demandée par le commerçant. Elle me dit donc, il y a cinq jours, qu'elle héritait d'un cousin éloigné, mort à Ménars, auprès de Blois. J'y suis allé hier et j'ai constaté son mensonge. Ce matin, un peu embarrassée de ses valeurs sur lesquelles j'émettais des doutes, elle m'en a montré une partie en me demandant des explications pour les négocier...

Pendant qu'Aubrun entraînait dans les détails de son habile campagne, M. des Jonchères courait chez le docteur Cébron.

Il venait d'arriver, plus fatigué, plus malheureux que jamais.

—Sauvée! lui cria son ami; sauvée, Bernard, mon cher Bernard!

—Voici un mois qu'on me leurre avec cet espoir, répondit Cébron d'un ton incrédule.

—Ce n'est plus de l'espoir, mais une certitude. La femme de charge est la coupable. Aubrun a vu entre ses mains les valeurs de M. de Chantepy.

—Est-ce certain? dit Cébron d'une voix étouffée.

—Je te le jure!... vite! viens avec moi chez le juge d'instruction. Aubrun fait sa déposition, on a envoyé chercher cette horrible créature, qui sera arrêtée séance tenante, et Mlle Deplémont arrivera au Palais dans un instant! Partons! j'ai dit en passant à ton cocher de ne pas déteiler... ta voiture est prête.

—Et la mère? dit vivement le docteur.

—Tu lui amèneras sa fille... mais, je suppose qu'il ne faut pas brusquer, pour elle, le dénouement, quelque heureux qu'il soit?

—Ce serait la tuer.

Cébron appela son valet de chambre.

—Prenez un fiacre et allez à la maison de santé. Vous direz à la directrice que l'innocence de Mlle Deplémont est reconnue... qu'elle prépare douce-

ment Mme Deplémont à voir sa fille. Partez sans retard.

—Le fiacre qui m'a amené m'attend à la porte, qu'il le prenne, dit M. des Jonchères, puisque je vais avec toi.

KI

Dans la hâte de régler ses affaires, la femme de charge n'avait fait que le nécessaire de son travail et se préparait à partir quand l'agent de la sûreté sonna à la porte du prétendu M. de Lucel.

Il lui transmit le désir du juge d'instruction.

—Il m'est impossible d'y aller à présent, répondit-elle; j'irai à quatre heures comme toujours.

—Ce n'est pas à quatre heures qu'il veut vous voir, c'est maintenant!

—Pourquoi est-ce si pressé? Les autres fois, c'était à quatre heures et je recevais une lettre pour m'avertir que M. le juge d'instruction désirait me questionner?

—Il n'a pas eu le temps d'écrire... un fait nouveau s'est produit, et vous seule fournirez les renseignements que M. de Monvoy désire avoir avant de quitter le Palais pour rentrer chez lui.

—Mais, je suis en costume de travail, il faut que j'aille chez moi m'habiller convenablement pour me présenter devant M. le juge d'instruction.

—C'est inutile... nous serions retardés, et c'est très pressé.

—Je veux au moins passer chez moi pour prendre un chapeau, dit-elle en commençant à élever la voix; il me faut deux minutes pour monter dans ma chambre.

—Assez discuté! je ne connais que ma consigne, ainsi, partons! Une voiture nous attend à la porte.

Extrêmement alarmée, elle fut tentée de résister, mais, comprenant aussitôt l'erreur qu'elle commettrait, elle se borna à répondre:

—Comme c'est ennuyeux, d'être mêlée à une affaire de justice! on est toujours dérangé pour des interrogatoires. C'est la cinquième fois que je vais au Palais.

—Cela ne durera pas... soyez tranquille.

Elle lui lança un regard inquiet, mais le suivit sans rien ajouter.

En route, elle essaya de faire parler l'agent, monté avec elle dans la voiture, mais elle n'obtint que des réponses brusques et laconiques qui la déconcertèrent.

Elle se remémorait sa vie depuis un mois et ne voyait aucun acte maladroit à se reprocher.

Par qui le mensonge de l'héritage pourrait-il être contrôlé? Sauf son fils, personne ne s'intéressait assez à ses affaires pour observer ses mouvements et regarder de près dans sa vie. Aucune enquête n'était désormais à redouter, pas un mauvais renseignement n'ayant été donné sur elle.

Pour l'héritage, elle avait eu l'habileté, afin de ne pas étonner son fils, de parler, non d'un parent proche, mais d'un cousin éloigné avec lequel les rapports étaient rompus depuis longtemps et qu'elle croyait mort.

Le jeune homme jouissait donc, sans grande surprise, de l'aubaine qui leur arrivait. A toutes ses questions, elle avait répondu de la façon la plus plausible.

Avec le juge d'instruction, jamais elle n'avait varié dans ses dépositions. Ensuite, elle s'était re-

mise simplement à travailler et manifestait, sans exagération, un chagrin très compréhensible.

Enfin, les charges s'accumulaient contre Mlle Deplémont, dont la culpabilité paraissait évidente à la justice, et, en grande partie, à l'opinion publique.

Rien donc, ni dans les faits ni dans ses actes, n'était de nature à la mettre en suspicion.

Cependant, elle présentait un danger, et se préparait intérieurement à le braver ou à le tourner.

Son air posé, quand elle entra dans le cabinet du juge d'instruction, eût trompé plus d'un observateur. Elle s'excusa d'arriver en costume de travail, mais M. de Monvoy l'interrompit d'un ton qui ébranla son assurance, et il lui demanda, sans aucun préambule :

—Où étiez-vous, le soir où votre excellent maître, M. de Chantepy, a été assassiné?

La question, à laquelle elle avait déjà répondu, la tournure de la phrase et la sécheresse du magistrat troublèrent la misérable; toutefois, elle répondit assez tranquillement :

—Mais, j'ai déjà dit à monsieur le juge que j'étais dans ma chambre; je n'en ai pas bougé.

—Bien! appelez Aubrun, dit M. de Monvoy au greffier.

En voyant son nouveau maître, Sophie Brion devint pourpre.

—M. de Lucel! s'écria-t-elle. Ici!

—Non... Aubrun tout bonnement! dit-il froidement. Agent au service de M. des Jonchères, l'avocat de Mlle Deplémont.

Une expression d'affolement passa sur le visage de la femme de charge, elle parut chercher autour d'elle un moyen de fuir, puis, par un effort de volonté extraordinaire, elle se composa un maintien tranquille.

—Monsieur le juge, dit Aubrun, cette femme, appelée par vous comme témoin, est l'assassin de M. de Chantepy.

—L'assassin de M. de Chantepy! de mon cher maître! s'écria-t-elle en faisant un pas vers Aubrun. C'est un fou... Monsieur le juge d'instruction, est-il possible que je me sois mise au service d'un fou!

—Il n'est pas plus fou que vous et moi, vous le savez bien... Je vous ferai observer qu'une pareille comédie ne peut pas vous servir.

—Alors, on m'a fait venir ici pour m'injurier! Et un magistrat supporte qu'on insulte devant lui une honnête femme! dit-elle avec une indignation très bien feinte.

—On vous a fait venir pour vous expliquer. Vous avez été interrogée jusqu'ici comme témoin et vos témoignages ont été à charge pour Mlle Deplémont. Mais voici un homme qui, vous observe depuis près d'un mois, affirme que Mlle Deplémont est innocente et qu'il a vu, entre vos mains, la preuve matérielle de votre crime. Si vous ne vous excusez pas, je vous fais arrêter et conduire au procureur de la République.

—Comment! ce prétendu M. de Lucel était un espion? s'écria la femme de charge, que cette idée mettait hors d'elle-même. Ah! comme on est trompé! A présent, je prendrai des renseignements minutieux avant de servir les gens.

Personne ne daigna lui répondre.

—Vous avez dit à M. Aubrun, reprit le juge d'instruction, que vous héritiez d'un cousin qui vous laissait une petite fortune?

—Mais, c'est la pure vérité, monsieur le juge! je le jure!

—Parlez, Aubrun.

—Aussitôt le retour de cette femme, c'est-à-dire hier, je suis allé à Ménars, où aucun patron maçon du nom de Rollant n'a demeuré.

—A qui vous êtes-vous adressé pour vos renseignements? dit Sophie. Ils sont absolument faux.

—Prouvez-le! Inutile, du reste, puisque...

—Alors, reprit-elle en l'interrompant, j'aurais inventé un nom et parié de Ménars, sans savoir, au hasard? Pour sauver Mlle Deplémont, son avocat aurait bien dû choisir un agent plus habile et capable de meilleures inventions.

—En effet! c'est par hasard que vous avez pris le nom de votre cousin supposé et de l'endroit où soi-disant il habitait. Il est certain que rien n'était vrai, et que ce matin, vous m'avez montré les valeurs qui appartenaient à M. de Chantepy.

—C'est faux! les valeurs sont bien à moi et me viennent d'un héritage, dit-elle énergiquement.

—Et les numéros?

—Les numéros! quels numéros? répéta-t-elle en se troublant.

—Je vous ai laissé croire qu'il n'y avait aucun danger à négocier des valeurs au porteur, mais les numéros de ces valeurs sont toujours connus de l'agent de change et de la société chargée des achats. Ces numéros, je les sais par coeur et les ai reconnus aussitôt.

—C'est faux, c'est faux! qu'est-ce que cela me fait, vos numéros? Il peut y en avoir de pareils.

Et, perdant sa correction de surface, elle accusa d'injures l'homme qui l'avait espionnée.

—Continuez! dit Aubrun en souriant. Ce n'est pas à moi que vous nuisez, mais à vous! J'ajoute que je n'ai jamais rencontré une coquine plus remarquable.

—Pas d'insultes, Aubrun!... Ne m'avez-vous pas certifié que Mme Brion avait sur elle les valeurs dont vous parlez?

—Oui, j'en suis certain.

—Si les valeurs sont bien à vous, continua M. de Monvoy, en s'adressant à la femme de charge, et qu'Aubrun se soit trompé, il doit vous être indifférent de me les remettre.

"Si Aubrun s'est trompé..." ce mot fut comme un éclair pour Sophie Brion. Il lui rendait l'espoir qui, malgré son insolence, commençait à l'abandonner.

Elle prit un ton soumis et poli pour répondre:

—Que monsieur le juge me pardonne mon mouvement de colère bien naturel... Oui, cet espion s'est trompé, et je n'ai aucune raison pour ne pas remettre mes papiers à monsieur le juge.

Tout en parlant, elle avait cherché le rouleau de valeurs et le tendit au magistrat.

M. de Monvoy contrôla avec la liste des numéros qu'il avait sur sa table, puis passa les papiers à son greffier.

—Voyez! c'est bien cela... Voulez-vous aller chercher qui vous savez. Ils sont certainement là.

Mlle Deplémont, son avocat et Cèbronne attendaient depuis un instant qu'on les fit entrer dans le cabinet.

La réclusion et une angoisse sans nom avaient mis sur le visage de Gertrude quelque chose d'indéfinissable, qui impressionnait péniblement. Le docteur Cèbronne avait raison d'affirmer que certaines secousses, en se prolongeant, peuvent bri-

ser un organisme délicat. En méditant les charges qui pesaient sur elle, en suivant, dans ses nuits sans sommeil, la logique de l'accusation, en ne réussissant pas à briser le réseau des preuves qui l'enserraient, elle perdait toute espérance et voyait sa vie condamnée de la façon la plus atroce.

Depuis quelques jours surtout, l'idée de sa perte définitive la hantait et détendait, heure par heure, les ressorts de son énergie.

Néanmoins, elle avait toujours l'attitude digne et un peu hautaine dont elle ne s'était jamais départie avec le procureur de la République et le juge d'instruction.

Cébron, entré avec M. des Jonchères par une autre porte que Gertrude, courut à elle :

—Sauvée, Gertrude! dit-il d'une voix vibrante en lui prenant les deux mains.

M. de Monvoy s'était levé.

—Mademoiselle, vous avez été victime d'apparences qui semblaient convaincantes. Vous êtes libre! et je ne trouve pas de mots pour vous exprimer mes regrets et mon respect.

En quittant la prison, elle avait signé sur un registre, elle ne savait pourquoi, et entendu le directeur lui affirmer qu'elle ne reviendrait pas, mais, dans son boueusement, elle comprenait vaguement les paroles qui lui étaient adressées.

En écoutant M. de Monvoy, en voyant la physionomie radieuse de Cébron, l'émotion fut trop forte pour ses nerfs ébranlés, et elle s'affaissa dans les bras de son fiancé.

Aux différents mouvements des assistants, le docteur répondit par un geste qui signifiait :

"Ne bougez pas, ce ne sera rien!"

Elle n'était pas évanouie, et il se penchait vers elle en disant :

—Gertrude, tout est fini! Vous n'avez plus rien, rien à craindre. Regardez-moi!.

Chacun, sauf la femme de charge, observait anxieusement le visage décoloré de la jeune fille. Elle ouvrit enfin les yeux et sourit faiblement à Bernard.

—Sauvée! murmura-t-elle. C'est bien vrai, on ne nous trompe pas?

—C'est bien vrai, ma Gertrude!

Elle se redressa avec effort et des larmes conjurèrent la crise que Cébron redoutait.

Il la fit asseoir et s'élança vers la femme de charge.

—Odieuse, horrible femme! j'ai le droit de vous assommer comme...

Aubrun se jeta devant elle, pendant que M. des Jonchères saisissait le bras de Cébron.

—A quoi penses-tu, Bernard! Cette misérable n'échappera pas à la punition. Tu n'as pas le droit de te faire justice à toi-même.

—Pas le droit d'écraser un animal venimeux! alors, les lois sont bien mal faites.

Mlle Deplémont, que cette scène achevait de rendre à elle-même, se leva pour aller vers le docteur.

—Bernard, Bernard! dit-elle. Laissez-la, venez auprès de moi.

Il se retourna, ses traits s'adoucirent et, après un moment d'hésitation, il revint près d'elle.

—Vous avez tous raison, dit-il; il n'y a que le bourreau qui puisse toucher à cette femme sans s'avilir.

Sophie Brion, terrifiée, acculée, comprenait enfin que ses dénégations ne servaient à rien devant

les preuves évidentes, prit soudain la résolution de se taire et ne répondit pas un mot aux questions successives que M. de Monvoy lui adressa.

—Comme vous voudrez! dit-il. Vous êtes désormais en état d'arrestation et vous comparâtes devant le procureur de la République. Je vais envoyer chercher votre fils; il nous donnera, sans doute, des renseignements utiles, et, s'il est complice, comme c'est supposable, peut-être fera-t-il des aveux.

En entendant prononcer le nom de son fils, cette femme, qui, un instant auparavant, bravait avec insolence, devint si pâle, si tremblante qu'on l'eût jetée par terre en posant la main sur son bras.

—Mon fils!

Elle lança ce mot dans un cri de rage et d'effroi.

—Mon fils! répéta-t-elle, mon fils complice... il ne savait rien!

—"Il ne savait rien", répéta lentement le juge d'instruction... vous venez d'avouer.

Elle leva les bras et les laissa tomber avec consternation.

—Je désire que votre fils n'ait pas trempé dans ce crime vraiment horrible, mais il doit être interrogé. Lui seul était intéressé dans la question, et il me paraît difficile que vous ayez agi entièrement seule.

—Qu'on ne l'inquiète pas, qu'on ne l'inquiète pas! cria-t-elle; il n'y est pour rien; moi seule, seule! je le jure, ai tout combiné. Je vais tout raconter; mon fils, mon fils! c'était pour lui, pour lui seul que j'avais agi... il est honnête, bon! il ne se doute pas que sa mère a tout risqué pour le rendre heureux...

Gertrude, tremblante, s'appuyait sur le bras de Cébron; les traits contractés, celui-ci regardait avec colère la femme devenue odieusement criminelle sous le couvert d'un sentiment honorable.

—Pariez! dit M. de Monvoy. Expliquez comment vous avez agi seule, sans l'aide de votre fils ou d'un autre complice?

Elle n'avait jamais réfléchi que son fils pût être accusé ou compromis, et la pensée du danger pour lui la surexcitait singulièrement.

—Il y a bien des mois, dit-elle, que cette idée me poursuivait. M. de Chantepie était vieux, malade... deux ou trois années de plus à vivre, c'était, à mon avis, bien peu de chose... Mais je voulais mettre toutes les chances de mon côté, et, sans ce misérable espion, je réussissais! s'écria-t-elle en se tournant vers Aubrun dans un transport de fureur.

—Aubrun! dit le docteur Cébron, j'admire, j'estime votre habileté, et je double la somme promise.

—Merci, docteur! votre première offre était assez généreuse, et le fait d'avoir découvert cette coquine serait une récompense suffisante.

—C'est possible! mais je ne reviendrai pas sur ma décision; vous aurez cinquante mille francs.

L'expression de la femme de charge prouvait que Cébron frappait juste et qu'elle recevait un coup de poignard en entendant parler d'une telle récompense pour son dénonciateur.

—Continuez vos aveux, dit le juge d'instruction, et sachez bien que, tôt ou tard, vous eussiez été découverte par la négociation des valeurs. Comment connaissiez-vous les propriétés de l'aconitine?

—J'avais entendu M. le docteur donner des explications à Mlle Gertrude, parler de la grande violence du poison et dire qu'il en faudrait bien peu dans une injection pour tuer un homme. De ce moment, l'idée grandit, grandit dans ma tête, car je m'inquiétais beaucoup pour l'avenir de mon fils, et voyais le moyen d'arriver à mes fins sans me compromettre.

—Mais l'aconitine? Comment l'avez-vous eue?

—Le hasard me servit peu de temps après cette conversation du docteur Cébron et de Mlle Deplémont. Je nettoyai, de grand matin, l'arrière-magasin de M. Darrault, quand je vis que la clef de l'armoire aux poisons avait été oubliée. En l'ouvrant, j'aperçus l'étiquette "aconitine", et j'en pris une petite quantité.

—M. Darrault affirmait que jamais la clef n'était restée à l'armoire? Savez-vous comment la chose est arrivée?

—Oui... l'aide pharmacien, qui est mort depuis, avait fait cet oubli. Ce matin-là, il arriva très inquiet avant que j'eusse quitté le magasin. Il me confia sa faute et je lui promis de n'en rien dire. M. Darrault n'a jamais rien su.

—En prenant l'aconitine, votre dessein était déjà arrêté?

—Pas encore, monsieur le juge... c'est plus tard, quand j'appris que le patron de mon fils voulait vendre son fonds... Lorsque je voyais mon pauvre enfant, il me parlait toujours de son grand désir d'acquiescer ce commerce et se désolait de ne pas pouvoir. Alors, je me décidai, tout en attendant l'instant favorable. Quand je sus que Mmes Deplémont allaient partir subitement, je compris bien que c'était le moment d'agir. J'avais une troisième clef que l'on croyait perdue... Le dimanche soir, je suis descendue dans l'appartement, après mademoiselle, et me suis cachée dans la cuisine. Si on m'avait entendue, j'aurais dit que je rentrais pour mon service. Après le départ de mademoiselle, je n'ai pas attendu une minute pour aller chez M. de Chantepy...

—Mais s'il n'avait pas refusé la piqûre proposée par Mlle Deplémont, il n'en eût pas accepté une seconde; comment auriez-vous fait?

—C'était une chance à courir, elle m'a servie. Il n'employait pas la morphine tous les jours.

—Comment, après avoir refusé, a-t-il consenti à votre proposition?

—Je lui ai dit que, le voyant souffrir quand je l'avais quitté, j'étais inquiète; qu'ému par le départ de Mlle Deplémont, il ne dormirait pas sans piqûre.

—Et il a accepté comme une preuve de sollicitude l'acte qui allait le tuer... c'est épouvantable!

—C'était pour mon fils, pour mon pauvre enfant, dit-elle tout bas.

—Et le malheureux M. de Chantepy n'a pas vu que vous preniez une autre substance que de la morphine?

—J'avais fait dissoudre à l'avance le poison, dit-elle en hésitant, et le tube de morphine que j'ai pris devant lui, je l'ai glissé dans ma poche. De son lit, il ne voyait rien...

—C'est extraordinaire! dit Aubrun. Elle avait pensé à tout.

—Alors, dès le début, reprit M. de Monvoy, vous songiez à laisser accuser Mlle Deplémont, à la perdre dans vos machinations?

—C'était mon seul moyen d'arriver, monsieur le juge, et un moyen qui semblait très sûr. Et puis, pourquoi pas? Elle n'était pas mère, elle! Mon plan était bien conçu, si bien que la justice s'y est laissé prendre.

—Vous avez même pensé à mettre un reste de poison dans le tiroir de Mlle Deplémont?

—Oui... après le départ de ces dames.

—Infâme misérable! s'écria Cébron.

Elle regarda un instant les hommes présents, qui ne dissimulaient pas leur horreur et leur dégoût.

—Infâme? dit-elle. Pourquoi, infâme? Je voulais le bonheur de mon enfant, et on n'est pas heureux, sans argent. Il n'y a que les riches, pour dire qu'on peut se passer d'argent. Si je n'avais pas été découverte, mon fils eût été heureux!

—Et vous? demanda M. de Monvoy, vous auriez été sans remords?

—Ça... c'était mon affaire, et il ne s'agissait que de mes souffrances personnelles.

—Mais vous deviez craindre d'être découverte?

—Dans le commencement... mais tout s'arrangeait si bien!

—Vous ne voyiez jamais l'échafaud au bout d'un tel chemin?

—L'échafaud? Pourquoi? Pourquoi me condamnerait-on quand des gens qui tuent sont acquittés parce que leur crime est, dit-on, un crime passionnel; j'ai lu cela souvent dans les journaux. Eh bien, moi, j'aime mon enfant, je l'aime avec passion et le voulais heureux.

—Vous l'avez voué au malheur par votre crime qui n'a aucun rapport avec ceux dont vous parlez, quelque terribles qu'ils soient. Il est affreux! et d'une lâcheté inouïe! dit M. de Monvoy. L'idée de la préméditer si longuement et de le rejeter sur une jeune fille innocente... cela dépasse toutes les bornes de l'odieux.

—Mon fils voué au malheur... et je réussissais sans cet espion! s'écria-t-elle exaspérée en cherchant à se jeter sur Aubrun.

On la maintint, et M. de Monvoy la fit emmener.

Il s'approcha de Mlle Deplémont.

—Je n'espère pas votre pardon, dit-il avec émotion, l'épreuve a été trop cruelle. Acceptez néanmoins les regrets d'un vieux magistrat qui ne se consolera jamais de l'erreur commise à votre égard.

La physionomie, le ton de M. de Monvoy exprimaient plus encore que ses paroles le sentiment profond qui l'agitait.

Gertrude lui tendit la main.

—Je pardonne! dit-elle d'une voix émue.

—Et vous, Bernard? Oubliez ces jours angoissants.

—Jamais! répondit Cébron avec énergie. Je rends justice à la bonté que vous avez témoignée, mais jamais je n'oublierai! jamais je ne pardonnerai!

—Je le comprends! dit le magistrat avec une bonhomie résignée.

Quelques minutes plus tard, le docteur Cébron traversait avec Gertrude et M. des Jonchères les galeries des Marchands et de la Sainte-Chapelle. Il avait tenu à suivre le même chemin que trois semaines auparavant, et ce fut au milieu d'une véritable ovation qu'ils arrivèrent dans la cour du palais de justice.

Au dehors, la nouvelle s'était répandue, et, sans qu'on sache comment, ainsi que, si fréquemment, il arrive à Paris, une multitude s'était amassée.

La foule se découvrit respectueusement en apercevant Gertrude et Cébronne.

—Les voilà! ce sont eux!

—Comme elle est pâle!

On se pressait pour les voir, on acclamait Cébronne et ils parvinrent avec peine à la voiture du docteur.

—A la maison de santé! cria-t-il au cocher.

Ils partirent au milieu d'acclamations vigoureuses et de cris de mort contre la femme qui venait d'être arrêtée.

—Gertrude, ma bien-aimée, s'écria Bernard, nous commençons l'ère heureuse.

Gertrude, entrée dans la crise de réaction, se sentait à peine la force de répondre.

—Dieu vous entende! dit-elle avec doute.

Le cœur de Cébronne se serra en devinant la pensée secrète de la jeune fille.

—L'ébranlement passera comme le reste, dit-il avec autorité; vous renaîtrez auprès de votre mère et... de votre mari, ajouta-t-il en lui baisant la main.

—Et on ne me parlera plus jamais, jamais! de ces moments épouvantables, dit-elle en frissonnant.

—Jamais! j'y veillerai!

XII

Le docteur Cébronne était transfiguré quand M. des Jonchères le revit trois jours plus tard.

—Aubrun sort d'ici, Henri; je l'ai mandé par télégramme et lui ai remis son chèque. Il vaut mieux que son métier, et je m'en souviendrai pour qu'il ne connaisse plus la misère.

—Avec la grosse somme que tu lui donnes et les copies que je lui fournirai, il vivra suffisamment bien. Et ces pauvres femmes? Parle-moi d'elles! Comment s'est passée leur première entrevue?

—Sans scène, sans crises nerveuses, Dieu merci! Elles se sont embrassées longuement, mais étant habituées à souffrir et à se dominer, il n'y a pas eu de démonstrations extérieures exagérées. Cet empire sur soi-même, cette modération dans une circonstance exceptionnelle me plaisent énormément. C'est une garantie pour leur établissement.

—Mais tu ne crains rien pour Mlle Deplémont? Elle ne tombera pas malade?

—Je craindrais si elle s'abandonnait elle-même... heureusement sa mère a besoin de ses soins, elle le sent et s'efforce de surmonter l'accablement amené par la réaction. Pour toutes les deux, la sécurité et la paix feront le reste. Gertrude, qui s'inquiétait, comprend maintenant qu'aucune corde n'est brisée chez elle.

—La paix et la sécurité!... elles produisent le même effet sur toi, mon cher Bernard, répliqua M. des Jonchères en regardant avec joie l'expression rassérénée de son ami. En trois jours, tu as rajeuni étonnamment. De ces angoisses, de cette aventure extraordinaire, il ne te restera que quelques cheveux blancs. Le mauvais rêve, dont je souffrais, en vérité, presque autant que vous, a disparu, Dieu soit loué!

—Oui, dit Cébronne, tu entrais dans ma douleur avec toute l'affection d'un ami... Mais ce mauvais rêve... aurait-il pris un caractère odieux si vos lois n'étaient pas si mal faites?

—Explique-toi?

—On a refusé d'accepter la caution que je proposais pour éviter à Mlle Deplémont la brutalité de sa position... et cependant mon honorabilité n'est mise en doute par personne, et, au besoin, ma parole d'honneur fait loi, tu le sais bien!

—Sans doute, mon pauvre cher, mais si on appliquait ta théorie, combien de coupables échapperaient à la justice?

—Pourquoi? On mettrait des conditions strictes à l'acceptation de la caution.

—Et tu fais entrer dans ces conditions l'honorabilité de celui qui offre caution? Mais l'homme le plus honnête, le plus sûr est souvent trompé!

—Aussi je ne dis pas de laisser un prévenu ou accusé sans surveillance; on le surveillerait de près, soit! mais, à moins qu'il n'y ait aucun doute sur la culpabilité d'un homme, la prison préventive est révoltante! Vois la contradiction flagrante dans le fait suivant d'après un principe de jurisprudence: "Tout homme est innocent, tant qu'il n'est pas reconnu coupable"; on ouvre des débats pour apporter ou discuter la preuve de la culpabilité, et on enferme l'individu avant que la question ne soit plus douteuse!

—Mon cher ami, tout ceci est complexe et ne se résout pas de cette façon simpliste. Remarque, je te prie, que les erreurs judiciaires sont rares et que la justice est inspirée, de nos jours, par un grand esprit d'humanité.

—Je le sais!... mais n'y aurait-il qu'un seul fait comme celui dont trois êtres viennent de tant souffrir, que, à mon sens et sans parti pris, ce serait suffisant pour modifier la loi sur la prison préventive.

Deux mois après, par un temps chaud de mois d'août, le docteur Cébronne et Gertrude venaient passer leur lune de miel en Bretagne.

Bernard avait envoyé ses domestiques pour préparer la maison et la mettre en état de recevoir la jeune femme.

Aucun endroit ne pouvait être mieux choisi, loin du bruit, loin des hommes, dans un cadre qui, reportant l'esprit bien loin en arrière, aidait à l'oubli et à l'apaisement.

La maison longue, assez basse, aux toits arrondis, datait du dix-huitième siècle. On lui avait conservé ses volets verts, chantés par le goût romantique d'autrefois. Un perron de quelques marches donnait accès au jardin dont les carrés réguliers, parsemés de bosquets en miniature, s'étendaient jusqu'à la Rance aux bords singulièrement escarpés et sauvages. Des statues, voilées de lichen, ajoutaient à la mélancolie du vieux jardin, que cultivait l'homme chargé de garder la propriété.

Cébronne conservait un souvenir attendri de l'habitation où s'était passée son heureuse enfance; ni lui ni son père, appelés par des carrières brillantes loin de leur pays natal, n'avaient voulu la vendre, bien qu'ils n'y fissent que de courts séjours, à très longs intervalles.

Bernard observait, sur le visage de sa femme, l'effet produit par l'aspect suranné mais à ses yeux, très poétique de la propriété.

—C'est charmant! dit-elle avec le sourire un peu souffrant qu'elle conservait depuis ses épreuves.

—Ai-je bien fait de vous amener ici?

—Oh! oui... ce sera le repos enfin loin de Paris! loin de souvenirs affreux.

—Ils disparaîtront ici, vous verrez! plus de regards en arrière, ma chère Gertrude! dit-il d'un ton ferme; et ne pensons qu'à nous. Nous sommes seuls, nous sommes heureux.

Ils étaient complètement seuls, en effet, Mme Deplémont ayant refusé de les accompagner pour ne pas être en tiers indiscret dans leur bonheur.

Cébronne avait bien auguré de l'atmosphère de paix et de joies dans laquelle ils vécurent plusieurs semaines, et bientôt il ne revit plus l'expression souffrante qui lui faisait mal.

Gertrude, aimante, passionnément reconnaissante, et, malgré le développement de son énergie par la lutte et le travail, restée femme jusqu'au fond de l'âme, veillait sur elle-même pour que nul reflet du passé ne vint attrister son mari. Puis l'effort disparut, car elle s'épanouissait dans un bonheur que les anciennes douleurs rendaient plus pénétrant, plus profond, et les objets qui l'entouraient s'imprégnaient des douceurs de sa vie actuelle.

"Mon cher ami, écrivait le docteur Cébronne à M. des Jonchères, tu te rappelles cet endroit où tu m'as accompagné, il y a quelques années? En vrai Parisien, tu y voyais seulement une solitude absolue, un air triste sous sa verdure et sa vétusté, sous le siècle qui a jauni les toits et patiné les murs. Moi je t'en décrivais le charme mystérieux, vu par mon coeur et mes souvenirs... Je l'aimais jadis, maintenant je l'adore dans son rajeunissement produit par l'amour heureux.

"Tu te souviens aussi d'une pensée que nous avions discutée ensemble: "Le coeur de la femme est un miroir qui reflète l'univers entier?" La comprenons-nous bien? Je ne le crois pas, et un mariage malheureux me l'avait rendue amère.

"Aujourd'hui, je ne la comprends pas, je la vis!... Le coeur honnête d'une femme intelligente renferme toutes les nuances infinies, toutes les délicatesses exquises qui sont, pour l'homme, l'essence de sa paix et de son bonheur.

"Le coeur féminin, qui comprend tout, est bien "le miroir qui reflète l'univers entier." Ma vieille amitié te souhaite de le posséder un jour.

"Adieu et à bientôt!

"CÉBRONNE."

FIN

Dans le prochain numéro de

La Revue Populaire

Nous publierons un roman complet qui
aura pour titre:

"La fin d'une Walkyrie"

Par DELLY

Retenez d'avance votre prochain numéro

LE SINGE ET L'HOMME

A une séance du Congrès de la chirurgie, à Paris, le Dr Dartigue présenta à l'assemblée toute une série de projections relatives à l'homéogreffe, c'est-à-dire à la transplantation sur l'homme d'un greffon provenant d'un animal qui est, à ce qu'on dit, très voisin de lui physiologiquement et anatomiquement parlant: le chimpanzé. M. Dartigue insista sur l'immensité qui sépare l'océan humoral simiesque de celui de l'homme et il montra combien est délicat le voyage biologique qu'accomplit le morceau de glande enlevé au singe, chargé des sécrétions internes, source de grâce, de légèreté, de fraîcheur, de puissance, avant de reprendre toute son activité vitale dans le nid qu'il doit régénérer.

Nonobstant leurs ressemblances de forme et même de fonctionnement, les deux organismes humains et simiesques sont formidablement éloignés l'un de l'autre.

En fin de séance, le docteur Beaudet fit l'exposition de ses observations sur les greffés qui passèrent sous son bistouri. On note, dit-il, sur les opérés, d'abord de l'amaigrissement, puis une chute de la pression artérielle. Le retour à l'état normal se fait rapidement et il est toujours accompagné d'un renouveau cérébral très net. L'action physique de la greffe est moins fréquente. Le cerveau seul gagne certainement à l'opération.

La conclusion du débat fut: faites beaucoup de ces greffes singe sur homme et suivez ultérieurement la vie de vos opérés. Les faits seuls pourront permettre une opinion définitive sur les théories et les méthodes de M. Voronoff.



LE CANADA SERA-T-IL CANADIEN OU SERA-T-IL AMERICAIN ?

Les deux articles qui vont suivre sont tirés du second livre de M. André Siegfried sur le Canada : Deux mois en Amérique du Nord, à la veille de la guerre (juin-juillet 1914). Son premier ouvrage sur le Canada, paru vers 1906, beaucoup plus considérable que ce dernier, fit un beau bruit en notre pays ! Une certaine critique lui reprocha, si nous nous rappelons bien, une trop grande franchise. Quoi qu'il en soit, en dépit de toutes les erreurs commises (paraît-il !) par ce savant géographe et économiste, il reste que son ouvrage : "Le Canada", problèmes politiques contemporains, représente le plus beau travail jamais fait sur notre pays.

M. Siegfried, à maintes reprises, a étudié le problème de notre avenir politique : le Canada sera-t-il canadien, ou sera-t-il américain ?

Lisez plutôt ce qu'il écrivit sur ce sujet, à Montréal même, le 14 juin 1914 :

"L'existence d'un Canada britannique dans l'Amérique du Nord apparaît comme une sorte de paradoxe. Au point de vue géographique et économique, les Etats-Unis et le Canada ne forment vraiment qu'un seul pays ; la frontière est purement théorique. D'autre part, exceptez la population française de Québec et quelques mi-

lieux sociaux spécialement anglais, et vous ne trouvez plus au Canada qu'une civilisation américaine, des moeurs américaines, des villes et des campagnes d'aspect américain. Le lien avec la Grande-Bretagne n'est plus qu'un lien partiellement sentimental et partiellement politique.

Politiquement en effet, le Canada a choisi jusqu'ici de demeurer colonie britannique. Il n'a pas du reste, à cet égard, le moindre désir conscient de changement. Mais, économiquement parlant, la conquête américaine est rapide. Je défie l'oeil le plus averti de distinguer les villes canadiennes des villes américaines. La vie anglaise, surtout dans les choses matérielles, n'est plus ici qu'un souvenir lointain.

De là l'importance primordiale de l'orientation que prendra la politique douanière canadienne. Ou bien le Canada se défendra de l'invasion économique américaine et cherchera à développer un trafic d'ouest en est, vers l'Europe, indépendamment des Etats-Unis. Ou bien, acceptant l'unité de fait de l'Amérique du Nord, il se résignera au trafic nord-sud qui est dans la nature des choses, le Dominion devenant ainsi le client des Etats-Unis pour les produits manufacturés et son fournisseur de produits naturels. Dans la première conception, vous avez un Canada industriel ou cherchant à l'être, un Canada indépendant au point de vue économique.

Dans la seconde au contraire, la colonie, britannique politiquement, devient évidemment un satellite économique des Etats-Unis.

Ces deux tendances ont toujours existé au Canada, et cela se conçoit si l'on analyse les divers intérêts. L'Est canadien (Montréal, Toronto), plus ancien, plus riche en capitaux et en traditions, se trouve mûr pour un développement industriel propre. Il redoute la concurrence américaine et désire avant tout conserver la clientèle de l'Ouest, qui lui échapperait s'il y avait libre-échange de fait dans l'Amérique du Nord.

L'Ouest canadien, au contraire (Manitoba, Alberta, Saskatchewan), a des intérêts absolument opposés. Il vend du blé—ce pour quoi toute protection lui est complètement inutile. Bien plus, le cultivateur de la prairie a tout avantage à acheter ses produits manufacturés (machines, outils) aux Etats-Unis: il y gagne comme bon marché et comme commodité. Jetez un simple coup d'oeil sur la carte, il vous apparaîtra comme évident que Winnipeg regarde naturellement vers Saint-Paul et Chicago, plutôt que vers Toronto et Montréal. C'est la direction nord-sud dont nous parlions tout-à-l'heure.

A première vue, il ne s'agit là que d'un problème économique. En réalité, c'est un problème politique aussi. L'unité canadienne est en somme factice. Entre l'Est et l'Ouest, la distance matérielle et morale est énorme. Quand on va en chemin de fer de Toronto à Winnipeg, on traverse, pendant quarante-huit heures, une région quasi déserte. Et quand on arrive à Winnipeg, on arrive dans une atmosphère purement américaine au milieu d'une population bigarrée, s'éle-

ments proprement britanniques tiennent une place de plus en plus restreinte. Dans ces conditions, l'unité canadienne apparaît indéniablement fragile.

Les Canadiens de l'Est le savent bien, et leur politique traditionnelle a tendu à créer un Canada économiquement autonome et économiquement distinct des Etats-Unis. De fait, la politique douanière au Canada a jusqu'ici été invariablement protectionniste. Les libéraux se déclaraient bien partisans de la réciprocité américaine, mais c'était manifestement une mauvaise plate-forme (!), au moins dans les temps où le développement de l'Ouest existait à peine. Lors de leur accession au pouvoir, en 1896, ils ont fait sans doute une tentative dans ce sens. Mais très vite, devant une rebuffade des Etats-Unis, ils se sont engagés dans la voie de la préférence britannique et des traités de commerce avec l'Europe.

La situation cependant n'a pas manqué de changer dans la mesure même où l'Ouest grandissait. Vers 1910, les réclamations de l'Ouest canadien en faveur d'un régime de libre-échange se faisaient de plus en plus instantes. En même temps, l'intransigeance protectionniste des Etats-Unis subissait une sorte de détente. Sir Wilfrid Laurier crut pouvoir répondre aux avances qui lui venaient de Washington. Entre les deux gouvernements fut signé un traité de commerce qui assurait, entre les deux pays, un libre-échange de fait pour les produits agricoles.

L'Ouest canadien exultait. Mais la protestation de l'Est fut la plus forte. Le pays manifestement redoutait dans la réciprocité la préface d'une politique annexionniste. Telle n'était évi-

demment pas la pensée de sir Wilfrid Laurier. La masse de l'opinion cependant l'abandonna aux élections de 1911. L'Est Industriel avait voté en immense majorité contre le traité. En revanche, les provinces de l'Ouest (Alberta, Saskatchewan) envoyaient une députation presque unanimement en faveur de la réciprocité.

La question est maintenant en apparence enterrée; mais elle ne l'est qu'en apparence: L'Est veut rester le centre d'attraction de tout le Canada, alors que l'Ouest est attiré vers les Etats-Unis par une force de plus en plus puissante.

Il ne faut pas s'y tromper: dans cette affaire, c'est bien l'unité canadienne elle-même qui est en jeu.

LE CANADA ET LE MILITARISME EUROPEEN

par M. André Siegfried

Montréal, le 12 juin 1914.

Par un privilège vraiment enviable, les colonies anglaises, notamment le Canada, ont échappé jusqu'ici au militarisme et aux soucis que donne invariablement la responsabilité d'une politique étrangère. C'est aujourd'hui une des plus graves questions politiques de l'Amérique du Nord que de savoir s'il continuera d'en être ainsi.

En 1909, l'Angleterre, menacée par l'Allemagne dans sa traditionnelle suprématie navale, a fait à ses colonies un appel non déguisé de concours. "La charge de la défense impériale, disait-elle, repose sur moi seule. N'ai-je pas le droit d'être aidée dans cette tâche par mes jeunes colonies?"

La prière était pressante. Décemment, les gouvernements coloniaux ne pouvaient guère s'y dérober. Mais

quelle serait la forme du concours donné? On devine immédiatement la gravité du problème pour une jeune colonie telle que le Canada, restée jusqu'ici absolument étrangère à de semblables préoccupations.

Plusieurs politiques se firent jour aussitôt; et, autour d'elles, des discussions passionnées s'élevèrent.

Sir Wilfrid Laurier, chef du ministère libéral au pouvoir, préconisa la constitution d'une armée navale et d'une flotte strictement canadienne. La colonie construirait des vaisseaux de guerre destinés à rester sa propriété. En cas de péril urgent pour l'Empire britannique, ces vaisseaux pourraient être prêtés à la mère patrie et devenir alors partie intégrante de la flotte impériale. Sir Wilfrid Laurier cependant réservait avec soin, pour l'avenir, sa liberté d'action: "Il sera bien entendu, disait-il, que si l'Angleterre est en état de guerre, le Canada sera de ce fait, lui aussi, en état de guerre. Mais le Canada restera juge de décider s'il prendra, oui ou non, part à la guerre."

En droit, cette solution peut paraître bizarre. En fait, elle est parfaitement sage et pratique, et il est fort douteux que la colonie en accepte jamais une autre. Cependant, ni les Canadiens-anglais intransigeants, ni la masse de la population canadienne-française ne s'en déclarèrent satisfaits.

Les premiers trouvèrent le plan Laurier insuffisant. "Nous ne sommes pas outillés, objecta M. Borden, leader du parti conservateur et représentant de l'opinion canadienne anglaise, pour construire une flotte. Offrons plutôt un concours financier; que les vaisseaux que nous ferons construire soient construits par l'Angleterre elle-même, et qu'ils fassent immédiate-

ment partie de la flotte impériale ! Quant à notre participation aux guerres de l'avenir, elle doit être automatique. Notre seule condition est que la métropole devra, sous une forme ou sous une autre, nous consulter pour la gestion de sa politique extérieure."

Les Anglais trouvaient que Laurier n'en faisait pas assez. Les Canadiens-français jugèrent qu'il en faisait beaucoup trop: "Quoi! s'écria le plus éloquent d'entre eux, le leader nationaliste Bourassa, vous créez une flotte dont vous envisagez la participation aux guerres impériales ! Ne voyez-vous pas que, tout en réservant en apparence votre liberté d'action, vous serez entraîné malgré vous à intervenir? Si c'est pour défendre l'existence même de l'Empire, nous y consentons. Mais à aucun prix nous ne voulons être impliqués dans des guerres qui ne nous intéressent pas directement et où nous n'avons que faire. Gardons toutes nos forces pour la défense du Canada."

Maître de la majorité au Parlement, sir Wilfrid fit voter son projet. Mais l'opinion canadienne-française le désavoua. Une élection partielle avait lieu, en novembre 1910, dans la circonscription toute française de Drummond et Arthabaska. Le candidat du gouvernement y fut battu d'une façon retentissante à la suite d'une campagne passionnée. Il était évident que la population canadienne-française refusait de marcher. En même temps, la population anglaise s'indignait contre la grande trahison du "Français" Laurier, soupçonné de tiédeur et de manque de loyalisme. C'est largement sous le coup de cette double rancune qu'il a succombé aux élections générales de septembre 1911.

Il est toujours amusant de voir

comme les oppositions se calment vite quand elles arrivent au pouvoir. M. Borden, successeur de M. Laurier, a commencé par obtenir de la Chambre élue en 1911, le vote d'une contribution en argent à la flotte britannique. Mais le Sénat, composé des amis de M. Laurier, a opposé son veto. Depuis lors, le nouveau gouvernement s'en est tenu en fait à la politique de son prédécesseur, M. Borden a bien essayé de faire accepter à Londres l'idée d'une participation canadienne à la direction des affaires diplomatiques de l'Angleterre. Il s'est heurté à un refus, à la suite duquel il semble avoir repris toute sa liberté: dès l'instant que le Canada n'est pas consulté dans la gestion diplomatique de l'Empire, il ne peut s'engager à lui donner automatiquement son appui dans toutes les circonstances.

Le ministère actuel est donc revenu à la politique du ministère précédent. Cette politique, conçue par la sagesse d'un homme d'Etat comme Laurier, est sans doute la seule possible actuellement. Le Canada est prêt à faire des sacrifices d'hommes et d'argent pour sa propre défense et même pour la défense de l'Empire, si celui-ci est en péril véritable. Mais les impérialistes anglais se trompent entièrement s'ils espèrent entraîner statutairement pour ainsi dire, leur colonie dans le terrible tourbillonnement militariste de l'Europe.

—o—

Les jeunes gens, enivrés de leurs espérances, croient tenir ce qu'ils poursuivent; toutes leurs imaginations leur paraissent des réalités.—Bossuet.

* * *

Le bonheur ou le malheur de la vieillesse n'est souvent que l'extrait de notre vie passée.—Sainte-Beuve.

CHRONIQUE FEMININE

par FRANCINE



LES FEMMES CHINOISES MODERNES

La femme chinoise a, de tout temps, fait preuve de caractère et d'énergie. L'histoire de la Chine fourmille d'héroïnes dans tous les genres. Impératrices, en titre ou douairières, simples favorites ont porté au summum le renom de l'Empire ou causé la chute des dynasties. Tout près de nous, la terrible Ts'eu-shi a régné effectivement pendant quarante ans, guidant le diplomate Li Hong Tchang, terrorisant le militaire Yen Cheu Kai, giflant comme un gosse le Fils du Ciel, Kouang Su, qui atteignait la trentaine.

Les auteurs célèbres appartenant au beau sexe sont fort nombreux. Citons seulement la célèbre historienne Pan Tchao (1er siècle de notre ère) qui, en dehors de ses ouvrages historiques, est l'auteur d'un recueil de "Conseils pour les Femmes." La douce et sage impératrice Su (morte en 1407) écrit deux traités de morale à l'usage des dames qui acquièrent par la suite une certaine célébrité.

Dans la vie de tous les jours, bien que confinée dans le gynécée, la mère de famille gérait d'une main ferme les intérêts de la maison, et bien souvent, en fait, son autorité primait celle du "pater Familiae."

Sous l'ancienne dynastie, certains journaux spéciaux, comme le "Pe King Niu Pao" (journal des dames de Pékin) menaient déjà d'actives campagnes féministes et affirmaient l'égalité des âmes, quel que soit le sexe du sujet.

La révolution de 1911 a incontestablement donné une nouvelle vigueur aux idées féministes. Dans l'enthousiasme des premiers jours, l'assemblée provisoire de Canton accorda aux Chinoises tous les droits politiques. Ce mouvement généreux fut de courte durée et l'assemblée définitive annula toutes les décisions favorables au beau sexe. Les féministes eurent beau invoquer l'exemple de la reine Victoria et de l'impératrice Ts'eu-shi, le sexe fort fut inébranlable.

Les femmes n'abandonnèrent pas le combat, et, depuis ces dernières an-

nées, les organes à leur dévotion n'ont cessé d'augmenter en nombre. Les grands quotidiens eux-mêmes ne craignent pas de rompre de temps à autre une lance pour ou contre la question féministe. Dans son remarquable ouvrage, "Le Flot montant," le Père Wieger a donné d'intéressantes traductions d'articles de journaux et revues. Nous en citerons quelques idées principales.

Les moeurs matrimoniales chinoises prêtant à la critique, les féministes les attaquent vigoureusement. Elles n'admettent pas qu'une fiancée se suicide pour suivre dans la tombe un fiancé qu'elle n'a jamais vu, ce qui était très bien porté à la fin de l'ancienne dynastie et se voit encore de nos jours.

Elles ne sauraient tolérer que les parents marient leurs enfants sans les consulter et les jeunes filles sont invitées à se syndiquer pour que l'on ne puisse les marier contre leur gré.

Nos auteurs protestent aussi avec énergie contre la polygamie. On doit exiger de l'époux une fidélité aussi absolue que celle qu'il demande à sa conjointe. Comme fiche de consolation, une doctrinaire ajoute que si les occidentaux ont renoncé à la polygamie, la morale n'y est pour rien. C'est simplement en raison de la vie chère que les Européens ont renoncé aux charmes de plusieurs épouses.

Les Chinoises retour d'Europe sont choquées des tableaux de nu vus dans les expositions. Elles s'indignent encore davantage de voir des hommes les regarder avec complaisance. Non que leur pudeur en soit effarouchée, mais elles ne veulent pas que la beauté féminine soit reproduite simplement pour le plaisir des hommes et leur serve de jouet. Elles demandent

que l'on expose en quantités égales les études d'académies masculines et féminines. Le corps de l'homme n'étant pas moins beau que celui de la femme.

Egales en beauté les corps des deux sexes le sont aussi en force. C'est ce que déclarait le chancelier de l'université de Pékin, M. Tset Yuen Pei, au cours d'une allocution prononcée à Shanghai, dans une école supérieure de jeunes filles. Il invita les jeunes élèves à entretenir leur vigueur musculaire et à apprendre la boxe, pour pouvoir, à l'occasion, faire respecter leurs droits.

QUELQUES CONSEILS AUX LECTRICES MAITRESSES DE MAISON

Liqueur à l'orange.— Pelez cinq oranges et un citron, en ayant soin de ne laisser aucune partie blanche de la pelure (ce qui donnerait à la liqueur un goût amer). Mettez ces pelures dans un bocal avec $\frac{3}{4}$ de pinte d'alcool. D'autre part, faites fondre $\frac{3}{4}$ de sucre candi dans $\frac{3}{4}$ de pinte d'eau, ajoutez à l'alcool. Bouchez avec soin et laissez reposer deux mois environ. Filtrez au papier gris.

Le lait éteint le pétrole.— Le pétrole, qui est aujourd'hui si employé, de même que l'essence, est cause de beaucoup d'accidents, surtout dans les ménages nombreux où les lampes sont très exposées. Tout le monde devrait donc savoir que l'eau avive le feu de pétrole et que le lait, au contraire, l'éteint sans pour cela qu'il en faille une grande quantité. Au lieu donc de perdre la tête, lorsque l'accident arrivera, prenez posément un récipient contenant du lait et versez-le au milieu du feu.

Contre les taches sur les meubles.— Voici un procédé pour enlever les

taches sur les meubles: Faites chauffer un peu de bière et appliquez-en sur les taches avec un morceau de flanelle, frottez ensuite avec la préparation suivante: deux sous de cire d'abeilles, coupée en petits morceaux dans un pot, 1 once de savon jaune coupé également en petits morceaux et un peu d'essence de térébenthine. Placez le pot sur le fourneau et remuez de temps en temps jusqu'à ce que tout soit fondu, et laissez refroidir.



dir. Appliquez ensuite la préparation sur les meubles avec un morceau de flanelle; frottez avec un torchon doux et finissez de faire briller avec un vieux mouchoir de soie. Pour les bois peints lavez avec du savon et de l'eau.

Pour éloigner les souris des meubles.—Un bon moyen d'éloigner les souris des bureaux, chiffonniers, buffets, etc., c'est de clouer un morceau

de zinc sous chaque meuble. Le zinc doit être cloué bien juste. Ce n'est pas nécessaire quand il s'agit de bureaux, de mettre du zinc sous chaque tiroir; un morceau au fond seulement sera suffisant.

Pour entretenir le fil des couteaux de table.—Il suffit de les passer, tous les jours et toujours dans le même sens, sur un morceau de bois blanc, bien plat, poli au papier d'émeri et enduit d'un peu de vaseline.

Emploi des coquilles d'oeufs.—On fait peu de cas des coquilles d'oeufs et on a vite fait de les jeter au feu. Cependant (ceci s'adresse en particulier aux personnes habitant la campagne), ces fragments calcaires ont des propriétés précieuses pour l'alimentation des jeunes animaux. Réduites en poudre, les coquilles d'oeufs favorisent le développement de la charpente osseuse des pores et des veaux, auxquels on les donne mêlées aux aliments. Les poules sont avides des petits morceaux de coquilles qui activent la ponte. Recueillez donc toutes les coquilles d'oeufs, et vous en tirerez profit pour la santé de vos élèves.

Nettoyage des vêtements imperméables.—Pour remettre à neuf un vêtement imperméable taché ou maculé de boue, vous commencez par le tremper dans de l'eau froide, puis vous l'étendez à plat sur une table et le frottez partout avec une eau savonneuse. Lorsque la saleté est enlevée, on le trempe dans plusieurs eaux pour le débarrasser de l'eau savonneuse, mais on ne le tord pas. On le pend au grand air pour le faire égoutter et sécher. Ne jamais employer d'eau chaude et ne jamais sécher devant le feu.

Contre les taches de rousseur.—Les taches de rousseur qui sont développées par le soleil peuvent facilement

s'enlever. Le traitement à suivre consiste à laver d'abord les taches à l'eau tiède, puis à les humecter d'une solution concentrée de sulfure de potasse ou fleur de soufre dissous dans de l'eau. On les mouille au moyen d'un pinceau, et à plusieurs reprises, en laissant sécher la solution sur la tache. Cette opération étant réitérée plusieurs fois dans la journée, au bout de quelques jours l'épiderme tombera et les taches disparaîtront.

LES CHEVEUX

La mode des cheveux courts implantée il y a deux ans et plus, souleva de violentes controverses. La colère des champions et des adversaires de cette mode s'est beaucoup adoucie. Jamais vogue ne dura plus longtemps. Mais, insensiblement, les longues chevelures réapparaissent. Dans un an, personne ne portera plus les gais et

Mettez la première de droite à gauche; celle de gauche au centre et celle-ci à l'extrême droite. Laissez pousser vos cheveux que vous ferez onduler de temps à autre jusqu'à ce qu'ils soient assez longs pour les peigner comme ont fait les deux belles personnes brunes de notre seconde vignette.



Nous conseillons la coiffure de la première, à gauche, tout à fait lissée, qui est en grande vogue à Paris. Autant de conseils dont vous userez à votre fantaisie, chère lectrice. En tout ceci, il est de beaucoup préférable de



garçonnières cheveux courts. D'ici là, toutefois, un problème s'impose à toutes femmes et jeunes filles qui laisseront allonger leur chevelure. Comment se coiffer dans cette difficile période de la pousse des cheveux?

Vous voyez sur l'extrême droite de notre première vignette trois têtes dont l'ordre devrait être renversé.

ne se fier qu'à son bon goût. Autant de têtes, autant de coiffures différentes. Les cheveux courts restèrent longtemps à la mode précisément parce qu'ils faisaient l'affaire des femmes qu'ennuie le travail de se peigner et qui ne savaient que faire de leurs cheveux!

LES PARFUMS

L'usage des parfums remonte à la plus haute antiquité. Les anciens employaient les parfums dans les rites religieux, et cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Les Grecs attribuaient aux dieux l'invention des parfums. C'est grâce à l'indiscrétion d'Oenone, une nymphe de Vénus, que les hommes apprirent le secret des parfums. Quand les dieux descendaient de l'Olympe, pour se mêler aux autres mortels, ils laissaient après eux une odeur d'ambroisie.

Les Spartiates traitaient d'efféminés et méprisaient ceux qui se parfumaient.

A Athènes, l'usage des parfums était répandu à tel point que les Athéniens disaient: "Allons au parfum", comme nous disons: "Allons au café". Ils s'imbibaient d'essences spéciales pour chaque partie du corps. Ils employaient la menthe pour les bras, l'huile de palmier pour les joues et la poitrine; les cheveux et les sourcils étaient enduits d'une pommade à la marjolaine; pour les genoux et le cou: l'essence de lierre terrestre.

Les Romains suivirent les Grecs dans l'usage des parfums. Au théâtre, le velarium était imbibé de parfums, en se relevant il répandait, sous forme de pluie, un arôme sur les spectateurs. Au milieu de la salle des festins, ils lâchaient des pigeons imprégnés d'essences, et ces oiseaux en volant secouaient leurs ailes parfumées sur les convives. Néron, aux funérailles de sa femme Poppée, brûla plus d'encens que l'Arabie n'en produisait en un an. Dans une fête qu'il donna, il dépensa pour plus de \$50,000 de roses.

La loi de Moïse interdisait aux Juifs l'usage des parfums, qu'ils réservaient pour le sanctuaire. Ils employaient

une résine dans les cérémonies religieuses, dans le Cantique des Cantiques on parle de la cannelle, du nard, de la myrrhe, de l'aloès.

Avicenne, philosophe arabe qui vécut au dixième siècle, inventa la distillation de l'essence de roses.

En France, les Gaulois connaissaient l'art d'aromatiser les vins. Philippe-Auguste, en 1190, octroya aux maîtres parfumeurs de Paris une charte, qui fut confirmée par Jean Sans Peur, en 1359, et plus tard par Henri III.

Mathieu de Coucy, historien de Charles VII, dit que dans une fête donnée par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, une statue d'enfant était sur une table "qui crachait de l'eau de roses".

Sous Catherine de Médicis, toute la cour voulut être parfumée par René le Florentin, si connu par ses mélanges de poison dans plusieurs de ses parfums.

Richelieu parfumait sa chambre au moyen de soufflets. Martial fut le parfumeur de Louis XIV.

Les parfums et accessoires de toilette de Mme de Pompadour, si bien conservée, coûtaient à Louis XV la fabuleuse somme de \$50,000 par an. Les parfums employés à cette époque étaient des odeurs fortes, telles que la peau d'Espagne, le musc, la civette, et c'est seulement sous Marie-Antoinette qu'on préféra la violette et la rose à ces fortes odeurs. Avec la Révolution, l'usage des parfums disparut.

Sous le Directoire, on commença à employer les odeurs et les bains parfumés. Mme Talien, au sortir de son bain de lait et de framboises, se faisait frictionner avec une éponge imbibée de lait et de parfums.

Il y a des personnes qui ne peuvent supporter certains parfums: la princesse de Lamballe ne souffrait point

l'odeur des violettes, tandis que Louis XIV vivait au milieu des fleurs d'orange dont le parfum est très fort. Certaines femmes hystériques tombent en syncope à l'odeur du musc. L'odeur du camphre endort et calme.

En général, il faut éviter les parfums trop forts, tant dans son propre intérêt que dans celui de ses voisins; certaines sensibilités individuelles devant être ménagées. Certes, les petites quantités de parfums sont agréables et réjouissent l'odorat; parfois elles sont utiles comme antimiasmatiques, antiseptiques ou purificatrices de l'atmosphère: tel le benjoin qui possède un grand pouvoir antiseptique, grâce à l'acide benzoïque qu'il renferme.

Le professeur Ungéer prétend même que le séjour dans une atmosphère parfumée est un moyen de préservation contre la tuberculose, et il cite comme exemple la ville de Grasse dans les Alpes-Maritimes (la patrie du peintre Fragonard) où la tuberculose est très rare, grâce aux odeurs répandues par les fleurs dont on fait un très grand commerce dans cette partie de la France.

LES FARDS

Les fards sont des préparations cosmétiques destinées à embellir le teint, à entretenir la peau et à lui donner un éclat que l'âge et les rides ont terni. Les femmes de la plus haute antiquité ont cherché par l'usage des fards à remplacer et conserver les charmes dont la nature les a privées, ou qu'elle a supprimés trop tôt. Les prophètes Isaïe, Job, Jérémie, parlent du sulfure d'antimoine dont se servaient leurs femmes pour peindre leurs sourcils, ou pour tirer une petite ligne au coin de leurs yeux et les faire paraître plus grands et par conséquent plus beaux.

Les anciens Grecs connaissaient aussi les fards, puisqu'on dit qu'Alciade se fardait comme une femme.

Les femmes romaines connaissaient les différents fards rouges et blancs, puisque Juvénal nous dit: "Cette face empâtée que recouvrent tant de fards et où s'agglutinent les lèvres des infortunés maris, est-ce un visage ou un pansement sur une plaie?"

Les fards sont employés sous forme de liquides, pâtes, poudres, crêpons; leur couleur varie, ils sont rouges, blancs, bleus et gris.

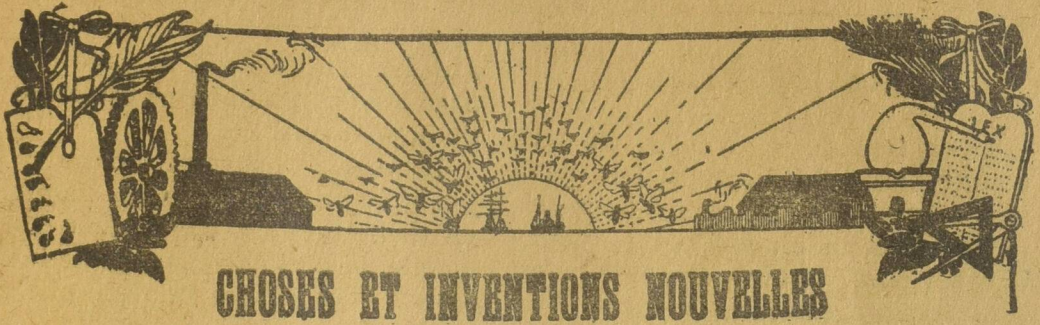
(Cet article sur l'histoire des parfums et des fards est tiré du livre du docteur de Lusi sur "La femme moderne".)

— 0 —

LA FUMÉE DU TABAC EST UN ANTISEPTIQUE

D'après un médecin américain qui a fait de la chirurgie avec les troupes expéditionnaires américaines pendant la guerre mondiale, ceux qui fument la pipe ont un avantage hygiénique sur ceux qui ne fument pas. "Pendant la guerre, dit-il, j'ai eu soin de plus de 500 soldats dans un poste avoisinant des marais et où une épidémie de dysenterie virulente faisait rage. Je remarquai que les plus grands fumeurs, qui sortaient avec leur pipe à la bouche, ne contractaient pas la maladie. Je fumai continuellement et j'en fus aussi exempt. Fumer constitue donc, en réalité, une grande protection contre la maladie."

D'après la "Revue Pasteurienne", publiée par le célèbre Institut Pasteur, de Paris, la fumée du tabac est grandement antiseptique et elle tue, en quelques instants, les bactéries libres du choléra, de la diphtérie et de la méningite cérébro-spinale.



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

LA FORCE DES GRANDS SINGES

Les orangs-outans, ces grands singes tristes et méfiants, dont la prétendue férocité est du domaine de la fable; les chimpanzés, les plus intelligents de tous les mammifères; les gorilles, le plus grand et peut-être en revanche le moins intelligent de tous les singes, dont on a aussi exagéré la férocité et la bestialité, en le représentant constamment en lutte avec

à l'aide de ses bras énormes, escalader une maison et descendre avec quelqu'un sous l'un des bras, comme dans "Le meurtre de la Rue Morgue", d'Edgar Allan Poe.

Ils sont capables de toutes les prouesses de l'homme et de prouesses bien plus grandes encore. Ainsi, un chimpanzé de 140 livres seulement dans une souque à la corde peut aisément entraîner quatre hommes rompus à tous les sports. C'est ainsi que Suzette, une chimpanzé du Parc Zoo-



l'homme pour lui ravir sa femme, tous sont doués d'une force extraordinaire qu'artistes et écrivains n'ont pas eu tort de mettre en valeur dans leurs oeuvres.

Un gorille est de taille à s'emparer d'une femme et à l'emporter dans ses bras au coeur de la forêt. (Mais disons qu'il ne le fait guère, car il craint l'homme et ne l'attaque que blessé, comme certains animaux de nos forêts). Le chimpanzé peut aussi,

logique de New-York, pesant 135 livres, a tiré à elle, d'un coup sec, 1260 livres. Un bon athlète, au même jeu, ne peut tirer qu'une moyenne de 350 livres. Il s'en trouve un sur cent pour tirer 500. Avec de l'entraînement, en faisant jouer savamment toute la force de ses muscles, ce singe ferait mieux. Dans une lutte à la corde avec quatre bons hommes de son poids, ce chimpanzé en aurait facilement raison.

A QUOI TIENT LA VIE

La vie tient à peu de chose. On peut mourir d'une chiquenaude. Les hommes robustes ou faibles, les animaux, puissants et infiniment petits, disparaissent pour un rien. Ecoutez qu'on vous raconte comment mourut, l'an dernier, le plus gros hippopotame en captivité du monde entier. Zeekoo était son nom. Après s'être porté comme un charme pendant de nombreuses années — car les hippopotames vivent vieux, — il perdit un jour



l'appétit. Le pauvre ne mangeait plus que deux boisseaux de foin — le tiers de sa ration coutumière! — Puis, il fit la diète pendant quatre jours et mourut, au bout d'une longue semaine, dans les plus atroces douleurs.

Ses gardiens et ses admirateurs (il en avait et des centaines) pensèrent que le bon hippopotame était mort, victime d'une gigantesque maladie, inconnue aux pauvres hommes que nous sommes. Sans doute, avait-il avalé une barre de fer ou une valise remplie de vaisselle! Quelle ne fut pas la surprise de tous d'apprendre que Zeekoo était mort d'avoir avalé une vulgaire balle de tennis qui était allée

se loger dans l'étroit passage qui sépare les deux immenses estomacs de l'hippopotame!

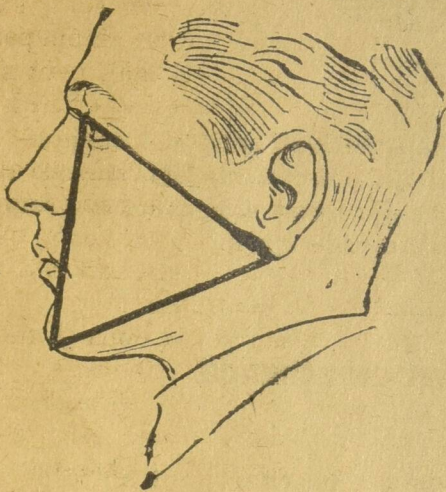
L'animal, pourtant, n'avait pas l'habitude du jeu de tennis. Comment une balle lui était-elle tombée dans la gueule, la plus forte gueule de la création? Tout près se trouvent quelques courts de tennis — à quelque deux cents pieds du jardin zoologique. Une Lenglen ou un Tilden quelconque fit un jour passer la balle par-dessus les grilles et elle alla tomber dans la gueule de l'hippopotame, qui, après avoir pris un copieux repas, bâillait au soleil comme un bienheureux.

Quelle étrange chose! surtout quand on pense qu'un hippopotame, sans se faire aucun mal, peut s'attaquer à une embarcation et d'un coup de gueule la mettre en deux morceaux. Mais l'hippopotame ne se sert de ses mâchoires que pour détruire; il ne mange pas la chaloupe qu'il a coupée en deux. Au contraire, il est strictement végétarien.

Ces animaux sont doux et ne s'attaquent jamais à l'homme. Si on les ennuie, ils se défendent hardiment. Leur peau est si dure que la balle du chasseur glisse dessus. Pour les tuer, la balle doit porter derrière l'oreille, dans la tête ou dans l'oeil. Zeekoo pesait trois tonnes, le jour de sa mort. Il restait facilement dix minutes sous l'eau. Il avait coûté la jolie somme de \$5,000 au jardin zoologique. Une baleine avala Jonas tout rond, sans se faire aucun mal, et il suffit d'une malheureuse balle de tennis pour tuer un mastodonte de trois tonnes! Une balle de tennis, avalée de travers, cause la mort d'un tel animal et nous connaissons des hommes qui avalent des sabres, des ciseaux et des scies comme s'il ne s'agissait que de spaghetti.

LE LANGAGE DES OREILLES

M. Bertillon, le grand anthropologiste français, qui inventa le système d'identification par les empreintes digitales, système qui fut adopté par toutes les préfectures de police du monde entier et qui rend tous les jours d'insignes services à la société, avait l'habitude de dire qu'on pouvait très bien aussi établir l'identité d'une personne par ses oreilles. Il rappelait le cas d'un certain individu dont toutes les empreintes et signes particuliers correspondaient à ceux d'un criminel connu et qui n'en fut distingué que par la forme des oreilles.



La position des oreilles a un grand sens pour ceux qui jugent le caractère d'une personne à ses oreilles. Placées bas, elles indiquent une certaine dureté de caractère; placées haut, discrétion et prudence. Ainsi de suite.

La position de l'oreille est normale quand on peut tracer un triangle équilatéral de l'extrémité du lobe à l'angle intérieur de l'oeil et à la pointe du menton. Voyez d'ailleurs notre vignette.

On reconnaît en général 6 types d'oreilles; (a) l'oreille normale, que nous venons d'expliquer; (b) l'oreille musicale, à pavillon bien dilaté; (c) l'oreille non musicale qui est aussi l'oreille des criminels, l'oreille brisée; (d) l'oreille des orateurs, dont la conque est plus large et plus profonde; (e) enfin, l'oreille des commerçants, la plus grosse oreille de toutes qu'on se figure sur une grosse tête, un gros nez, de larges mâchoires et allant avec un monsieur aux épaules carrées. Nous connaissons pourtant nombre de commerçants qui ne sont pas bâtis en lutteurs!

LE PALAIS FLOTTANT DE TIBÈRE

On tente en ce moment (quelle présomption!) de localiser et de renflouer le palais flottant de l'empereur romain Tibère qui reposerait au fond du lac Nemi, à soixante-dix milles de Rome.

Il contiendrait de fabuleux trésors, assez merveilleux et éblouissants pour rejeter dans l'ombre toutes les richesses que l'on a extraites du tombeau du pharaon Tout-Ankh-Amon. Il était de proportions plus fortes que tous les bâtiments qui couraient alors les mers.

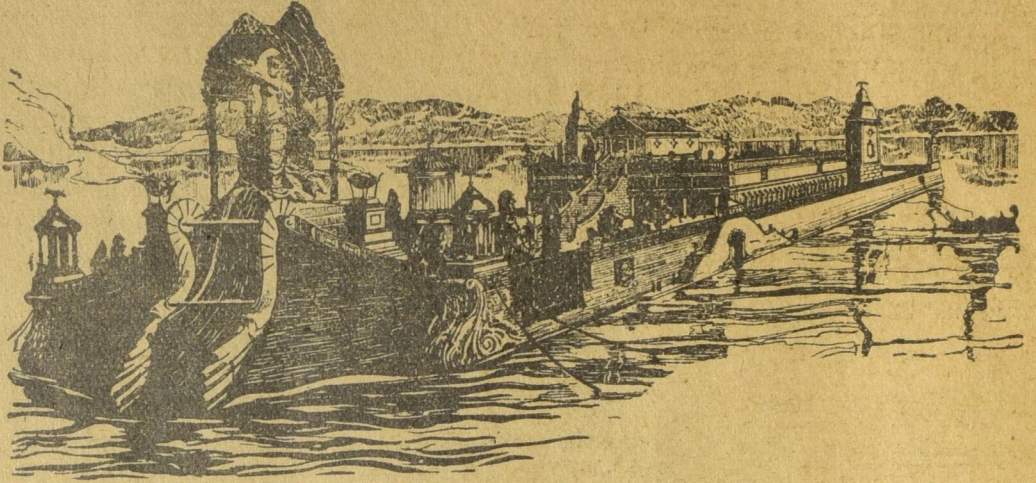
Pour posséder ces merveilleux trésors, Tibère avait rançonné sans pitié tous les peuples conquis et notamment la Grèce et l'Asie.

Tibère fut le deuxième empereur romain, le successeur d'Auguste. Son gouvernement général fut bon. "Un bon pasteur, disait-il, tond ses brebis et ne les écorche pas." On sait qu'il accumula dans le trésor 600 millions que ses successeurs Caligula et Claude devaient dissiper. Or, il se peut que toutes les richesses qu'on cherche

dans le palais flottant de Tibère aient été jetées aux quatre vents du ciel par ces deux Césars fous et dépravés.

Ses armées se couvrirent de gloire; il assura la tranquillité du Rhin; la

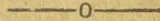
Il se retira à Caprée d'où il gouvernait Rome par la terreur, se livrant lui-même aux plus affreuses débauches. Il garda l'empire prospère, parce qu'il était bon administrateur et



Gaule fut soumise. Il remporta aussi en Afrique de brillantes victoires.

Mais il crut bientôt voir partout des complots et il devint d'une atrocité sans nom.

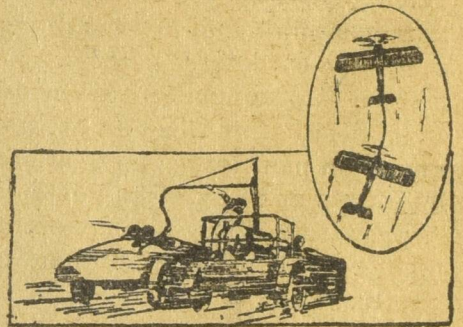
bon général, actif et intelligent, mais il fut pour ses sujets, surtout durant les dernières années de son règne, un effroyable tyran.



LE RAVITAILLEMENT EN ESSENCE

Grâce à de prodigieuses inventions modernes, on en est venu à faire de l'automobile et de l'avion un instrument de transport quasi parfait. Le grand problème à résoudre est encore celui de l'approvisionnement d'essence. Quand les avions de transport, par exemple, pourront se munir d'une quantité suffisante d'essence pour traverser sans péril les océans, le problème sera résolu. Ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à date est de ravitailler un avion dans son vol, grâce à un second avion, ou une automobile dans sa course, grâce à une seconde automobile. On peut constater par soi-

même, en consultant notre petite vignette, la façon de procéder qui est encore assez élémentaire et présente de grands inconvénients.





LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU



DU MECONTENTEMENT DES EXPOSANTS A NOS EXPOSITIONS CANINES

Cet article puisé dans "l'Éleveur de Paris", prouve qu'il n'y a pas que nous qui souffrons de la mauvaise administration des têtes dirigeantes du sport canin:

L'ORGANISATION DE LA CYNOPHILIE

Le vétérinaire Buttin qui est un exposant fidèle tant de Paris que de certaines manifestations de province, qui fut assesseur aux griffons d'arrêt à poil dur dont il est un des bientôt anciens éleveurs, nous écrit, à propos de la série d'articles que nous avons fait paraître sur la question des juges et des exposants, une longue lettre, dans laquelle il reconnaît que si les exposants ont des *devoirs*, ils ont aussi des *droits*.

Le vétérinaire Buttin, et il n'est pas le seul, se plaint du sans-gêne, de la mauvaise volonté et de l'incorrection trop fréquente de l'admi-nis-tration de la Société Centrale. "Une fois, écrit-il, que l'exposant a casqué, il est devenu le *cochon de payant* et n'a plus qu'un droit, celui de se taire." Cette année, nous avons été à même de le constater: il a fallu que des membres du comité présentassent des excuses à des exposants reçus au secrétariat avec l'impolitesse incorrecte qui caractérise le secrétaire des bureaux de la Société Centrale.

Le vétérinaire Buttin constate, ce que nous avons aussi constaté, qu'il "est facile de se rendre compte, en comparant les catalogues d'une année à une autre, qu'une grosse majorité des exposants, de l'exposition canine de Paris, surtout, viennent s'y frotter une fois, deux fois, s'y écorchent sans doute trop et n'y reviennent plus."

Quel est le remède? Le vétérinaire Buttin dit que "le sport canin a besoin d'une belle vague de fascisme. Qui voudra en prendre la tête? En attendant, je ne vois qu'une solution, c'est le syndicat des exposants et le jour où il sera organisé — et ce ne serait pas difficile, l'adresse de tous les exposants étant connue — ce jour-là, à nous deux."

N'allons pas aussi loin. Point n'est besoin de "syndicat d'exposants" pour obtenir des réformes: il suffira aux dirigeants des grands groupements régionaux de... montrer les dents.

Le comité rajeuni, comme il vient de l'être, pourra beaucoup s'il veut, et nous sommes persuadés qu'il voudra, car les anciens membres du comité ont senti passer le vent.

Il peut, maintenant que parmi ses membres figurent — ce ne sera sans doute pas une simple figuration — plusieurs présidents de grands groupements régionaux, établir une organisation réelle et judicieuse de la cynophilie, un règlement général des expositions et concours, un règlement nouveau du L. O. F. Mais il est indispensable qu'il réforme l'administration de la Société Centrale.

A propos des désignations des juges, il est arrivé que M. X..., proposé par un groupement important de province à l'agrément de la Société Centrale parce qu'il figure sur la liste des juges du club spécial de la race qu'il allait être appelé à juger, parce que à deux ou trois ou quatre reprises il a jugé cette race avec l'agrément du comité de la Société Centrale est *refusé* comme juge sous le prétexte qu'il n'est pas qualifié.

Le fait s'est produit cette année à trois reprises différentes. Nous sommes persuadé que le comité l'a ignoré, et que ce ridicule refus provient uniquement de l'administration de la S. C. qui n'a pas pris la peine — la paresse est mère de tous les vices — d'ouvrir ses dossiers et de consulter les listes des juges qualifiés!

Tant que la cynophilie ne sera pas organisée en France, tant qu'il n'y aura pas un "Code des Expositions", un "Code des épreuves et concours" dont les principaux articles auront été arrêtés de concert entre le comité de la Société Centrale, les représentants des grandes sociétés régionales et ceux des clubs spéciaux ayant réellement vie et activité — n'étant point des clubs fantômes ou des petites chapelles — il y aura entre les cynophiles et le pouvoir dirigeant un malaise. Nous nous efforcerons de concilier les uns et les autres, en montrant ce qu'il y a à faire.

Paul MEGNIN.

LE BRAQUE ALLEMAND

Les Allemands sont restés presque entièrement réfractaires à l'anglomanie; c'est à peine si les Pointers et Setters y sont connus et pratiqués par quelques riches propriétaires.

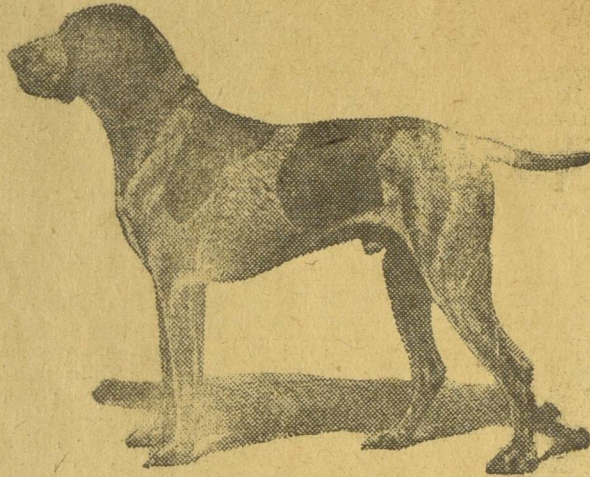
Rien n'a pu développer le goût des Allemands pour les chiens anglais; ils sont restés fidèles à leur Braque et ne consentent pas à l'abandonner.

Le Braque allemand même n'est pas généralement employé; d'ailleurs, il n'est pas très facile de s'en procurer

d'absolument purs, et ceux qui le sont atteignent toujours un prix relativement élevé.

Le Braque allemand chasse avec prudence et lenteur. Le chien quête, en effet, très doucement, souvent au pas, sans le fusil, explorant la plaine devant son maître avec le flegme le plus tudesque.

Quand il est sur le terrain et qu'il y travaille, il a l'air de le faire par condescendance pour le chasseur et de trouver cette occupation bien fastidieuse.



Braque Allemand

Physiquement, le Braque allemand est un grand et gros chien à forte tête, longue et un peu brusquée, à babines tombantes, à poitrine large, à forte encolure, avec un peu de fanon. Les reins robustes et un peu harpés, les épaules et les membres forts, les pieds larges à soles durs, la queue épaisse et rognée. Sa couleur est foncée, brune ou tiquetée brune à grandes taches, quelquefois blanche et brune.

Albert PLEAU.

NOTES DE L'ELEVAGE

Mad. J. A. Provost a vendu à Mad. D. Béland, Imperial Lady Topaz Sun Kist of Pomona ainsi que Mity Mite of Pomona.

Aussi vendu à Mad. Ménard, de la rue Cartier, Imperial Duchesse et à Mad. Belair, de la rue Maisonneuve, Imperial Honey Drew, tous descendants du fameux champion Stormlight of Dara, de Mad. Béland.

Imperial Ruddy, fils de Ruddy Glow of Dara, a obtenu le 1er prix dans le concours du mois de janvier 1924.

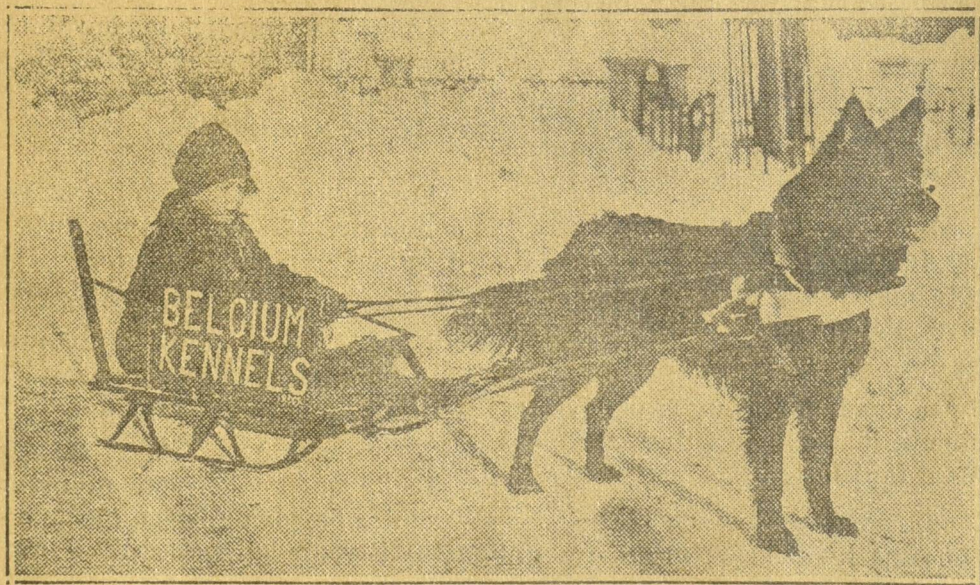
Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, 1066 rue Saint-Hubert, Montréal.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que, par nos paroles et par nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes.—La Bruyère.

Il faut des faits pour se résoudre à attaquer l'honneur d'un homme; si les seules apparences peuvent suffire, c'est quand il s'agit de le défendre.—De Bruix.



Arthur Walden et son attelage de chiens Husky qui a pris part aux courses du Derby à Québec.



François Domus, sept ans, le vainqueur du Derby pour enfants, avec son ami Galopin.



Si votre mari, madame, vous dit qu'il arrive du cercle, il faut le croire; ce serait si triste s'il vous disait la vérité.

* * *

Il faut plus de temps à une femme pour refaire sa figure que pour refaire son opinion.

* * *

Pourquoi les femmes veulent-elles avoir des maris que toutes les autres femmes ne veulent pas avoir?

* * *

Les femmes ont attrapé plus de coeurs masculins avec un beefsteak qu'avec l'éloquence du verbe.

* * *

Il y a des hommes qu'on enlève facilement, il y en a d'autres avec lesquels il faut lutter.

* * *

On peut juger si le monsieur qui entre chez lui à deux heures du matin est marié ou célibataire; pour cela on a qu'à écouter s'il fait du bruit ou s'il n'en fait pas.

CARNET DE FEMMES

La mission de la femme n'est d'être jolie.

* * *

Un peu de naïveté est toujours dangereux chez une jeune fille flirte.

* * *

La femme ne peut aimer qu'une seule fois, l'homme peut aimer souvent.

* * *

Si un amoureux commence à vous téléphoner toutes les heures, ce n'est pas toujours de la dévotion, il peut aussi vouloir s'assurer si vous êtes bien chez vous pour que vous ne le rencontriez pas ailleurs.

* * *

Le meilleur moyen de convaincre un homme que vous êtes brillante dans une conversation est de lui laisser faire la conversation.

* * *

Lorsqu'une jeune fille brise avec un amoureux, elle a toujours pris soin d'en avoir un autre en vue.

* * *

Il ne faut pas qu'une femme prodigue tous ses sourires au salon, il lui en faut aussi pour la cuisine.

* * *

Le dévouement à ses enfants est le premier devoir de la femme, son mari ne doit venir qu'après.

* * *

Toutes les femmes mariées à des hommes qui leur sont supérieurs sont généralement jalouses.

CELIBATAIRES

HOMMES

L'Homme n'analyse jamais une femme, il la prend telle qu'elle est, quitte à le regretter après.

* * *

Une femme est toujours plus intéressante à trente-cinq ans qu'à vingt ans; pourquoi alors épouse-t-on toujours la femme de vingt ans de préférence à l'autre?

* * *

Une soirée de pluie vaut deux soirées passées au clair de lune.

* * *

Lorsqu'on se marie, il faut toujours détruire toute la correspondance amoureuse que l'on a eue avec sa femme, sans cela on s'expose à la relire plus tard, et à se trouver toujours un peu idiot.

* * *

Une vie de célibataire est un dîner admirable; un dîner par un marié est un souper misérable.

* * *

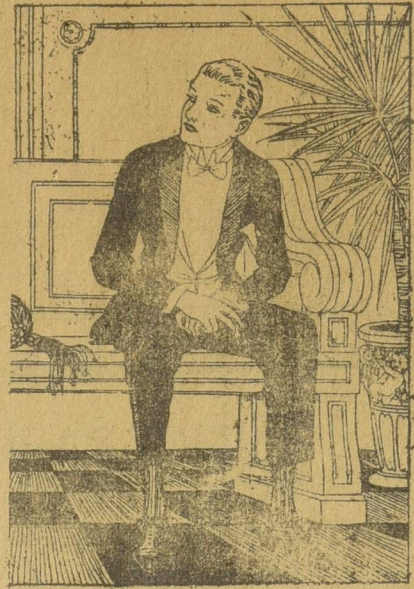
Un mari sage demandera toujours l'opinion de sa femme sur tout, mais il ne la suivra jamais.

* * *

L'homme passe sa vie à raisonner le passé, à se plaindre du présent et à craindre l'avenir.

* * *

Il n'est jamais trop tard pour une femme pour se rendre au rendez-vous qu'on lui a donné.



Un célibataire est plus remué par un bon parfum que par la pénitence.

* * *

Il ne faut jamais, pour sa tranquillité, qu'un homme marié flirte en présence de sa propre femme.

* * *

Une jolie fille ressemble à une fleur, il ne faut pas y toucher, il faut se contenter de l'admirer de loin.

* * *

On connaît plus rapidement la beauté des chevilles d'une jeune fille jolie que la couleur de sa chevelure.

* * *

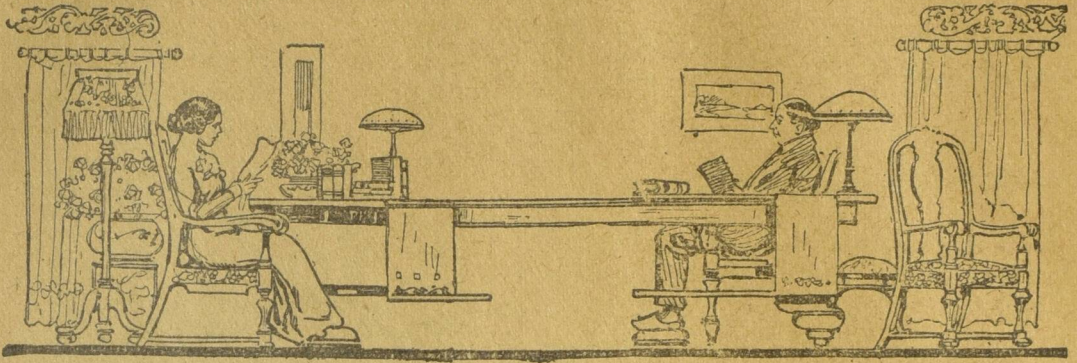
Célibataire, sachez qu'une femme qui avoue avoir trente ans avouera tout le reste.

* * *

Souvent la jeune fille que l'on épouse ne se marie que pour rendre ses amies jalouses.

* * *

Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment d'une femme.



BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER

(Supplément du Manuel illustré d'histoire de la Littérature française, de J. Calvet, Paris, 1923). Au Canada, par Emile Chartier.

Notre intention, comme bien l'on pense, n'est pas de vider la question de l'existence ou de la non-existence d'une littérature canadienne. Une telle tâche implique une sûreté de jugement et une autorité peu ordinaires. Beaucoup de gens se sont colletés avec ce beau problème, décidés à le résoudre de façon définitive. Ils n'ont réussi, va sans dire, qu'à convaincre davantage les convaincus. Ont-ils opéré une seule conversion? Ont-ils modifié les concepts du dernier des amateurs de lettres? Nous ne le croyons pas. C'est le propre de toute discussion d'envenimer bien plus que de régler une querelle. Et il semble que cet axiome (qui pourrait bien être un paradoxe) s'applique plus particulièrement aux querelles littéraires. Que l'écrivain cède à ses adversaires, se rende à leurs raisons, il s'aliène les sympathies et la confiance de ses lec-

teurs. Le bonhomme de lettres engagé dans une polémique doit, chez nous, en sortir vainqueur! Les controverses littéraires s'apparentent ainsi aux insipides discussions politiques. La valeur de son style n'est pas comptée à l'auteur d'un article abimé par la critique, pas plus que le mouvement de son discours, la beauté de sa phrase, la rondeur de ses périodes, ne rachètent l'orateur, s'il est "massacré" par un adversaire malin.

Le polémiste qui n'a pas toujours raison est indigne de tenir une plume! Et voilà pourquoi les irrédentistes de la littérature canadienne et ses nihilistes ne trouveront jamais un terrain d'entente.

La polémique est vieille; elle date tout au moins de l'altercation Ab der Halden-Fournier (Revue canadienne, 1906-1907). Vinrent les disputes entre régionalistes et universalistes. Olivier Asselin, dans la magnifique préface de l'Anthologie des Poètes Canadiens du regretté Jules Fournier, revient à la charge: "Une littérature peut être nationale, écrit-il, par la nature des sujets, mais à condition d'être d'abord une littérature, c'est-à-dire autre chose qu'un ensemble d'é-

crits sans valeur littéraire propre. Ce qui s'est écrit chez nous d'ouvrages à prétentions littéraires sur des sujets canadiens ne saurait constituer une littérature canadienne... L'étranger s'intéresse encore à nos productions par curiosité de collectionneur."

M. Asselin est bien sévère. Nous ne pouvons pourtant nier la justesse de cette dernière phrase: l'étranger s'intéresse encore à nos productions par curiosité de collectionneur.

Les critiques français corrigent en effet les oeuvres canadiennes avec la bienveillance d'un professeur qui s'intéresse aux devoirs de son élève préféré. Ils louent bien plus l'effort fait que le travail accompli. Quand ces critiques jugeront nos travaux littéraires d'après leur valeur intrinsèque, comme ils font des livres édités chez eux, alors seulement nous entrerons dans la république des lettres, avec les droits et titres des citoyens intellectuels.

Or, M. Asselin n'admet pas l'existence actuelle d'une littérature canadienne: Arthur Buies, avant lui, faisait mieux, quand il déclarait que ses compatriotes sont de "Jeunes Barbares" et que les lettres canadiennes n'existeront jamais.

Comment peut-on faire pareille prophétie? Nous préférons croire le premier écrivain français qui se soit intéressé à l'étude de nos débuts littéraires, M. Charles Ab der Halden: "Après une période fatale d'imitation, viendra l'originalité."

Charles Le Goffic dans la collaboration qu'il apporte au Larousse Mensuel illustré (années 1911-13) sur le Canada, écrit: "La littérature canadienne est une littérature encore jeune relativement: elle date, en effet, de la cession (1763). Toute française

d'accent, elle est aussi toute française de sentiment, et c'est qu'elle est surtout à l'origine une littérature de protestation. Elle tend, depuis quelques années seulement à se "nationaliser" et il n'est pas impossible qu'elle y réussisse."

Un autre qui accepte le "fait" d'une littérature canadienne!

M. le chanoine Emile Chartier, dans son intéressante synthèse d'histoire des lettres canadiennes, écrite à la demande de J. Calvet, pour le supplément de son Manuel d'Histoire de la Littérature française, explique de façon claire et neuve comme il entend la question:

"Celle-ci (la littér. canadienne) existe-t-elle? Un débat assez acrimonieux se continue à ce sujet, depuis longtemps. **L'accord entre les parties belligérantes serait sans doute près de se faire, si l'on voulait d'abord s'entendre sur les termes.** Quand ils parlent des lettres canadiennes, les uns pensent aux oeuvres qui méritent de figurer dans l'histoire de la littérature, aux chefs-d'oeuvre consacrés par la postérité. A ce compte, il est difficile de ne pas le leur concéder: les lettres canadiennes sont et seront longtemps encore en puissance. Les autres englobent sous ce nom la collection des ouvrages qui constituent "l'histoire littéraire", tous ceux entre lesquels les critiques opèrent un triage pour faire entrer les meilleurs dans "l'histoire de la littérature". En ce sens, les lettres canadiennes existent véritablement. Un érudit, M. Philéas Gagnon, en a dressé le catalogue dans son "Essai de Bibliographie", qu'on a depuis complété. Les Canadiens ont des livres de chez eux, écrits par les leurs, où s'exprime leur âme à eux."

En somme, qu'est-ce au juste qu'une littérature ? L'ensemble des productions des écrivains d'un pays ou, entendue au sens de l'histoire littéraire, l'ensemble des littérateurs d'un pays. Or le Canada français compte des littérateurs qui ont produit des oeuvres. Donc, la littérature canadienne existe.

Oh! s'il fallait pour qu'une littérature nationale soit reconnue qu'elle comptât uniquement des oeuvres durables et des littérateurs de renom, la littérature canadienne ne pèserait pas lourd, mais telles ne sont pas les conditions d'existence d'une littérature. Grâce à Dieu!

Maintenant, cette littérature, est-elle intéressante en son ensemble ? Non, pas très intéressante. A-t-elle des possibilités de durée? Oui, en se perfectionnant.

Nous perdons beaucoup de temps à ergoter. Les discussions byzantines sont pourtant le fait des lettres en décadence! Et nous entrons dans la carrière! Ces choses n'arriveraient pas si nous avions un peu moins de critiques et plus de vrais écrivains, plus de créateurs...

Jules JOLICOEUR.

— 0 —

LA FALSIFICATION DES VIEUX LIVRES

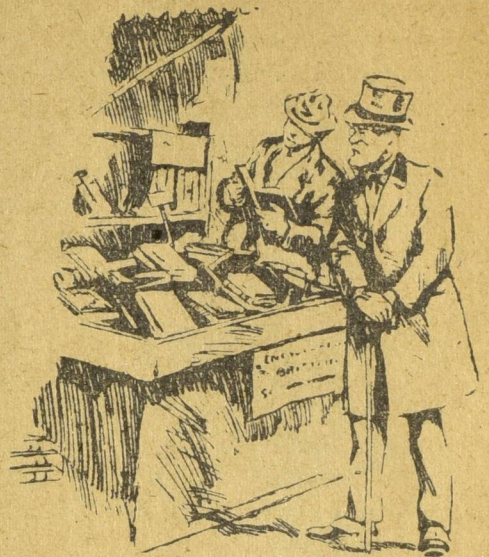
Si les beaux livres sont rares, combien de volumes truqués se sont glissés sur les rayons de nos bibliothèques?

Jadis, quand un ouvrage était incomplet, on s'employait à acquérir un autre exemplaire défectueux pour remplacer les pages ou les gravures manquantes. C'est ainsi que le père Lécureux possédait toute une collec-

tion de volumes invalides. Une comédie originale de Molière ou "La Vie privée de Louis XV" avait-elle besoin d'être complétée que l'on accourait chez le vieil original et il était bien rare que l'on revint sans posséder la pièce recherchée.

Le savant libraire Claudin, lui aussi, entassait des douzaines d'exemplaires défectueux du même ouvrage, toujours prêt à fournir la page désirée au bibliophile exploré.

Quand l'ouvrage possédait une certaine valeur, on avait recours à des calligraphes habiles pour reconstituer



le feuillet ou le titre disparu. Bénard et Pilinsky, ancien officier polonais, décédé en 1887, à un âge avancé, étaient passés maîtres dans l'art de la contrefaçon. En artistes consciencieux, ils imitaient si bien la partie abîmée qu'il devenait difficile de découvrir l'emplacement de la restauration.

Aujourd'hui, grâce au progrès, ce long et coûteux travail de reconstitution a été abandonné. S'il manque une page à un volume rare et précieux, on en prend une photographie

sur un ouvrage complet, puis on le reporte sur zinc pour établir un cliché et on le reproduit sur vieux papier à l'aide de la presse mécanique.

En procédant de cette façon, on parvient à obtenir des fac-similés d'une grande perfection surtout si l'on a pris soin d'atténuer l'éclat de l'encre par des procédés chimiques, pour lui donner le cachet du vieux...

Dans cet ordre d'idées, signalons un document parfait de cette reproduction en fac-similé. Nous voulons parler du "Mémoire écrit par Marie-Thérèse Charlotte de France sur la captivité des princes et princesses ses parents, depuis le 10 août 1792 jusqu'à la mort de son frère en juin 1795."

La reproduction qui vient d'en être donnée dernièrement est si fidèle, avec ses pages jaunies, ses déchirures

du papier, ses taches d'encre et ses ratures, que le lecteur a l'illusion, lorsqu'il tient, pour la première fois, l'ouvrage entre ses mains, de posséder le manuscrit original écrit par la duchesse d'Angoulême pendant sa captivité au Temple, alors qu'il sait pertinemment n'en avoir qu'une copie sous les yeux.

Le document est reproduit, en un mot, dans son état actuel, avec le même papier, le ton de l'encre et les fautes.

Quant à l'original, que la duchesse d'Angoulême emportait toujours avec elle dans les étapes de son douloureux exil et jusqu'à sa mort, le 19 octobre 1851, il a été pieusement conservé par les héritiers de cette princesse dans les archives du château de Frohsdorf, en Autriche.

Fernand Mitton.

— 0 —

LES MYSTÈRES DE LA NATURE

Le Gulf-Stream

Le cœur de l'océan est la grande zone équatoriale. C'est de là que partent les courants qui distribuent l'eau chaude dans le monde et la portent aux extrémités.

Nous empruntons au livre de Maury, "Géographie physique de la mer", la description du plus célèbre de ces grands courants:

"Il est, dit le géographe, un fleuve dans la mer. Dans les plus grandes sécheresses, jamais il ne tarit; dans les plus grandes crues, jamais il ne déborde. Ses eaux fièdes et bleues coulent à flots pressés sur un lit et entre des rives d'eau froide. C'est le "Gulf-Stream"! Nulle part dans le monde il

n'existe un courant aussi majestueux. Il est plus rapide que l'Amazone, plus impétueux que le Mississipi, et la masse de ces deux fleuves ne représente pas la millième partie du volume d'eau qu'il déplace."

"Le Gulf-Stream (courant du golfe) a été ainsi nommé", dit Arthur Mangin, dans son très beau livre sur les "Mystères de l'Océan", parce qu'il semble avoir sa source dans le golfe du Mexique. Selon Humbolt, il faudrait en chercher l'origine au sud du cap de Bonne-Espérance; mais cette origine s'expliquerait difficilement. Les observations récentes des navigateurs la placent, avec plus de vraisem-

blance et de logique scientifique, dans le bassin brûlant enfermé entre les côtes intérieures des trois Amériques. C'est là qu'il fut reconnu pour la première fois par le voyageur Pedro Martyr de Anghiera (1523), et bientôt après par sir Humphry Gilbert.

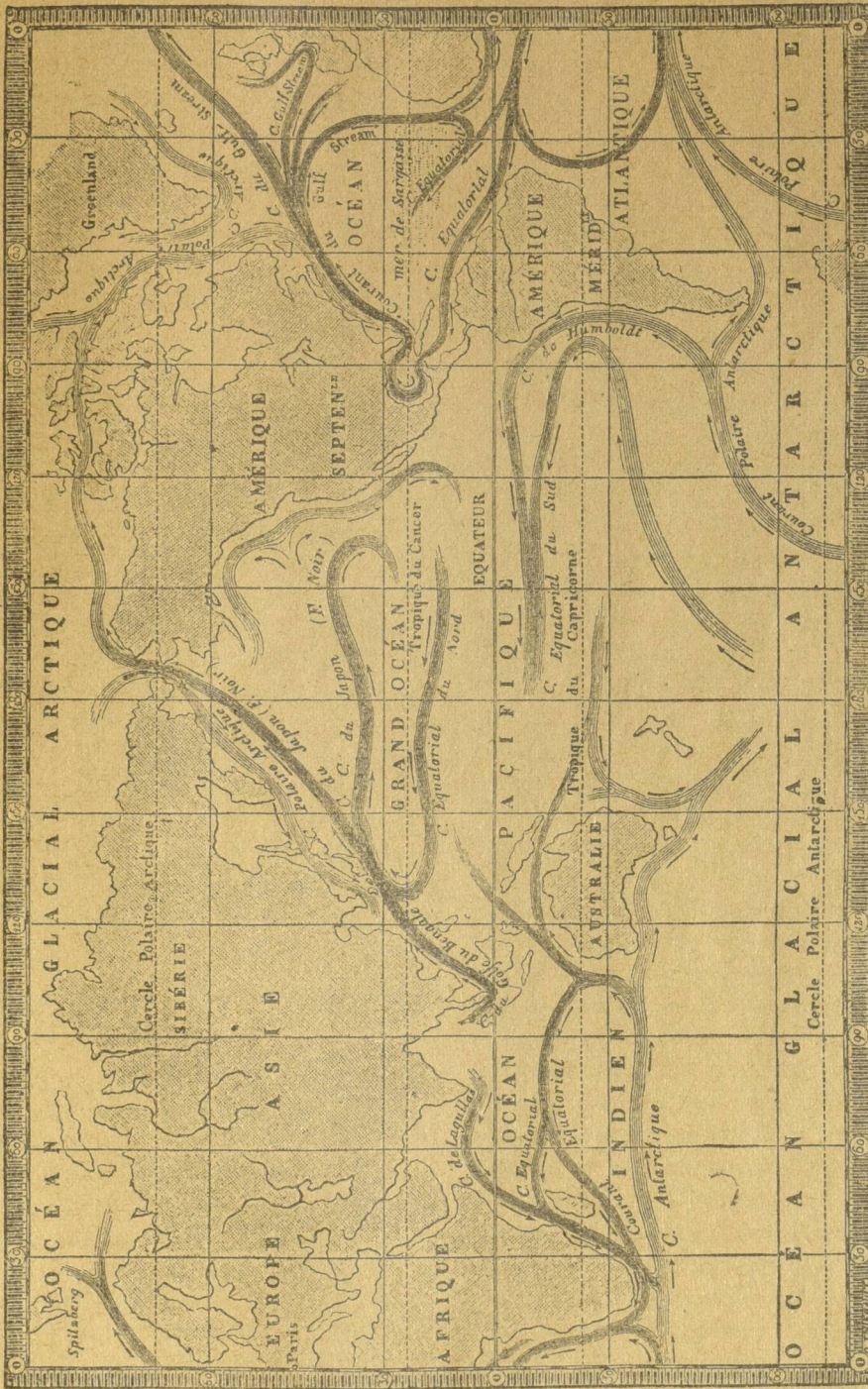
Quelle cause le produit ? Franklin le premier hasarda une réponse à cette question. Il supposait le Gulf-Stream engendré et alimenté par les eaux que les vents alizés accumulent dans la mer des Antilles. Or ces vents ne peuvent contribuer que pour une part relativement très faible, à la formation de ce torrent océanien. L'explication de Franklin suppose d'ailleurs le niveau de la mer des Antilles plus élevé que celui de l'Atlantique ; il n'en est rien, et, circonstance bien remarquable, on a prouvé que le Gulf-Stream, au lieu d'obéir, comme les courants ordinaires, aux lois de la pesanteur, et de suivre une pente descendante, est poussé par une force inconnue sur un plan incliné qui remonte du sud vers le nord.

Les marins emploient pour déterminer la direction des courants, un moyen aussi simple qu'ingénieux. Ils jettent à la mer des bouteilles bien bouchées, renfermant une feuille de papier roulée sur laquelle sont marqués la date et le lieu de l'immersion. L'amiral anglais Beechey a dressé une carte qui représente approximativement les routes suivies par un grand nombre de ces flotteurs recueillis au large ou sur les côtes. Cette carte démontre que de tous les points de l'Atlantique les eaux affluent vers le golfe du Mexique et vers le Gulf-Stream. Il faut donc avoir recours aux causes indiquées par Maury, à savoir, l'inégalité de température, et, par suite, de concentration, d'évaporation

et de dilatation sous les différentes latitudes ; d'où résulte la tendance constante des eaux chaudes des tropiques vers les pôles et des eaux froides des pôles vers l'équateur."

Le Gulf-Stream prend naissance au milieu du golfe du Mexique, traverse dans la direction S.-O.-N.-E. toute l'étendue de l'Atlantique boréal, franchissant la barre corallienne de l'archipel de Bahama, passant au sud de Terre-Neuve, de plus en plus élargi, et se subdivise, à partir du 30^e degré de longitude O., en deux grandes branches dont l'une s'infléchit vers le sud de l'Espagne et la côte occidentale d'Afrique, sous le nom de "courant des Canaries", tandis que l'autre vient s'étaler sur toute l'étendue du littoral européen de l'ouest et jette sur les rivages de l'Irlande, de l'Ecosse, de la Norvège, les eaux encore réchauffées des tropiques, adoucissant très sensiblement le climat maritime de l'ouest de l'Europe. Pendant toute la durée du parcours du grand courant, sa vitesse est de 2 milles et demi à 4 milles. Le courant du golfe, s'il fut reconnu en 1523, comme nous le disons plus haut, doit sa découverte au navigateur espagnol Alaminos, (1513).

Le Gulf-Stream emporte sur tout son parcours des débris des contrées où il prend sa source. Il dépose jusque sur les rivages de l'Irlande, des Hébrides, de l'Islande et de la Norvège, des graines tropicales et des bois dont les habitants s'emparent pour se chauffer. On sait que des tubes de bambous, des bois sculptés, des troncs d'un pin jusqu'alors inconnu et d'autres objets poussés aux Iles Açoriques de Fayal, de Flores et de Corvo par le Gulf-Stream, contribuèrent à la découverte de l'Amérique en confirmant Christophe-Colomb dans la supposi-



CARTE DU GULF-STREAM.

tion qu'on trouverait de l'autre côté de l'Atlantique des Indes occidentales. (Arthur Mangin).

Quels sont les caractères du Gulf-Stream? M. J. Julien, interprète du commandant Maury, va nous le dire: "A la sortie du golfe de Mexique, la largeur du Gulf-Stream est de quatorze lieues, sa profondeur de mille pieds, et la rapidité de son cours, qui s'élève à près de cinq milles et demi à l'heure, diminue peu à peu, en conservant toutefois une vitesse relative encore considérable dans toute l'étendue de son parcours.

Sa température, beaucoup plus élevée que celle des milieux qu'il traverse, ne varie que d'un demi-degré par centaine de lieues. Aussi parvient-il en hiver jusqu'au-delà des bancs de Terre-Neuve, avec les abondantes réserves de chaleur que ses eaux ont absorbées sous le ciel des zones tropicales. Alternativement plongé dans le lit du courant ou en dehors des limites qu'il suit, le thermomètre indique des écarts de douze et même quelquefois de dix-sept degrés. Si l'on compare cette température à celle de l'air environnant, le contraste est plus frappant encore. Au delà du quarantième parallèle, lorsque l'atmosphère se refroidit parfois jusqu'au-dessous de la glace fondante, le Gulf-Stream se maintient à une température de plus de vingt-six degrés au-dessus de ce point. Ses eaux se distinguent par leur teinte foncée et par leurs beaux reflets bleus, se dessinant en lignes nettes et tranchées sur le fond vert des eaux communes de l'Océan. La marche de ce courant adoucit notablement les climats de l'Europe septentrionale; sans lui, l'Angleterre et une partie de la France seraient condamnées à des hivers aussi

rigoureux que ceux du Labrador. C'est grâce au Gulf-Stream que, dans le nord du Spitzberg, la limite des glaces et des neiges éternelles, au lieu de s'abaisser jusqu'au niveau de la mer, se maintient à plus de cent soixantedix mètres au-dessus."

Un autre caractère très extraordinaire du courant du golfe, tel que le remarque encore Arthur Mangin, c'est la saillie qu'il forme au-dessus des eaux qui le serrent et le compriment à gauche et à droite sans pouvoir le pénétrer. La surface du courant affecte une courbure convexe et présente sur sa ligne médiane une crête de chaque côté de laquelle s'étendent deux plans inclinés.

Le Gulf-Stream rencontre cependant un autre courant qui lui fait opposition et douche sa chaleur: c'est le contre-courant d'eau froide et peu salée qui, du détroit de Davis, descend de l'Océan glacial arctique dans une direction précisément contraire.

Les bancs de Terre-Neuve sont un des résultats de la rencontre des deux courants. Ces bancs servent de dépôts à tous les débris que charrient les deux courants contraires.

— 0 —

LES DROITS D'AUTEUR DE SHAKESPEARE

On a retrouvé des comptes de William Shakespeare et ces comptes permettent d'établir que l'auteur d'"Hamlet" gagnait sa vie largement.

Le contraire eut été bien injuste. Bon ou mal an, Shakespeare se faisait un revenu qui, calculé sur le taux de la monnaie moderne, équivaldrait à cinq mille livres sterling.

Avec cela un Anglais peut vivre très à son aise... du moins en France, ajoute un confrère parisien.

Comment gagner un concours de beauté

Les concours de beauté sont devenus à la mode, non pas seulement aux Etats-Unis où on en fait à propos de tout et de rien, mais aussi en France, en Angleterre et même chez nous. Dans la province de Québec, c'est chose nouvelle. Il fut, l'an dernier, l'une des principales "attractions" du carnaval d'hiver, alors que le prix, très disputé, fut gagné par Mlle Gabrielle Rivet, de Montréal. Quelques mois auparavant, une autre montréalaise, Mlle Gauthier, avait été chargée de représenter la métropole au grand concours d'Atlantic City, Québec, à la même époque, eut le sien auquel participèrent de fort jolies filles. Rien d'étonnant à cela, la vieille capitale étant réputée pour ses belles et fraîches jeunes filles. Ajoutons de suite à cette énumération de concours de beauté, le premier de tous qui fit sensation dans la province : le grand concours du magazine de vues animées **Le Film**.

Puisque nous entrons dans une ère de concours de beauté et qu'il s'en tiendra plusieurs chaque année tout probablement, pour la gouverne des jeunes personnes qui se destinent à y prendre part, plus tard, nous avons interrogé sur ce sujet, l'une de nos lectrices qui eut l'honneur de représenter, l'an dernier, au concours du carnaval d'hiver, l'une des plus grandes maisons financières de Montréal :

— Je conseille avant tout aux concurrentes, nous dit-elle, d'être naturelles ! Si toutes les jolies femmes qui ont gâté leurs chances de remporter un prix parce qu'elles ont usé d'arti-

fices de toutes sortes pour relever leur beauté, étaient alignées rue Sainte-Catherine, elles s'étendraient bien d'Hochelaga à Notre-Dame de Grâce.

Une de mes amies américaines sortit un jour victorieuse d'un concours auquel participaient 700 beautés. Les juges n'en choisirent que 30 dans tout le lot, éliminant toutes les autres parce qu'elles s'étaient par trop composées la figure, bien qu'elles n'en eussent pas du tout besoin.

Quant à moi, je fis tout le contraire. Je m'habillai très simplement, comme je le fais d'ordinaire pour aller à un petit thé intime. C'est sans doute ce qui me valut l'honneur d'être choisie parmi de plus jolies que moi.

Quiconque veut un jour prendre part à un concours de ce genre doit : 1o, savoir marcher et 2o, savoir s'habiller, suivant les circonstances.

Les mannequins des grands magasins savent marcher, savent se faire valoir. Mais c'est là toute une éducation à faire. Quand vous défilez devant les juges, il y a une façon de marcher qui attire l'attention, qui charme le jury. Il s'agit encore là d'être naturelle.

S'habiller convenablement, c'est choisir la toilette qui sied à toutes les circonstances. Toutes les belles filles s'imaginent que la seule façon de gagner la faveur d'un jury, dans un concours de beauté, est de se présenter en costume de bain. Chaque chose à sa place ! Un costume de bain se porte au bord de la mer ou, l'été, à la campagne, pour se baigner. Une jeune fille

réellement jolie n'a pas besoin de recourir à ces petits moyens.

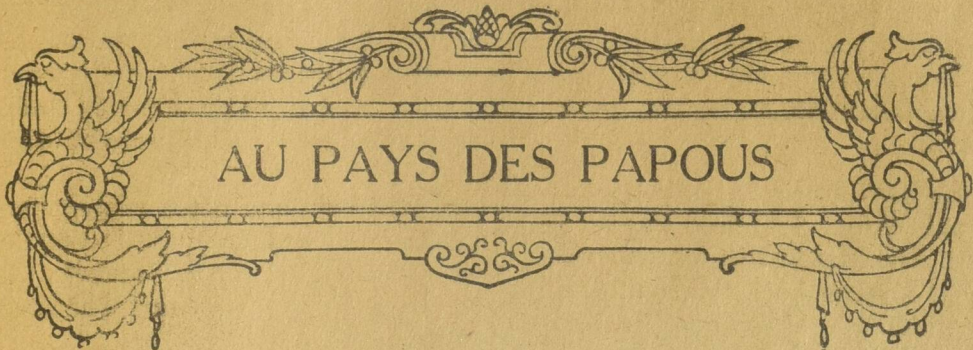
Si les juges veulent vous voir en toilette de bal, mettez une robe de bal décente, une vraie robe de jeune fille, non pas une de ces robes courtes et décolletées qui ont plutôt leur place aux Folies Bergères!

Ou encore, si vous êtes invitée à faire du ski devant vos juges, habillez-vous comme vous le faites tous les jours pour vos exercices de sport à la montagne ou sur la terrasse. Il n'y a



pas un juge qui décernera un prix à une beauté qui se présentera au lieu du rendez-vous, une paire de skis sous le bras et des souliers à talons hauts dans les pieds!

Dernier conseil : inutile d'essayer de séduire les juges. Dans un concours sérieusement organisé, les juges sont des hommes choisis avec soin qui ne cherchent pas à faire des conquêtes, à s'attirer des sourires et toutes sortes de petites mines. Soyez distinguée, modeste, naturelle, mise sobrement et avec goût, et vous en serez toujours récompensée. Car, c'est très vrai de dire que dans les concours de beauté, on fait encore plus de cas de la grâce, de l'élégance que de la beauté.



..où l'homme est roi et maître, chez lui.— La femme, dans cette tribu de cannibales de la Nouvelle-Guinée britannique, n'a qu'une ambition dans la vie: travailler pour bien nourrir son mari, lequel se laisse chauffer au soleil durant toute son existence.— Les jeunes filles sont échangées contre des crânes humains.

Les Papous sont-ils des sauvages ou des civilisés? A vous d'en juger, suivant ces quelques renseignements que nous allons vous donner. Ils ne reconnaissent pas le célibat. L'homme qui, passé un certain âge, n'a pas encore pris femme, se laisse mourir de faim. L'adultère est considéré comme un crime punissable de mort. Le divorce, voire même la séparation de corps, y sont inconnus, la vie conjugale n'y étant nullement entendue comme Européens et Américains la comprennent. Jamais de crime passionnel, pour cette raison que les veuves, à la mort de leur mari, doivent par toutes sortes de privations, de pénitences corporelles, d'humiliations, racheter les péchés du défunt. Le sort de l'épouse malheureuse est plus doux encore que celui de la veuve vengée.

Ceci se passe dans la tribu de Sambio, tribu de Papous de la Nouvelle-

Guinée britannique, que l'explorateur australien Frank Hurley fut le premier à visiter. Il fut le premier blanc à pénétrer chez ces cannibales. Rien d'étonnant à cela, la Nouvelle-Guinée, la plus grande île du globe, après le Groënland, étant aussi l'une des moins connues. Le littoral seul a été parcouru complètement. A-t-on encore besoin de dire que cette île, que se partagent aujourd'hui l'Angleterre et la Hollande, est sise au N. de l'Australie, séparée par le détroit de Torres de cette colonie anglaise.

Nous connaissons maintenant les mœurs et coutumes des Papous. Elles sont étranges, barbares va sans dire et cruelles. Par certains traits, elles se rapprochent de celles des Peaux-Rouges d'Amérique.

Ainsi, pour ce qui est des trophées de guerre, on sait que les sauvages collectionnaient les scalps de leurs ennemis vaincus; la valeur d'un homme, sa puissance, son courage, se mesuraient au nombre de ses scalps. Il en est de même en Nouvelle-Guinée, où l'importance d'un guerrier (tous sont guerriers) est basée sur le nombre de crânes humains qu'il possède. Un crâne humain est là-bas l'unité monétaire.

Pas de crâne humain, pas de femme. Un Papou achète sa Papoue du

beau-père, moyennant un certain nombre de crânes humains. La valeur marchande d'une femme dépend plus de sa force physique, de son endurance et de son habileté au travail, que de sa beauté.

Tenant par la main la jeune personne de son choix, le jeune Papou se présente devant son futur beau-père. Dans une tige de bois, il a enfilé un certain nombre de crânes humains momifiés qu'il offre à genoux au père ou au plus proche parent de la jeune fille. On discute la quantité de têtes susceptible de représenter la valeur de la fiancée. Puis ensuite, pour compléter le marché, le futur donne à la même personne un ou deux cochons, souvent davantage.

Vous voyez ça d'ici! D'une part, une jeune fille dans toute la fraîcheur chocolat de sa jeunesse, des fleurs dans ses cheveux crépus, boucles de fer aux oreilles, baguette du même métal dans les narines, souriant de ses grosses lèvres charnues; d'autre part, un vigoureux guerrier papou, un maillot pour tout vêtement, offrant à un vieillard enveloppé dans une sale couverture, à la porte de sa cambuse, une bonne douzaine de crânes humains embaumés et quelques cochons, cela en échange de sa fille!

La description de la fiancée que nous venons de vous donner vous surprend peut-être? Elle est pourtant exacte. La Papoue se revêt d'une bande d'écorce battue, enroulée à la taille et ramenée entre les jambes; elle porte beaucoup de colliers, bracelets et anneaux, au cou, aux bras et aux jambes; ses oreilles sont percées pour y passer des pendants et elle se traverse en outre la cloison du nez pour y enfiler des bâtonnets.

La population de la tribu Sambio ne doit jamais dépasser 300 âmes. Pour cela, on a recours au moyen qu'employaient jadis les Spartiates pour se débarrasser des nouveaux-nés infirmes, on les pend à une branche d'arbre.

La chaleur dans cette région (sur les bords du Fly River) est de 110 degrés au soleil, et 92 à l'ombre. Le soir, des moustiques géants s'abattent partout.

Quand les membres de l'expédition que commandait le capitaine Hurley arrivèrent dans la tribu Sambio, tribu de Papous cannibales et collectionneurs de crânes humains, avec leurs aéroplanes et leurs visages pâles, les indigènes les prirent pour des dieux. Ils restèrent six mois avec eux et eurent tout le temps voulu pour les étudier à leur aise, d'autant plus qu'ils n'avaient rien à craindre d'eux.

Ils partagèrent à peu près leur vie, mais pas leurs repas. Les Papous de cette région jusqu'alors complètement inconnue des blancs, se nourrissent de poissons, de graines de lotus, dont on fait de petits gâteaux, de cochon et de chair humaine. La chair humaine est considérée comme une véritable friandise et les Papous pensèrent leur faire un grand honneur en leur en offrant. On la fait bouillir sur un feu de bois et on la garnit de noix de coco. Inutile de dire que l'invitation fut déclinée.

Sambio veut dire paix. Ce nom s'applique pourtant bien mal à cette tribu qui est continuellement en guerre avec ses voisins.

Les hommes vivent d'un côté et les femmes de l'autre. Ce sont les femmes qui font tout le travail; plantant la canne à sucre et autres racines fibreuses, telles que les pommes de

terre sucrées; faisant la cueillette des graines de lotus; réparant la cabane commune au besoin et s'occupant aussi bien de la tenue de maison que de l'ouvrage des champs. Assez d'occupations pour les tenir au travail du

Quant aux hommes, ils sont tous guerriers et ils passent leur temps à des exercices aux armes ou à la gymnastique.

En outre de l'épouse, facteur travail, de l'époux, facteur paresse, il



"Combien de crânes pour votre fille?", dit le jeune guerrier Papou au père de la belle et jeune Papoue qu'il désire épouser.

matin au soir. Et le soir, la journée terminée, la Papoue fait le souper de son homme.

Cela explique que le mâle recherche plutôt la force et la santé chez la femme que la beauté.

faut compter dans la tribu un troisième personnage, le Sorcier. Le sorcier est aussi paresseux que le mari, et moins utile encore. Deviennent sorciers tous les pères veufs dont toutes les filles sont mariées. N'ayant plus

personne pour s'occuper de sa nourriture, il lui faut travailler ou se laisser mourir de faim, car le Papou ne touche pas aux casseroles. C'est contre ses principes. Quand il n'a pas de femme pour le servir, il se laisse crever. Mais s'il est reçu dans la confrérie des sorciers, ou prêtres de la tribu, les fidèles sont dans l'obligation de le faire vivre.

Et comment s'y prennent-ils pour cela, les rusés sorciers? D'une manière excessivement simple. Tout jeune homme qui part en guerre va recevoir des mains du sorcier diverses amulettes. En échange de ces amulettes qui ont la vertu de le protéger contre les mauvais coups, il donne un cochon au sorcier. S'il arrive que les sorciers manquent de cochons pour se nourrir, les jeunes gens étant momentanément trop paresseux pour faire la guerre, ils en volent la nuit, tout simplement, en mettant cela sur le compte des dieux!

Du moment que ce sont les sorciers qui le disent! Ils sont en effet tout-puissants, si puissants même que quand l'un d'eux a jeté un sort sur quelqu'un, il doit mourir. L'indigène ainsi disgracié, si la mort ne vient pas naturellement à lui dans les trente jours, se perce le coeur ou fait la grève de la faim.

Le guerrier à sa mort est enseveli suivant tout un rituel compliqué de pompes funèbres. Le jour des funérailles, la veuve suit le cortège, sur les pieds et les mains, et durant tout le jour, elle doit rester à se lamenter sur la tombe de son regretté mari, cela en plein soleil. Pendant trois mois, tous les jours, du matin au soir, elle est tenue de couvrir de son corps la tombe de son mari, presque complètement privée de nourriture. Si ce régime ne l'a pas tuée, elle est ensuite

emprisonnée dans sa hutte pendant une année, la tête couverte d'un voile épais qui doit la rendre invisible aux esprits. Pendant cette longue réclusion, elle implore le pardon du Grand Esprit pour les péchés du défunt.

Troisième épreuve, pendant deux ans encore, elle doit rester enveloppée d'épaisses tuniques faites d'herbes de toute sorte et de feuillage.

Les supplices inhérents au veuvage font que les épouses ne songent pas un seul instant à se débarrasser de leur mari; elles sont encore mieux malheureuses en ménage que veuves.

Quant au pays, il est merveilleux. La végétation en est riche au-delà de toute expression: c'est là que vivent les magnifiques oiseaux de paradis; des orchidées de toutes couleurs y poussent comme chez nous de vulgaires brins d'herbe. Le sol contient de l'or et divers autres métaux précieux dont personne ne se soucie. Ces Papous n'ont aucune espèce d'ambition: que leur donnerait l'or? Rien, absolument rien. Les femmes assurent aux hommes une vie facile; le Papou qui oserait prendre une pelle pour remuer la terre serait certainement mangé par ses semblables. Là-bas, l'Homme est Roi. O bienheureux pays!

—o—

Rien ne déracine ou ne prévient mieux la superstition qu'une instruction solide.—Fénélon.

* * *

La lecture est nécessaire. Elle prévient l'exclusif contentement de soi-même, elle initie aux recherches des autres; elle fait juger leurs découvertes et méditer sur ce qui reste à découvrir. Elle est l'aliment de l'esprit, qu'elle délasse de l'étude, sans cesser d'être une étude aussi.—Senèque.

* * *

Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie contre des heures délicieuses.—Montesquieu.

* * *

Le plus grand ennemi de la femme, c'est l'ennui.
—P. Janet.



Disparue cette sensation de fatigue, cet énervement, cette toux saccadée!

Plus de lassitude, plus d'insomnie, plus d'inquiétude au sujet de ce mal tenace du poumon!

Le Tonique Pulmo m'a rendu la joie de vivre. La vigueur, l'énergie, le sommeil paisible et l'appétit me sont revenus, grâce au

Dr Hervay

Le Tonique Pulmo du Dr Hervay est un merveilleux reconstituant de l'organisme, chez les femmes anémiques. Réparateur des forces, régénérateur du sang et calmant des nerfs, il leur rend vigueur et vitalité.

Pour tous ceux qui requièrent un reconstituant effectif et sans danger, père, mère ou enfants, le Tonique Pulmo est sans égal.

Se trouve chez votre fournisseur, ou votre pharmacien.

THE HERVAY CHEMICAL CO.,
of Canada, Limited

CORS

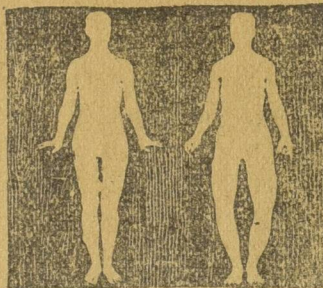


La douleur cesse instantanément.

Voici le soulagement immédiat de tout cor brûlant! Blue-jay fera cesser la douleur en un rien de temps. Puis le cor se détache et sort. Blue-jay empêche de rogner les cors, opération dangereuse. Procurez-vous-le chez votre pharmacien.

© B & B 1924

Blue-jay



L'Apparence Personnelle

est aujourd'hui plus que jamais la clef du succès. Les hommes et les femmes, jeunes comme vieux, aux jambes arquées et aux genoux cagneux, seront heureux d'apprendre que je suis prêt à mettre sur le marché mon nouvel appareil pour redresser avec succès et en peu de temps les jambes arquées ou cagneuses, sûrement, rapidement et permanentement, sans douleur, ni opération, ni désagrément. Ne nuit pas à la besogne quotidienne vu qu'il se porte la nuit. Mon nouveau "Lim-Straitner", modèle 18, brevet américain, est facile à ajuster; ses résultats vous éviteront de nouvelles humiliations et augmenteront votre apparence personnelle de 100 pour cent.

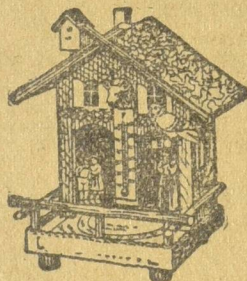
Ecrivez aujourd'hui pour demander mon livre breveté, traitant de la physiologie et de l'anatomie, qui vous dira comment corriger les jambes arquées ou cagneuses; vous n'encourez aucune obligation. Envoyez dix sous pour frais de poste.

M. TRILETY, SPECIALISTE,

585-L Ackerman Bldg. Binghamton, N.Y.

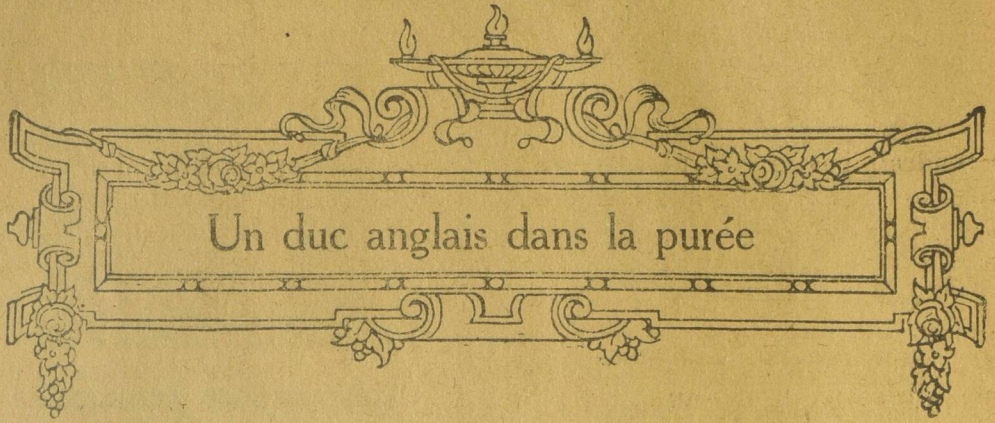
QUEL TEMPS FERA-T-IL DEMAIN ?

UN MERVEILLEUX PETIT PROPHETE
VOUS DONNE LA REPONSE
AUJOURD'HUI



Une jolie maison en miniature, artistement décorée, comme le cliché, dimension "8 x 5 1/2". Pas un jouet mais un instrument, scientifiquement construit qui fonctionne automatiquement. D'une durée éternelle. Les figures du petit paysan suisse et de sa femme se montrent sur la véranda pour vous dire les changements

climatériques de 8 à 24 heures à l'avance. Il y a aussi un thermomètre pour la température. Le prix habituel de cet article nouveau et utile au Canada est \$2.00, mais pendant quelque temps seulement nous l'enverrons, port payé, sur réception de seulement \$1.25 et cette annonce, 2 pour \$2.25. Ne manquez pas cette chance. Ecrivez aujourd'hui.
DUPLIX MFG. CO., Dept. 42, BARRIE, ONT.



Le duc de Manchester tente de prendre son paquebot au quai de Montréal, sans payer une petite note qu'il devait à l'hôtel Mont-Royal pour cinq mois de pension. — Ce ne sont pas les dettes qui effraient les grands seigneurs.

Le duc de Manchester, après un séjour de cinq mois à l'hôtel Mont-Royal de Montréal, où il avait eu bon lit et bonne chère, essaya, se trouvant fort dépourvu quand la bise d'octobre fut venue, de filer à l'anglaise! C'était pour lui un jeu de filouter un hôtel de coloniaux, pensait-il. Pour un noble anglais, les coloniaux sont des êtres inférieurs auxquels on peut emprunter de l'argent sans le rembourser. Mais le grand seigneur peu délicat (pour ne pas dire davantage) qu'est le duc de Manchester se trompait grandement.

Au moment où, ayant franchi la grille des entrepôts, il allait s'engager sur la passerelle, suivi des yeux par la foule qui avait reconnu à sa mise qu'il devait être un homme de grande importance, accompagné de deux garçons de cabine chargés de ses malles et valises, un officier du bord se dressa devant lui, lui défendant l'accès du paquebot.

— "Eh bien, mon bonhomme, qu'est-ce qui vous prend? fit le duc de Manchester, au comble de l'indignation. Savez-vous qui je suis?"

— "Vous n'êtes autre que le duc de Manchester", répondit l'officier avec un grand sang-froid, "et j'ai ordre de ne vous laisser passer que quand vous aurez réglé la petite dette que vous avez contractée au Mont-Royal."

Le duc fut surpris de voir que la police était encore assez bien informée dans une colonie. Toutes ses précautions avaient pourtant été prises pour quitter l'hôtel sans bruit.

Cette mésaventure ne dut pas l'importuner beaucoup. Il est familier de ces petites choses. Le plus étonnant de cette affaire, c'est que les autorités de l'hôtel Mont-Royal aient laissé carte blanche à un pareil sire dont les tribunaux de Londres ont prononcé la banqueroute. Cela s'explique pourtant: le duc de Manchester n'a pas une allure à se faire fermer au nez la porte des hôtelleries. C'est un homme grand et fort, suprêmement élégant, d'un port de prince, avec un air de planer au-dessus des choses et des êtres humains, au-dessus de toutes les mesquines contingences de la vie! C'est un homme enfin que tout auber-

giste se croit honoré de recevoir sous son toit.

De ce que le duc de Manchester s'est trouvé sans le sou, à Montréal, il ne faudrait pas croire qu'il fut toujours dans la purée. Peu de nobles anglais ont possédé et gaspillé autant d'argent.

Il épousa en 1900, Mlle Hélène Zimmerman, fille d'un multimillionnaire américain, propriétaire d'immenses réseaux de chemins de fer. Sa mère, feu la duchesse de Manchester, était elle-même une riche héritière américaine. Le duc fit danser de la belle manière la fortune de sa mère et celle de sa femme, une bonne partie du moins.

Ne pouvant plus, à un certain moment, toucher à l'argent de sa moitié, il tenta de se bâtir seul une fortune. Accordons au duc ce mérite ; il a beaucoup travaillé dans sa vie, et à un tas de choses. L'amour du travail chez

un aristocrate anglais est d'autant plus méritoire que la plupart des fils de famille anglais regardent toute sorte de travail comme une besogne avilissante. C'est au petit peuple à les faire vivre. Un noble n'est-il pas un demi-dieu ? (Le parti travailliste leur fera certainement un jour changer les idées, là-dessus, mais en ce moment, il en est ainsi).

Or le duc de Manchester, les administrateurs de la fortune de sa femme, lui refusant toute avance de fonds, se jeta dans le journalisme, l'immeuble, l'assurance, le courtage, etc., mais sans succès. Il fut mêlé à une vaste entreprise dont l'objet était de faire enseigner la Bible dans les écoles du soir au moyen de projections cinématographiques. Il acquit d'immenses terrains pétrolifères au Mexique dans le but de les revendre à une compagnie anglaise. Aucune de ces deux combines sur lesquelles il comptait

AVIS OPPORTUN

NOTRE METHODE est la plus sûre et la plus **ECONOMIQUE**

Des experts dans tous les départements.

ESSAYEZ-EN UN ET VOUS VOUDREZ ESSAYER TOUS LES AUTRES

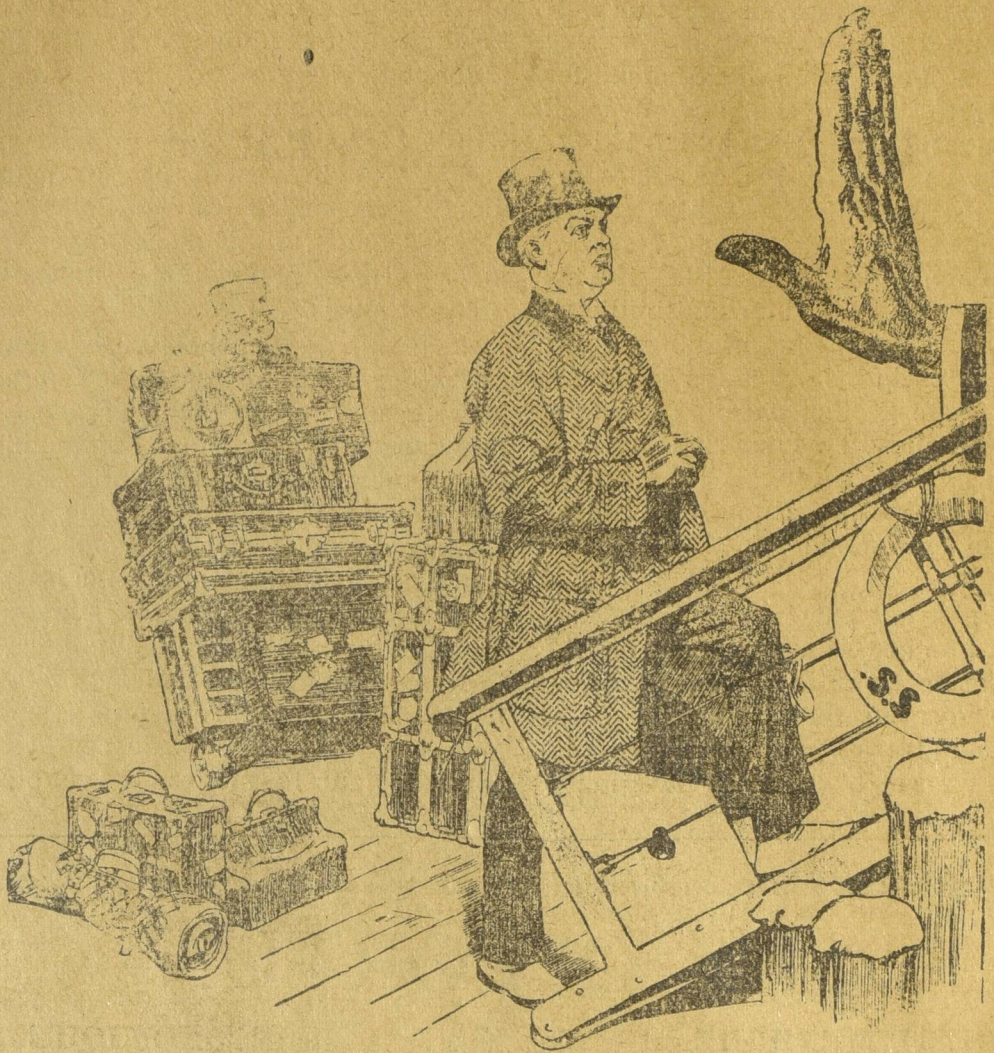
Tapis et Carpettes nettoyés, battus et teints. Linge et garnitures de maison, draperies nettoyées. Vêtements et Costumes nettoyés et teints. Rideaux nettoyés, sans les rétrécir.

Notre système de clarification garantit pour tout article un nettoyage complet et à fond.

TOILET LAUNDRIES LIMITED

PRIX RAISONNABLES

POUR LIVRAISON AUTO :
UPTOWN 7640



pour se refaire ne donna les résultats attendus. C'est alors que, pareil à tant d'autres chevaliers d'industrie, il tourna les yeux vers le Canada, la Terre Promise des étrangers.

Il prit une suite au Mont-Royal et s'achemina vers le nord de la Province de Québec pour y chercher l'or. Il forma une compagnie qui eut un succès momentané. L'affaire échoua et il se trouva sans le sou à son hôtel.

Il dut pendant les quatre ou cinq mois que cette mauvaise petite affaire

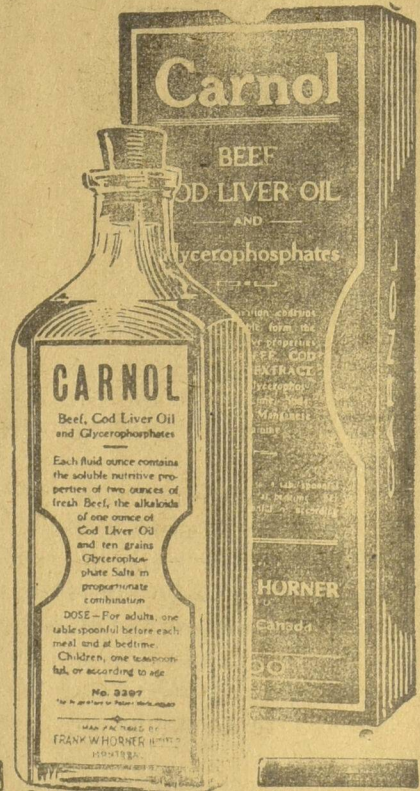
le retint à Montréal s'occuper de trouver la somme qu'il lui fallait pour payer ses frais d'hôtel et pouvoir reprendre ainsi le chemin de son pays. Il eut la main heureuse et cinq mois, exactement, après avoir essuyé l'affront que l'on sait, il réglait sa note.

Ce petit article a l'air un peu méchant. Qu'on ne s'y trompe pas; le duc de Manchester adore qu'on parle de lui, de ses frasques comme de ses bonnes actions. C'est un simple fait-divers allongé.

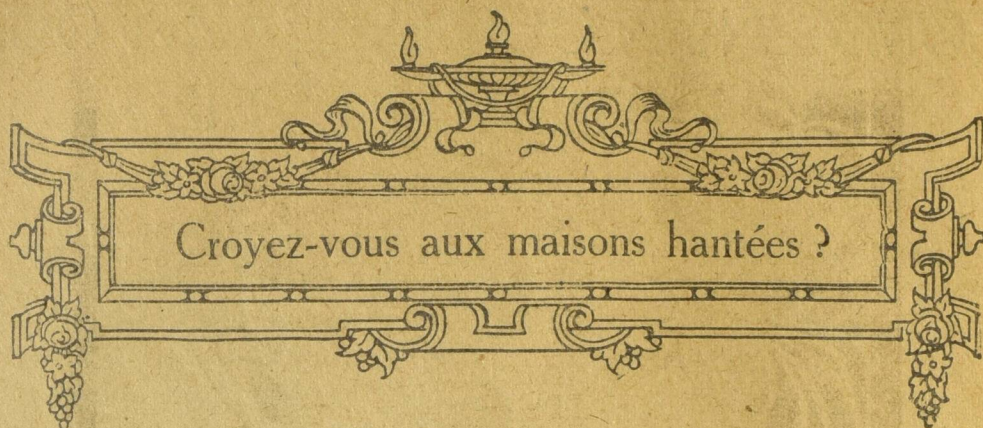
COMMENT VOUS SENTEZ-VOUS LE MATIN AU REVEIL ?

Le matin quand vous ouvrez les yeux, êtes-vous bien éveillé? Vous sentez-vous tout à fait reposé? Êtes-vous plein de vie et de vigueur, frais et dispos; éprouvez-vous la joie de vivre. Ces sensations dénotent une parfaite santé. Au contraire vous éveillez-vous fatigué? Prenez-vous du temps à vous réveiller complètement? Est-ce qu'il vous en coûte de vous lever? Vous sentez-vous faible, déprimé, las? Ces malaises Mme Lytle les a éprouvés et voici comment elle en fut remise :

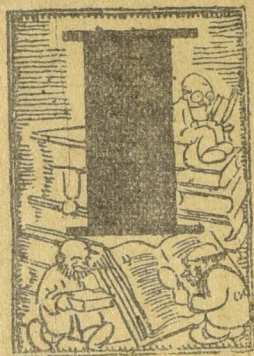
“Mon travail ayant été très ardu pendant quelques mois, je devins faible et facilement épuisée par le plus léger surcroît d'ouvrage. Le soir dès que je posais la tête sur l'oreiller une foule de pensées saugrenues me trottaient par la tête. Je prenais des heures à m'endormir, et alors mon sommeil était agité. Je me levais le lendemain matin plus fatiguée que je ne l'étais au coucher. Il m'en coûtait de m'habiller. Il fallait presque que j'usasse violence pour achever le toilette, et je devais m'arrêter et me reposer à tout momnt. Le CARNOL me fut recommandé et ses bons résultats dépassèrent mon attente. On pouvait observer chaque jour les effets grandissants de son action tonifiante. Je suis convaincue que le Carnol est un excellent reconstituant pour la femme. Je recommande fortement le CARNOL à toutes les femmes qui souffrent des maux dont je souffrais.” — Mme R. J. Lytle, 235, 16e Avenue O., Calgary.



*Carnol se vend partout, chez tous les bons
pharmaciens* 9.9



Camille Flammarion, le célèbre astronome français, dans un livre dont la lecture fait frémir, relève 5600 cas "authentiques" de maisons hantées par les esprits.—Les problèmes scientifiques dont s'est préoccupé ce savant.—La vulgarisation de l'astronomie.



L s'agit de répondre à une troublante question. Y a-t-il vraiment des maisons hantées ? La plupart de nos lecteurs, nous en sommes sûr, à cette question, répondront par la négative.

en soulevant les épaules ou en se moquant. Les maisons hantées sont en effet considérées comme des histoires de grand-mères. Et pourtant, Camille Flammarion que nous considérons tous, sans exception, comme un grand savant et l'un des astronomes les plus justement réputés du monde entier, ne partage pas sur ce sujet le scepticisme de la moyenne des gens. Bien au contraire. Et pour se convaincre qu'il a bien raison de ne pas ridiculi-

ser la croyance aux esprits, il vient de compiler un terrible dossier de 5600 cas "authentiques" de maisons visitées par les fantômes. Ce que les champions du spiritualisme doivent triompher, avec Flammarion à leur remorque!

Faut-il pour cela modifier son opinion sur la question ? Pas du tout. Nous croyons que Flammarion ne fit que colliger toutes les histoires qui courent de par la France et la Navarre, s'employa à leur trouver quelque fondement, entendit quelques témoins ou sous-témoins, et mit cette enquête sous le plus haut patronage de son illustre nom. Car enfin, nous sommes tous plus inclinés à adopter les vues exposées dans un livre signé de son nom que celles d'un auteur peu ou pas du tout connu.

Il serait inconvenant et malhonnête de mettre en doute la bonne foi de M. Flammarion, mais qui sait si elle n'a pas été surprise ? Comment, en effet, a-t-il pu serrer d'assez près son enquête dans chacun des 5600 cas qu'il étudie pour se prononcer sur chacun d'une manière définitive ? Il produirait moins d'exemples, une centaine seulement, si vous voulez, que notre scepticisme serait peut-être ébranlé.



KYSMY MARCEAU

CREATION ORIGINALE DE MILLE FLEURS DE FRANCE
 :: :: D'UNE TRES GRANDE CONCENTRATION :: ::

*Parfum Captivant, évoque les senteurs d'Orient. Vous fait rêver au retour
 de l'être désiré.*

EXTRAIT — LOTION — POUDRE DE RIZ — TALC

POUR L'ESSAYER ACHETEZ

Un petit flacon (un seizième d'once)..... 10c — Une boîte de poudre, modèle échantillon... 15c

OFFRE SPECIALE

Parfum pour le mouchoir KYSMY, flacon de luxe d'une demi-once, en étui	75 c
Lotion KYSMY, flacon de luxe de 6 onces	1.00
Poudre de Riz KYSMY (Blanche, Rose ou Rachel)	75 c
Poudre de Talc KYSMY (Blanche ou Rose)	50 c

Chez votre fournisseur ou expédié franco, sur réception du montant, par

J. A. MARCEAU, Ltée, 2 rue Rodney, Montréal.

Mais le seul fait que ce grand savant, parvenu à un âge très avancé, (M. Flammarion est octogénaire), ait soumis à son examen un nombre aussi élevé de "phénomènes" nous déconcerte. C'est toute une vie qu'il faudrait employer à cette besogne!

Extrayons tout de même de cette enquête un cas, celui de M. Homem Christo, écrivain portugais très connu

Christo n'en crut rien, naturellement. Il s'endormit profondément, le soir de son arrivée, sans se soucier de ce qui pourrait lui arriver; dans une chambre voisine couchaient sa femme et ses deux enfants.

Le lendemain matin, tous se retrouvèrent d'excellente humeur, ayant dormi toute la nuit, comme des bûches. Tout alla bien pendant les sept

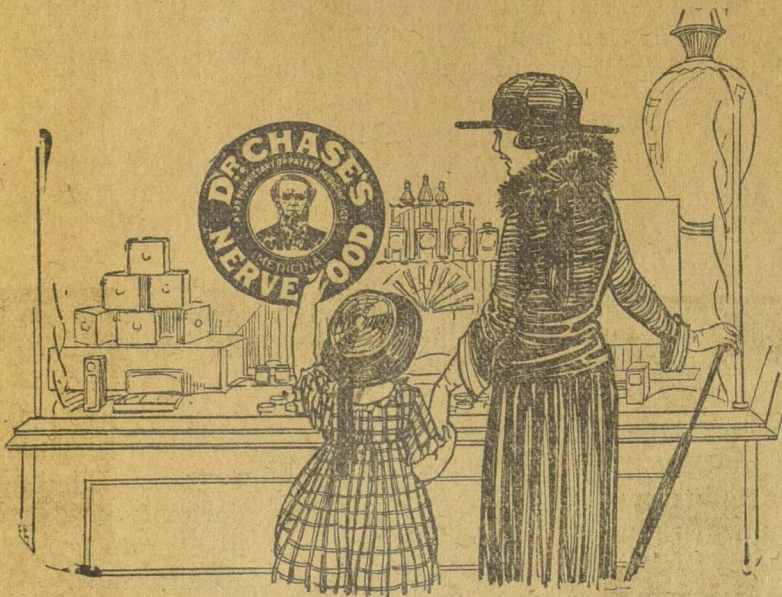


L'un des 5600 cas "authentiques" étudiés par Camille Flammarion dans son ouvrage sur les fantômes et les maisons hantées.

qui habite Paris. En 1919, alors qu'il était étudiant en droit, M. Christo fut expulsé de l'université. Il se réfugia alors, dans le but de se consacrer uniquement à la littérature, à Comeada, petit village de province français, où il loua une maisonnette qui, suivant les gens de la région, était visitée tous les soirs par des esprits infernaux. M.

premières nuits. Mais la huitième devait apporter du nouveau...

A une heure du matin, il se fit dans la maison un "tapage infernal". C'étaient des bruits de coups violents et des éclats de rire sardonique. Toutes les portes, même les mieux fermées, toutes les fenêtres s'ouvrirent avec fracas.



— REGARDE, MAMAN, VOILA TON REMEDE

“OUI, chère, voilà le remède qui a remis maman en santé et je suis certaine qu'aucune de vous ne l'oubliera”.

“Es-tu pour en acheter ?”

“Non, chère, je n'en ai plus besoin. Tu sais comme je dors bien, que ces terribles migraines ne m'incommodent plus, et que nous sommes capables de faire nos belles longues promenades quotidiennes”.

“Vous n'aviez pas coutume de sortir, n'est-ce pas ?”

“Non, depuis longtemps. Mes nerfs étaient si délabrés que je ne pouvais rien faire, j'avais toujours peur, j'étais très irritable et morose avec ton père et toi, mais grâce à la Nourri-

ture du Dr Chase pour les Nerfs, ces choses sont passées et je sais ce que c'est que d'être en santé et heureuse”.

“Pourquoi tous ceux qui sont malades ne prennent-ils pas ton remède ?”

“Beaucoup d'entre eux le prendraient ce remède, s'ils connaissaient seulement le bien qu'il leur ferait. J'en ai parlé à nombre de mes amies et elles en ont retiré autant de bien que moi-même”.

Un cerveau lucide, une meilleure circulation du sang, un bon teint, un sommeil paisible, réparateur, une bonne digestion, une plus grande force mentale et corporelle et une meilleure santé, sont les résultats de l'emploi de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, 50 cents la boîte, chez tous les marchands ou d'Edman-son, Bates & Co. Ltd. Toronto.

La police en fut informée et le soir suivant, une garde de plusieurs hommes fut placée dans la villa. Les bruits se renouvelèrent. Ils furent plus terribles, plus "diaboliques" que la nuit précédente. En montant l'escalier, M. Christo fut frappé à la figure par une main inconnue pendant que sa femme était jetée violemment par terre.

Les deux enfants furent arrachés de leur berceau; on les retrouva dans la cave. Aucune porte, aucune fenêtre n'avait cependant été ouverte. A la suite de cette nuit d'horreurs, l'un des gardes perdit la raison.

C'en était assez pour M. Christo et sa famille qui quittèrent cette maison, pour n'y jamais plus revenir.

Interrogé, un peu plus tard, sur ce sujet, M. Charles Richet, l'un des savants les plus éminents de France, répondit: "N'ayant pas moi-même vérifié les faits, je n'en puis offrir aucune sorte d'explications. Mais je suis très incliné à croire que ces faits sont exacts. Un monde invisible nous entoure, nous enveloppe, qui manifeste quelquefois sa présence d'une manière absolument déconcertante. Nous en savons peu de choses, jusqu'ici, mais que nous réserve l'avenir?"

Et il y en a comme ça 5600! A lire des traités de médecine, on se croit atteint de toutes les maladies de la pauvre humanité; à entendre les médecins aliénistes, nous sommes tous fous ou demi-fous; après la lecture de cet ouvrage nous restons sous l'impression que toutes les maisons sont hantées.

Quelques mots de **Camille Flammarion**. Il n'avait que dix-neuf ans quand il publia son premier ouvrage sur l'astronomie. Depuis lors, sa célébrité, sa vogue même, pourrions-nous dire de lui comme d'un romancier mondain,

a toujours été en augmentant. Le premier, il vulgarisa l'astronomie, cette science qu'aucun autre savant avant lui n'avait cherché à mettre à la portée de tous. Ses livres sont des romans scientifiques, écrits dans un style agréable et facile. Ils se lisent comme des "histoires". Mais tous sont naturellement fondés sur une base scientifique solide.

Il y a environ quinze ans, il eut l'idée de creuser un immense trou dans la terre, d'une profondeur de six à sept milles, pour vérifier la structure du globe. Il croit fermement qu'à une certaine profondeur, dans la terre, se trouvent d'énormes dépôts, en couches d'or, d'argent, de platine, de radium et peut-être de beaucoup d'autres minéraux inconnus.

C'est un fait admis que les minéraux les plus précieux ont la plus grande gravité (propriété qu'ont les corps d'être pesants) déterminée. Leur lieu de repos naturel, suivant Flammarion, serait donc au plus profond du globe et les dépôts relativement petits qu'on a découverts à sa surface ne s'y trouveraient qu'accidentellement, amenés ou projetés là par quelque caprice de la nature. Il chercha, avant la guerre, à intéresser les plus puissantes nations du monde à son entreprise et l'on sait que plusieurs millionnaires, de différents pays, lui avaient promis leur concours financiers.

Flammarion trouve illogique que les savants soient si bien informés des choses qui concernent des étoiles et des planètes situées à des millions de milles de la terre et ignorent tout, en même temps, de ce qui se trouve sous leurs pieds, à une profondeur de huit à neuf milles.

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

Magazine de famille

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

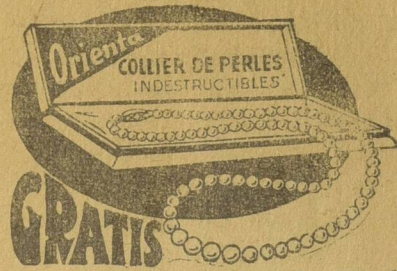
Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BÉSETTE & CIE

131, rue Cadieux,

Montréal



Dames-Fillettes—Voici un magnifique Collier de Perles de 24 pouces que vous desirez depuis longtemps. Il peut être à vous sans qu'il vous en coûte un centin, parce que c'est notre manière d'annoncer nos meilleurs et fameux produits. Un semblable collier coûterait de \$5.00 à 15.00 chez votre bijoutier—ainsi hâtez-vous pour profiter de l'occasion.

Envoyez-nous aujourd'hui votre nom et adresse et vous recevrez, malle payée, 16 boîtes de Fameuses Pilules du Dr. Edson Tonique pour le Sang et les Nerfs, pour les faire connaître à vos amis et voisins à 25 cts la boîte seulement. Ce Fameux Tonique est connu depuis au-delà de 25 ans comme l'un des remède le plus efficace, pour toute faiblesse, épuisement complet du système, pour le Sang et les Nerfs. Il aide au renouvellement d'un Sang rouge et riche, renforce les Nerfs, remet tout le système, vous rend la santé. Une circulaire sera incluse avec chaque boîte renseignant vos amis sur l'efficacité de ces Fameuses Pilules. Aucun trouble à les vendre, la plupart des gens prennent un traitement de six boîtes. Retournez-nous notre argent \$4.00 après vos ventes complètes et votre collier tel qu'illustré et décrit vous sera expédié, malle payée. Satisfaction absolue et garantie ou argent remboursé. **MSF**
Dr. Edson Medicine Co., Dept. 1 82 Toronto, Ont.

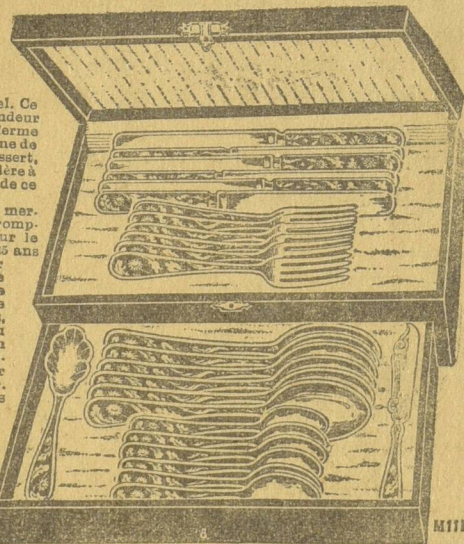
GRATIS

Mes Dames : Voici un avantage exceptionnel. Ce magnifique set contenant 26 morceaux, pleine grandeur est convenable pour une famille de six. Il renferme 1/2 douzaine de couteaux à table, 1/2 douzaine de fourchettes à table, 1/2 douzaine de cuillères à dessert, 1/2 douzaine de cuillères à thé, une jolie cuillère à sucre et un couteau à beurre. Chaque morceau de ce set est garanti pour usage et satisfaction.

N'envoyez Pas D'Argent—Cette offre merveilleuse est pour faire connaître et annoncer promptement les Fameuses Pilules du Dr. Edson pour le Sang et les Nerfs. Connues depuis au-delà de 25 ans comme le remède le plus sûr, le plus efficace pour la faiblesse et Débilité Générale. Il aide à faire un sang nouveau et riche qui reconstitue tout le système. Envoyez-nous votre nom et adresse aujourd'hui et nous vous enverrons, frais payés, 24 boîtes pour les faire connaître à vos amis au prix de 25cts la boîte. Vous n'aurez aucun trouble à les vendre parce que les circulaires incluses dans chaque boîte renseignent les gens sur ce que les Fameuses Pilules peuvent accomplir. Plusieurs prennent un traitement de six boîtes pour commencer. Alors vendre cette petite quantité devient un travail facile. Retournez-nous notre argent seulement \$6.00 quand vos ventes seront complètes et nous vous enverrons de suite, le set complet de 26 morceaux, exactement tel que décrit, soigneusement paqueté, la boîte (démontrée n'est pas comprise).

Vous ne Prenez Aucun Risque.—Nous nous lions à vous jusqu'à ce que le parfum soit vendu. Nous reprenons celui non vendu et donnons une jolie prime ou argent comptant pour ventes accomplies. Satisfaction garantie.

DR. EDSON MEDICINE COMPANY



Nous payons frais de livraison. Ecrivez aujourd'hui et adressez : **Dept. C. 82 TORONTO ONT.**

Il y a un peu plus d'un an, il étonna le monde des savants par l'explication qu'il lui fournit de l'étrange conduite de Beta Ceti, cet astre qui se rencontra avec un autre corps céleste et fut réduit en une masse de flammes. A la suite de cette collision, l'astre devint la plus brillante étoile du firmament, beaucoup plus grande que Aldébaran ou l'Oeil du Taureau, qui serait des milliers de fois plus considérable que notre soleil.

Deux études suivirent, l'une sur l'immortalité de l'âme et la seconde sur l'existence de Dieu.

M. Flammarion fut l'un des premiers savants à admettre la pluralité des mondes habités; il se constitua le champion de la planète Mars. Et comme, au mois d'août de cette année, Mars se trouvera plus rapprochée de la terre qu'elle ne l'a jamais été, Flammarion s'apprête à l'étudier "de plus près" à cette époque.

Il croit en outre qu'un jour viendra où les habitants de la terre pourront communiquer avec ceux de Mars, non pas au moyen de machines ou d'instruments mécaniques, comme le croit d'une façon assez fantaisiste M. H. G. Wells, mais grâce à l'utilisation des courants psychiques, la force télépathique étant plus puissante que l'espace.

—o—

L'instruction est une dignité. Un homme qui a de l'instruction est plus homme que s'il n'en avait pas; il le sent. Si ce sentiment ne détruit pas le mal en lui, il donne de la force au bien contre le mal; et, en vérité, il n'y a pas de pouvoir au monde qui puisse autre chose.—Bersot.

* * *

On peut admettre des partis dans l'Etat, mais il faut repousser l'esprit de parti, qui est le contraire de l'esprit public. Celui-ci engendre l'union et la concorde; celui-là n'enfante que la haine et la discorde, et la discorde appelle le despotisme.—Jules Barni.

LES ACCIDENTS A PARIS

Il y en a eu plus de 100,000 en 1923; 1855 personnes ont été mordues par des animaux enragés; 109,425 accidents dont 150 mortels ont été causés par tramways, autos, autobus, cycles, etc. Il y a eu 16,203 arrestations pour ivresse, moins qu'avant la guerre (27,000 en 1912); 13,035 criminels ont été arrêtés dont 1,577 étrangers. Paris compte 607 théâtres, music-halls, cinémas, concerts, etc... Que de lieux de perdition! La préfecture en 1923 a reçu 63,686 déclarations d'étrangers, soit 28,000 de plus que l'an dernier. Il y a eu seulement 901 naturalisations: c'est peu. On dit qu'il y a 500,000 étrangers à Paris. Faut-il s'étonner du nombre de crimes et de la crise du logement?

(Le Pèlerin.)

—o—

BOIS ARTIFICIEL

Un inventeur norvégien vient de découvrir, après de nombreuses années de recherches, une méthode pour fabriquer artificiellement du bois.

Un mélange de sciure, de chaux et de plusieurs ingrédients chimiques est soumis à une forte pression, et l'on obtient une substance qui a toutes les qualités du bois.

Sa gravité spécifique et sa dureté sont les mêmes que celles du chêne. On peut le scier, le tailler, le peindre, le débiter en planches, le polir: en un mot, le soumettre à toutes les épreuves que l'on fait subir au bois naturel.

L'eau ne l'attaque pas et les ingrédients chimiques qu'il renferme l'empêchent de pourrir. De plus, il ne brûle qu'à une température beaucoup plus élevée que celle où le bois véritable prend feu.

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

ETES-VOUS DELAISSEE .

Plus d'une femme de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

— **TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE** —

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aïnes*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes* etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons

GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 320 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUE.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN 30 JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la *santé* comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.



PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET: \$1.00

(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

Mme DENISE ROY, Dept. 5, B. P. 2740, 313 Amherst, Tel. Est 9252 J, MONTREAL.



FIGURE No 1



FIGURE No 2

REMARQUEZ

LA FIGURE No 1 — que les chairs en s'affaissant ont formé des rides.
LA FIGURE No 2 — Même sujet rajeuni de quinze ans en moins de 5 minutes.

AU MOYEN DE

“L'INVISIBLE”

En relevant ses chairs, elle a rendu à sa figure ses gracieux contours d'autrefois.

Pourquoi vous laisser vieillir lorsqu'il en coûte
si peu pour recouvrer vos charmes d'autrefois ?

PRIX DE L'INVISIBLE (en mentionnant cette annonce)
\$8.00 SEULEMENT — sinon \$10.00

En vente chez les pharmaciens ou à mon bureau :

JEANNE D'ORLEANS,

194, PARC LAFONTAINE,

Téléphone : Est 4440



*Les huiles de palme et d'olive
— rien autre — donnent au
Savon Palmolive sa couleur
verte naturelle.*

*Faites bien attention au nom
et à l'enveloppe. Le Savon
Palmolive est toujours vendu
cacheté.*

“Toutes les deux Conservons le teint de l'écolière”

Plus la mère est jolie, plus elle se réjouit de la beauté de sa fillette. Et avec quelle sollicitude, elle cultive cette beauté en fleur!

La peau de la petite est naturellement son plus grand souci, pour qu'elle passe de l'enfance à l'adolescence sans que s'altère sa texture exquise.

Et la mère sait, par sa propre expérience, que le seul soin convenable à donner consiste dans le plus doux et le plus délicat des nettoyages.

Protège la beauté naturelle

Palmolive adoucit la peau tout en la nettoyant, grâce aux fins et doux ingrédients qui lui donnent toutes les propriétés d'une lotion.

La peau du bébé, délicate et fraîche comme une feuille de rose, protégée ainsi contre toute irritation funeste, se conserve satinée et parfaite.

La mousse caressante et crémeuse du Palmolive développe de jour en jour cette beauté, jusqu'à ce qu'elle s'ouvre en fleur, dans tout l'éclat d'un teint d'écolière.

Des huiles rares en sont le secret

Palmolive est le mélange scientifique des huiles de palme et d'olive—de ces mêmes huiles précieuses qu'employait Cléopâtre au temps de l'ancienne Egypte.

Ces huiles cosmétiques, agissant sur la peau comme une lotion, font du Palmolive le plus doux de tous les savons de toilette.

Ce savon dont vous usez pour votre teint, parce qu'il est le plus doux et le plus délicat, est certainement, pour les mêmes raisons, celui qui convient le mieux à votre bébé.

*Le volume et
l'efficacité
produisent
une qualité
de 25c pour
seulement*

10c

FABRIQUÉ AU CANADA

